This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

J. TERQUEM
LIBRAIRE
R. de Lafayette,
132.

VW 1

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1494

LE

THEATRE

DE MONSIEUR

DE MARIVAUX,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTEE & MERKUS.

MDCCLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 APR 1984
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
COMEDIES
Contenües dans ce II. Tome.

L'HERMITE DE VILLAGE. 3

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD. 45

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR. 115

L'EPREUVE. 205

LA JOYE IMPREVUE. 253

LA DISPUTE. 299

LE PREJUGE' VAINCU. 341

LES SINCERES. 383

L'HERITIER DE VILLAGE.

COMEDIE EN UN ACTE.

ACTEURS.

Madame DAMIS.
LE CHEVALIER.
BLAISE, Payſan.
CLAUDINE, Femme de Blaiſe.
COLIN, Fils de Blaiſe.
COLETTE, Fille de Blaiſe.
ARLEQUIN, Valet de Blaiſe.
GRIFFET, Clerc de Procureur.

La Scéne eſt dans un Village.

L'HERITIER DE VILLAGE.

SCENE I.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

Blaiſe entre ſuivi d'Arlequin en guêtres, & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.

CLAUDINE.

EH ! je penſe que vela Blaiſe.

BLAISE.

Eh oui, noute femme, c'eſt li-même en parſonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire ?

BLAISE.

Et à voir mourir mon frére, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian, que ne finit-il donc, ſans nous couter tant d'allées & de venues ? toujours il meurt, & jamais ça n'eſt fait : vela deux ou trois fois qu'il lantarne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lantarnera plus. (*il pleure*) Le pauvre homme a pris ſa ſecouſſe.

CLAUDINE.

Hélas ! il eſt donc trépaſſé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh! il eſt encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis?

BLAISE.

Il eſt entarré.

CLAUDINE.

Eh! il n'y a rian de nouveau à ça : ce ſera queuſſi queumi. Il faut conſidérer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit biauceup travaillé, bian épargné, biau chipoté ſa pauvre vie.

BLAISE.

T'as raiſon, femme; il aimoit trop l'uſure & l'avarice; il ſe plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt: Parlons des vivans. T'es ſon unique hériquier; qu'as-tu trouvé?

BLAISE *riant.*

Eh! eh! eh! baille-moi cinq ſols de monnoye, je n'ons que de groſſes piéces.

CLAUDINE *le contrefaiſant.*

Eh! eh! eh! di donc, Nicaiſe, avec tes cinq ſols de monnoye, qu'eſt-ce que t'en veux faire?

BLAISE.

Eh! eh! eh! baille-moi cinq ſols de monnoye, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodême?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depis la voiture juſqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aiſe.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture?

BLAISE.

Oui, parce que cela eſt plus commode.

CLAUDINE.

T'as baillé un écu?

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il? ai-ie fait.

fait. Un écu, ce m'a-t-on fait. Tenez, le vela, prenez. Tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépenſes cinq ſols en porteus de paquets?

BLAISE.

Oui par maniére de recreation.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour moi les cinq ſols, Monſieur Blaiſe?

BLAISE.

Oui, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq ſols! un héritier, cinq ſols! un homme de votre étoffe! & où eſt la grandeur d'ame?

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons, femme, boute un ſou de plus, comme s'il en pleuvoit. (*Arlequin prend & fait la revérence.*)

CLAUDINE *à part.*

Ah! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morgué queu plaiſir! alle enrage, alle ne ſait pas le tu autem. (*tout haut*) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coquelane: vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure!

ARLEQUIN.

C'eſt que Mr. Blaiſe m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de ſon frére le Mercier.

CLAUDINE.

Eh que dites-vous? le défunt a laiſſé cent mille francs, Maître Blaiſe, es-tu dans ton bon-ſens? ça eſt-il vrai?

BLAISE.

Oui, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE *joyeuſe.*

Ca eſt çartain? mais ne rêves-tu pas? n'as-tu pas le çarviau renverſé?

BLAISE.

Doucement, ſoyons civils anvers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vus?

BLAISE.

Je leur ons quaſiment parlé, j'ons été chez le Maltotier qui les avoit de mon frére, & qui les fait aller & venir pour noute profit: & je les ons laiſſé-là; car par le moyen de ſon tricotage ils rapportont encore d'autres écus: & ces autres écus qui vénont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent, qu'il boutra avec le grand magot, qui par ce moyen devianra ancore pu grand. Et j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera délivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça, dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la préſence de mon Procureur, qui m'aſſiſtoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frére! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas! je l'ons tant-pleuré d'abord, que j'en ons prin ma ſuffiſance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, ſans compter le tricotage! mais où boutrons-je toutça?

ARLEQUIN *contrefaiſant leur langage.*

Voilà déjà ſix ſols que vous boutez dans ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc, femme.

CLAUDINE.

Oh cela eſt juſte; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

AR-

ARLEQUIN.

Auſſi ferai-je; je le manigancerai au cabaret. Je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame, vois-tu comme il te porte reſpect?

CLAUDINE.

Ca eſt bian agtiable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monſieur?

BLAISE.

Monſieur, ce garçon-là ſait vivre avec les gens de noute ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord ceti-là; je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons; c'eſt fort bian fait, mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir, mon ami? & avez-vous ſarvi de gros Seigneurs?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire: je l'y baillerons ma fille pour apprentie, il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi, profitons-en. (*tout haut.*) Oh laiſſez-moi faire, Monſieur: je ſuis admirable pour élever une fille; je fais lire & écrire, dans le latin, dans le françois; je chante gros comme un orgue; je fais des complimens; d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine; j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon village voir ma ſœur; mais ſi vous me prenez, je lui ferai mes excuſes par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui eſt fait: je ſis votre maître, & vous êtes mon ſarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéissant & très-gaillard Arlequin; c'est le nom du personnage.

CLAUDINE.

Le nom est drôle. Parlons des gages à-présent. Combian voulez-vous gagner?

ARLEQUIN.

Oh! peu de chose, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre! vous en voulez donc lever une boutique!

BLAISE.

Eh morgué, souvians-toi de la nichée des cent mille francs: n'avons-je pas des écus qui nous font des petits? c'est comme un colombier. Ca, allons, mon ami, c'est marché fait: tenez, vela noute maison. Allez-vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les chercher-là où ils sont, ftapendant que je convarserons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monsieur; j'obéis, & j'y cours.

SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH ça, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde, je vais te l'apprendre. Nous vela riches, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme: faut avoir de belles maniéres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier

collier de parles: tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & jouyaux ne sont rian à mon dire; t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'avons déjà acheté un castor avec un casaquin de friperie, que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait. Je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela; mais c'est l'honneur, la fierté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ca se peut bian; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc, je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

Ca suffit; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & ceti-là tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame; là, t'en auras biaucoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant! je ne montrerai pas mon honneur?

BLAISE.

Eh morgué, tu ne m'entends point: c'est que je veux dire qu'il ne faut faire semblant de rian; qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus; de ça qui va comme il peut; entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Savoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre:

je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le discours ; je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode ; Madame par ci, Madame par là ; ou êtes trop belle, qu'est-ce qu'ou en voulez faire? prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis, qu'en sera-t-il? qu'en sera-t-on? & pis des petits mots charmans, des pointes d'esprit, de la malice dans l'œil, des singeries de visage, des transportemens; & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça: & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux fur ta face; je te prends une main, queuquefois deux, je te serre, je m'agenouille; Que repars-tu à ça?

CLAUDINE.

Ce que je reparts, Blaise: mais vraiment je te repousse dans l'estomach d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à secours.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Ensuite je devians rouge, & je te dis pour qui tu me prends: je t'appelle un impertinent, un vaurian. Ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings: ne vians pas envars moi, car je ne fis pas aisée: vois-tu bian, n'y a rien à faire ici pour toi: va-t-en, tu n'es qu'un belistre.

BLAISE.

Nous vela tout juste, vela comme ça se pratique dans toute village: cet honneur-là qui est tout d'une piéce, est fait pour les champs; mais à la ville ça ne vaut pas le diable: tu passerois pour un je ne sais qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic! mais pourtant je fis maniée: que dirai-je en réponse?

BLAI-

BLAISE.

Oh je vais te bailler le régime de tout ça. Quian; quand quelqu'un te dira, je vous aime bian, Madame, (*il rit*) ha! ha! ha! vela comme tu feras, ou bian joliment, ça vous plait à dire; il te repartira, je ne raille point; tu repartiras, Eh bien tope, aimiez-moi. S'il te prenoit les mains, tu l'appelleras badin; s'il te les baise, eh bian soit, il n'y a rian de gâté; ce n'eſt que des mains au bout du compte: s'il t'attrappe queuque baiſer ſur le chignon, voire ſur la face, il n'y aura point de mal à ça; attrape qui peut, c'eſt autant de pris, ça ne te regarde point: ça viant juſqu'à toi; mais ça te paſſe: qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à paſſer le temps; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'eſt point hargneuſe, c'eſt une vartu douce que la politeſſe a bouté à ſe faire à tout; alle eſt ſolichonne, alle a le mot pour rire, ſans façon, point conſidérante, alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça; vela ton devoir de Madame, quand tu le feras.

CLAUDINE.

Et drès que c'eſt la mode pour être honnête, je varrons; cette vartu-là n'eſt pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il?

BLAISE.

Moi? rian. Je te varrions un régiment de galans à l'entour de toi, que je ſis obligé de paſſer mon chemin; c'eſt mon ſavoir-vivre que ça: li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaiſe, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en ménage: je ſis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme! morgué il faut bian s'en garder; vraiment ça jetteroit un biau coton dans le monde.

CLAUDINE.

Hélas! Blaiſe, comme tu fais! & qui eſt-ce qui m'aimera donc moi?

BLAISE.

Pargué ce ne ſera pas moi, je ne ſis pas ſi ſot ni ſi ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne ſerons que tous deux, eſt-ce que tu me haïras?

BLAISE.

Oh! non, je penſe qu'il n'y a pas d'obligation à ça: ſtapendant je nous en informerons pour être pu ſurs; mais il y a une autre bagatelle qui eſt encore pour le bon air: c'eſt que j'aurons une maîtreſſe qui ſera queuque chiffon de femme qui ſera bian laide & bian ſotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerons point non pu; qui me fera des niches, mais qui me coutera biaucoup, & qui ne vaura guerre; & c'eſt-là le plaiſir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coutera un galant? car c'eſt mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou, n'eſt-ce pas?

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi, à cauſe de ma vartu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'as raiſon, femme, je penſe itou que c'eſt de la belle maniére, ça ſe pratique; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, ſi je n'ons pas un amoureux, ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian, mais morgué je n'avons pas l'eſprit aſſez farme pour te parmettre ça: je ne ſommes pas encore aſſez naturiés gros Monſieur; tian,

tian, passe-toi de galans, je me passerai d'amoureuse.

CLAUDINE.

Faut espérer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

Ca se peut bien, mais tout le reste est bon, & je m'y tians. Mais nos enfans ne venont point, c'est que noute laquai les charche; je m'en vas voir ça. Vela noute Dame & son cousin le Chevalier qui se proménent; je vais quitter la farme de sa cousine: s'ils t'accostent, tians ton rang, fai-toi rendre la révérence qui t'appartiant: je vais revenir. Si le Fiscal à qui je devois de l'argent arrive, di-li qu'il me parle.

SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS.

CLAUDINE *à part.*

PRomenons-nous itou, pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je suis de votre goût, Madame; j'aime Paris, c'est le salut du galant-homme, mais il fait cher vivre à l'auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monsieur Damis ne m'a laissé qu'un bien assez en désordre; j'ai besoin de beaucoup d'œconomie, & le séjour de Paris me ruineroit: mais je ne le regrette pas beaucoup; car je ne le connois guére. Ah vous voilà, Claudine! votre mari est-il revenu? A-t-il fait nos commissions?

CLAUDINE.

Avec votre parmission, à qui parlez-vous donc, Madame?

Madame DAMIS.

A qui je parle? à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian! il n'y a ici ni maître, ni maîtresse. Ma-

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous ? Que dites-vous de ce discours, Chevalier ?

LE CHEVALIER *riant.*

Qu'il est rustique, & qu'il sent le terroir : Eh ! eh ! eh !

CLAUDINE *le contrefaisant.*

Eh ! eh ! eh ! comme il ricane.

LE CHEVALIER.

Cousine, pensez-vous qu'elle me raille ?

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc ! je conclus qu'elle est folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux ; car vous ne savez pas ce que vous dites, vous ne sayez pas le tuautem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parsonne, traitez-moi de Madame, demandez-moi comment se porte ma santé, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie est divertissant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y songez pas, Chevalier : c'est une impertinente qui perd le respect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi ! la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon encore passe.

CLAUDINE.

Ah ! ah ! ah ! par ma fiqué, ça est trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raison de son insolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari ! est-ce que je nous soucions l'un de l'autre ? j'avons le bel air nous de ne nous voir quasiment pas. Vous qui n'avez ja-

mais

mais quitté votre châtiau, cela vous passe, aussi bian que la vartu folichonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu follchone m'enchante, son extravagance petille d'invention : va, ma poule, va; sandis! je t'aime mieux folle que raisonnable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envars moi ce que j'ons fait envars mon homme; ils me croyons le carviau parclus: ne leur disons rian; vela Blaise qui viant.

SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précédens.*

Madame DAMIS.

VOilà son mari. Maître Blaise, expliquez-nous un peu le procédé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit? Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parsonne ne salue. (*à Claudine*) Leur as-tu dit l'héritage du biau-frére?

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaise, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame: comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air sérieux.*

J'examine Blaise, sa femme est folle, je le crois à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils se carraint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

CO-

COLIN *riant.*

Oh ! oh ! oh !

Madame DAMIS.

En-vérité, voilà l'avanture la plus singuliére que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponse à ça, je vous dirai d'abord que ça se peut bian ; mais je ne m'en embarasse point, car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêlons point du tracas de Madame. C'est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cousine, le vertigo n'est-il pas double ? Voyons les enfans, je les crois uniformes. Qu'en dites-vous, petite folle ?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir, vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER *à Colin.*

A vous la balle, mon fils : ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moi en repos, malappris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre. (*à Arlequin*) Et toi, bélître ?

ARLEQUIN *contrefaisant le Gascon.*

Je chante de-même, c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

BLAISE *à part.*

Les vela bian ébaubis ; je m'en vais ranger tout ça. (*haut*) Madame Damis, accoutez-moi, tout ceci vous renvarse la carvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & voute cousin. Oh bian

bian de cette egnime, en veci la clef & la ſarrure. J'avions un frére, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Nouvelle diviſion. Eh bien! ce frére?

BLAISE.

Il eſt parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre Monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien! bon voyage: mais chargez-nous de vertigo, celui-ci eſt triſte.

BLAISE.

La fin en eſt plus drôle. C'eſt que, ne vous en déplaiſe, j'en avons hérité de cent mille francs, ſans compter les broutilles: & velà la preuve de mon dire; *ſigné*, Rapin.

COLIN *riant.*

Oh! oh! je ſerons Chevalié itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queue.

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *à Madame Damis après avoir lu.*

Sandis! le galant-homme dit vrai, couſine: je connois ce Rapin, & ſa ſignature; voilà cent mille francs, c'eſt comme s'il en tenoit le coffre. Je les honore beaucoup, & cela change la théſe.

Madame DAMIS.

Cent mille francs!

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un ſol. (*à Blaiſe*) Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, je vous fais réparation, vous êtes ſage, judicieux & reſpectable. Quant à Meſſieurs vos enfans, je les aime: le joli Cavalier! la charmante Damoiſelle! que d'édu-

d'éducation! que de graces & de gentilleſſes!

CLAUDINE & BLAISE.

Ah! vous nous flattez trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute révérence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur, vos graces l'emportent ſur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoiſſance que de mérite.

Le Chevalier ſalue.

ARLEQUIN.

Et vous, Colin?

COLIN *ſaluant.*

Monſieur, je ſis de l'opinion de ma ſœur: ce qu'elle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répétitions plus ſpirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point aſſez dit: cent mille francs, capdebious! vous vous moquez, vous êtes trop modeſtes; & ſi vous me fâchez, je vous compare aux aſtres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entens-tu les aſtres?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la ſupplie ſeulement de me recevoir au nombre de ſes amis, tout dangereux qu'il eſt d'obtenir cette grace; car je n'en fais point le fin, elle poſſéde un embonpoint, une majeſté, un maſſif d'agrément, qu'il eſt difficile de voir innocemment. Mais baſte, il m'arrivera ce qu'il pourra, je ſuis accoutumé au feu; mais je lui demande à ſon tour une grace. Me l'accorderez-vous, belle perſonne? (*il lui prend la main, qu'il fait ſemblant de vouloir baiſer.*)

CLAU-

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

Hé bian, baisez: ce n'est que des mains sur bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la cousine. Allons, Madame Damis, avancez: j'ai mesuré le terrain: à vous le reste. (*tout bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai mon dessein; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *présentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez; je ne fis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi, non plus, Madame Claudine: je suis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous défions bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie: bon, voilà qui est bien. Arte-là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou; mais Mr. le Chevalier, où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois: eh bien, va, je te trouve bouffon; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gaſconnade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis, pour lui dire ce qui ſuit.*

Couſine, ſentez-vous mon projet? Cette canaille a cent mille francs: vous êtes veuve, je ſuis garçon; voici un fils, voilà une fille; vous n'êtes pas riche, mes finances ſont modeſtes: les légitimes de la Garonne, vous les connoiſſez; propoſons d'épouſer. Ce ſont des Villageois: mais qu'eſt-ce que cela fait? regardons le tout comme une intrigue paſtorale; le mariage ſera la fin d'une Eglogue. Il eſt vrai que vous êtes noble; moi, je le ſuis depuis le premier homme; mais les premiers hommes étoient paſteurs: prenez donc le paſtoureau, & moi la paſtourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun; couſine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part? Hé donc, Colin eſt jeune, & ſa jeuneſſe ne vous meſſiera pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît aſſez ſenſée; mais la démarche eſt humiliante.

LE CHEVALIER.

Couſine, ſavez-vous ſouvent de quoi vit l'orgueil de la Nobleſſe? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'eſt la raiſon, cadedis: ainſi j'achéve. (*à Blaiſe & à ſa Femme*) Monſieur & Madame Blaiſe, ſi ces aimables enfans vouloient ſe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penſée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola Précepteur, boutez de la marge entre nous; convarſez à dix pas. (*Les enfans ſe retirent, après avoir ſalué la compagnie qui les ſalue auſſi.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

REvenons à nos moutons; vous ſavez qui je ſuis, vous me connoiſſez depuis long-temps.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce temps-là.

LE CHEVALIER.

Oh des ſottiſes, j'en ai fait dans ma vie tant & plus; oublions cela. Vous ſavez donc qui je ſuis: le couſin Damis avoit épouſé la couſine, j'ai l'honneur, d'être Gentilhomme, eſtimé, perſonne n'en doute; je ſuis dans les troupes, je ferai mon chemin, ſandis! & rapidement, cela s'enſuit. Je n'ai qu'un aîné, le Baron de Lydas, un Seigneur languiſſant, un cazanier incommodé du poûmon, il faut qu'il meure, & point de lignée; j'aurai ſon bien, cela eſt net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante; ſes facultés vous les ſavez; bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le temps, un peu délabré, mais on le maſſonne. Or elle vient de jetter ſur Mr. Colin un regard, que ſi le défunt en avoit vu la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur; ce regard, vous l'entendez, Camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'eſt une petite face auſſi bien trouſſée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la couſine rougit.

Madame DAMIS.

En-vérité, Chevalier, vous êtes un indiſcret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas de mal à ça, Madame; ça eſt grandement naturel.

CLAU-

CLAUDINE.

Oh pour ça, faut avouer que Colin eſt biau: n'en dit par-tout qu'il me reſſemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous ſoutiens plus belle.

BLAISE.

Oui, oui, Madame eſt prou gentille; mais je ne voyons rian de ça moi; car ce n'eſt que ma femme: pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous diſois donc que Madame a regardé Mr. Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & ſembloit dire: *Que n'êtes-vous à moi, le petit bon homme! Que vous ſeriez bien mon fait!* Là-deſſus je me ſuis mis à regarder Mademoiſelle Colette, la Demoiſelle en même temps a tourné les yeux deſſus-moi; tourner les yeux deſſus quelqu'un, rien n'eſt plus ſimple, ce ſemble; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ſes charmes & de ſa douceur, de l'émotion que j'ai ſentie, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous; l'expreſſion me manque, je n'y comprens rien. Eſt-ce votre fille, eſt-ce l'amour qui m'a regardé; je n'en ſais rien, ce ſera ce que l'on voudra: je parle d'un prodige, je l'ai vu, j'en ai fait l'épreuve, & n'en rechapperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça eſt merveilleux! mais voyez donc cette petite maſque!

CLAUDINE.

Ah, Mr. Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à ça, ſe ſont les miens tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon : & je me ſerois bien paſſé que Mr. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme ça baillé noute mine à nos enfans, puiſque ça vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeu?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit d'embarras, par exemple; & moyennant le nom de bru, la couſine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remède.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis que nous les guériſſons?

LE CHEVALIER.

Belle-mére, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille; ne rebutez pas les deſcendans que je vous offre, prenez place dans l'Hiſtoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaiſir! (*haut*) Oh bian, je nous accordons à tout, pourvu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'eſt pas de niveau avec elle.

BLAISE.

Oh morguenne, tout va de plain pied ici; il n'y a ni à monter, ni à deſcendre, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Couſine, répondez, faites voir la modeſtie de vos ſentimens.

Madame DAMIS.

Puiſque vous avez découvert ce que je penſois, je n'en ferai plus de myſtére: je ſouſcris à tout ce que vous ferez, on ſera content de mes

mes maniéres; je ſuis née ſimple & ſans fierté, & votre fils m'a plû, voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Repartez, beau-pére.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre; allons ma bru, ça vaut fait: j'acheterons de la Nobleſſe, alle ſera toute neuve, alle en durera plus long-temps, & ſoutianra la vôtre qui eſt un peu uſée. Pour ce qui eſt d'en cas d'à-préſent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine: menez-les voir cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus, car je veux de la joye.

Le Chevalier donne la main aux Dames, après avoir ſalué Blaiſe.

SCENE VI.

BLAISE *ſe proméne en ſe carrant.*

PArlons un peu ſeuls; car à cette heure que je ſis du biau monde, faut avoir de grandes réflexions à cauſe de mes grandes affaires. Allons, rêvons donc tout en nous promenant. (*Il rêve.*) Un pére de famille a bian du ſouci; & c'eſt une mauvaiſe graine que des enfans. Drès que ça eſt grand, ça veut tâter de la nôce; ſtapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toujours, des laquais qui grugeont tout; & ſans ce tintamarre-là on ne ſauroit vivre. Les petites gens ſont bian heureux. Mais il y a une bonne coutume: Au emprunte aux Marchands, & ań ne les paye point, ça ſoutient un ménage. Stapendant il m'eſt avis que je faiſons un métier de fous, nous autres honnêtes-gens.... Mais vela noute Fiſcal qui viant: je li devons de l'argent; mais il n'y a rien à faire, je ſavons mon devoir.

SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

Bonjour, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiſcal: Mais appellez-moi Monſieur Blaiſe, ça m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah! ah! ah! j'entends; votre fortune a hauſſé vos qualités. Soit, Mr. Blaiſe, je me réjouis de votre avanture, vos enfans viennent de me l'apprendre; je vous en fais compliment, & je vous prie en même temps de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Ca eſt vrai, je reconnois la dette; mais je ne ſaurois la payer, ça me ſeroit reproché.

LE FISCAL.

Comment! vous ne ſauriez me payer? Pourquoi?

BLAISE.

Parce que ça n'eſt pas daigne d'une parſonne de ma compétence; ça me tourneroit à confuſion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confuſion? Ne vous ai-je pas donné mon argent?

BLAISE.

Eh bian oui, je ne vai point à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçu, je vous le dois, je vous ai baillé mon écrit, vous n'avez qu'à le garder: venez de jour à autre me demander votre dû, je ne l'empêche point; je vous remettrons, & pis vous revianrez; & pis je vous remettrons, & par ainſi de remiſe en remiſe le temps ſe paſſera honnêtement: vela comme ça ſe fait.

LE FISCAL.

Mais eſt-ce que vous vous moquez de moi?

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ? ça vaut-il la peine de paſſer pour un je ne ſais qui en payant ? Pargué encore faut-il acouter la raiſon. Si ça ſe pouvoit ſans tourner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur ; j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'eſt bien parmis d'en bailler en emprunt, ça ſe pratique ; mais en payement, ça ne ſe peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh, oh, voici mon affaire. (*haut*) Il vous eſt permis d'en prêter, dites-vous ?

BLAISE.

Oh ! tout-à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilége eſt noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement généreux.

BLAISE *riant & ſe rengorgeant.*

Eh, eh, oui, pas mal, vous tournez bian ça. Faut nous cajoler, nous autres gros Monſieurs ; j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes ; car ça ne nous coute rian ; an nous les baille ; & pis je les avons ſans les montrer : vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, Mr. Blaiſe.

BLAISE *lui donne un petit coup ſur l'épaule.*

Ca eſt vrai, Mr. le Fiſcal, ça eſt vrai. Mais morgué vous me plaiſez.

LE FISCAL.

Bien de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlérai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fait da, je voulons que vous nous en parliez; faut-il pas que je vous amusions.

LE FISCAL.

Comme vous voudrez: je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaîra.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon, bon, dans cent ans; laissons cela: Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiscal, je sis ravi de vous servir, prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête homme; voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé, Fiscal? jarnigué ça est bian malhonnête à vous; morgué ce n'est pas comme ça qu'on triche l'honneur des gens de ma sorte; c'est un affront.

LE FISCAL.

Ah! ah! ah! l'original homme! avec ses mérites qui ne lui couteront rien.

SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN, ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAr la sanguienne il m'a vilainement attrappé-là; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

Monsieur, que vous plaît-il de moi?

BLAISE.

Il me plaît que vous baillez une petite leçon de

de bonne maniére à nos enfans: dreſſez-lez un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde; vous ferez bian çà?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui, j'ai ſifflé plus de vingt linotes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie?

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monſieur! eſt-ce que ce n'eſt pas mon pére?

BLAISE.

N'importe; petit garçon; faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa.... dis-je, Monſieur irons-je....

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant; & pis venez, quand vous ſaurez la politeſſe; car je vous marie tous deux, voyez-vous?

COLIN.

Oh! oh! vela qui eſt bon; j'aime le mariage moi: & je ſerai l'homme de qui?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en ſe frotant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce tranſport eſt bon, je l'approuve; mais le geſte n'en vaut rien, je le caſſe.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon Monſieur, qui eſt-ce qui me prend?

BLAISE.

Mr. le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian tant mieux, je ſerai Chevaliére.

BLAISE.

Je vais toujours devant. Commencez la leçon, & faites vite.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai? je n'en ſais rien; car pour du beau monde je n'en ai vu que dans les rues en paſſant; voilà tout le monde que je ſais. N'importe, je me ſouviens d'avoir vu faire l'amour, j'entendis quelques paroles, en voilà aſſez. (*tout haut.*) Ah ça approchez. Comme ainſi ſoit qu'il n'eſt rien de ſi beau que les ſimilitudes, commençons doctement par-là. Prenez, Mr. Colin, que vous êtes l'amant de Mademoiſelle Colette; parlez-lui d'amour, & elle vous répondra, voyons.

COLIN *ſaute de joye.*

Parlez donc, Mademoiſelle, vous vela donc?

COLETTE.

Oui, Monſieur, me voilà. De quoi s'agit-il?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiſelle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monſieur?

COLIN.

C'eſt que la biauté de votre perſonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'eſt ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'eſt-ce qu'ou dites à ça?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que

que toute discours me hausse la couleur, parce que je n'avons pas la coutume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah! cela va couci couci.

COLIN.

Ca est vrai, Mademoiselle, mais vous serez pu accoutumée à la seconde fois qu'à la premiére, & de fois en fois vous vous y accoutumerez tout-à-fait. (*à Arlequin.*) Fais-je bien?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les derniéres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui, il m'est avis qu'il y a d'abord galoppé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hâtif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme: mais ça n'empêchera pas que je ne sois toute homme.

COLETTE.

Eh bian, le voila encore embarbouillé dans les épousailles.

COLIN.

Morgué, c'est que cette nôce est friande, & mon esprit va toujours trottant envars elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaisseur....

COLIN.

Bon, bon, laissons tout cela; tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école: je parlerai à l'avanture, laissez venir Madame Damis: pis qu'alle est veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous. Adieu, mijaurée; je vous salue, toute Magistet.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

VEla une éducation qui m'a couté bien de la peine; achevons la vôtre, Mademoiselle. Premiérement, je crois qu'il a raiſon quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi il n'y a qu'à dire, je ſerai pu hardie; car je me retians à cette heure-ci : tenez ce n'étoit que mon frére qui m'en contoit, dame ça n'afriole pas. Mais Mr. le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire; ſa mine me plaît; vous varrez, vous varrez comme ça me démeine le cœur. Voulez-vous que je lui diſe, que je l'aime? ça me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Peſt.... comme elle y va: tout le ſang de la famille court la poſte; patience, mon écoliére, je vous diſois donc quelque choſe: où en étions-nous?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois.... mais je ne conclus plus rien; j'ajoûterai ſeulement ce qui s'enſuit. Quand les révérences ſeront faites, vous aurez une certaine modeſtie, qui ſera relevée d'une certaine coquetterie....

COLETTE.

Je boutrai une pincée de chaque ſorte, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous ſerez... timide.

COLETTE.

Hélas! Pourquoi?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah! j'entends : je boutrai de ça qui ne dit rian & qui n'en penſe pas moins.

ARLEQUIN *à part.*

L'aimable enfant! elle entend ce que je lui dis, & moi je n'y comprends rien. (*tout haut*) Le Chevalier continuera; d'abord il ne ſera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toujours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne eſpérance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le ſian.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh! laiſſez-moi faire; je ſaurai bian petit à petit manquer de courage, & pis en manquer ençore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans! Mademoiſelle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi je vous remarcie de votre humilité, ce li ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable! qu'on a de plaiſir à vous contempler, ajoûtera-t-il en panchant la tête! Qu'il ſeroit heureux de vous plaire! & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables félicités! Ah, ma chére Demoiſelle, quel tas de charmes! que d'appas! que d'agrémens! votre perſonne en fourmille, ils ne ſavent où ſe mettre. Souriez mignardement là-deſſus. (*Colette ſourit.*) Ah, ma Déeſſe! pu's-je eſpérer que vous aurez pour agréable la tendreſſe de

de votre amant? Regardez-moi honteuſement, du coin de l'œil, à-préſent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme ça?

ARLEQUIN.

Bon. Ah! qu'eſt-ce que c'eſt cela? vous me lorgnez d'une manière qui me tranſporte. Eſt-ce que vous m'aimeriez? répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à-préſent.

COLETTE.

Bian fort?

ARLEQUIN.

Non, d'un ſoupir étouffé.

COLETTE.

Ah!

ARLEQUIN.

Oh! après ce ſoupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances: quand vous verrez cela, vous vous rendrez; vous lui direz, Je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant: je parie qu'il va me faire repaſſer ma leçon. Dame, je ſais où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride ſur le cou. (*à part.*) Ouais, je crois que mon cœur a cru que je parlois ſérieuſement.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MOn ami, tu fais ici la pluye & le beau temps; fais durer le dernier, je t'en prie; je ſuis né reconnoiſſant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau temps du monde. (*Il ſe retire.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'Ai quitté la compagnie: je n'ai pu, Mademoiſelle, réſiſter à l'envie de vous voir: j'ai perdu mon cœur, une charmante perſonne me l'a pris, cela m'inquiéte, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-vous pas la receleuſe? donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh! pis qu'il a pardu ſon cœur, nous ne bataillerons pas long-temps. (*haut.*) Monſieur, pour ce qui eſt de votre cœur, je ne l'avons pas vu: ſi vous me diſiez la parſonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez donc pas?

COLETTE *faiſant la révérence.*

Mon, Monſieur; je n'avons pas cét honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez pas? Et cadedis, je vous prends ſur le fait: vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir, le malicieux. (*haut*) Monſieur, c'eſt pourtant mes yeux que je porte; je n'empruntons ceux-là de parſonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voyez-vous jamais dans le criſtal de vos fontaines?

COLETTE.

Oh ſi fait, queuque fois en paſſant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Hélas! il ſera bien-tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis?

COLETTE.

Dame! ce qui eſt fait eſt fait. Votre cœur eſt venu à moi, je ne l'y dirai pas de s'en aller, & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre! quand vous avez tiré deſſus, quand vous l'avez incendié, qu'il ſe portoit bien, & que vous l'avez fait malade! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça; comment ferai-je donc?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point: ſans crier au meurtre, je trouve un expédient; vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de ſa guériſon: j'attendrai, je ſuis accommodant, le vôtre me ſervira de nantiſſement, je m'en contente.

COLETTE.

Ouida! vous êtes bian fin: ſi vous l'aviez une fois, vous me le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois! vous ſentez donc cela, mignonne? Une légion de cœurs, ſi je vous les donnois, ne payeroit pas cette expreſſion affectueuſe. Mais achevez, vous êtes naïve, développez-vous ſans façon, dites le vrai; vous m'aimez?

COLETTE.

Oh! ça ſe peut bian; mais il n'eſt pas encore temps de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les savourè, elles fondent comme le miel; mais donc quand sera-t-il temps de tout dire?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde ça quand je vous varrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vite; car il me prend.

COLETTE.

Oh je ne veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur; mais il est tout neuf, & le vôtre a peut-être servi?

LE CHEVALIER.

Le mien, poupone! Savez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne? on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc pardu son nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout: je le renonce, & je plaide à-présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. (*Elle le regarde.*)

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon ame; ce regard-là décide; je triomphe, je suis vainqueur. Mais faites doucement; la victoire m'étourdit, je m'é-

m'égare, la tête me tourne, ménagez-moi, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Vela qui eſt fait, il eſt fou, ça doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi, ſignez, paraphez la donation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh pour ça oui! vous me plaiſez, n'y a que faire de pataraphe à ça.

LE CHEVALIER.

Vous me raviſſez ſans me ſurprendre: mais voici Madame Damis & le beau-frére: nos affaires ſont faites, ils viennent convenir des leurs. (*à part*) Retirons-nous. *Colette ſort.*

SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Juſqu'au revoir. Mr. Colin, vous aime-t-on?

COLIN.

Je ſommes ici pour voir ça.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.

SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

Tachons de bian dire. (*haut.*) Madame, il eſt vrai que l'honneur de voir voute biauté eſt une choſe ſi admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'eſt pas

que j'en parle, car mon amitié dont je ne dis mot; mais.... Tenez, je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette; il n'y a que les mots qui faisons les paroles; j'allons être mariés ensemble, ça me réjouit; ça vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS *riant.*

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne savons pas l'ostographe; mais morgué je sommes tout-à-fait drôle. Quand je ris, c'est de bon cœur; quand je chante, c'est pis qu'un marle, & des chansons j'en savons plein un boisseau: c'est toujours moi qui méne le branle, & pis je saute comme un cabri, & boute & t'en auras, toujours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine da, qui est aussi une sauteuse, haut comme une parche. La connoissez-vous? c'est une bonne criature, & moi aussi: tenez je prends le temps comme il viant, & l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je sis riche, vous êtes belle, je vous aime bian, tout ça rime ensemble, comment me trouvez-vous?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué, l'appétit ne me manque pas toujours, c'est le principal; & pis cette éducation à quoi ça sart-il? Est-ce qu'on en aime mieux? Je gage que non. Marions-nous: vous en varrez la preuve: vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez: mais écoutez, Colin; il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai; j'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choses.

CO-

COLIN.

Bian entendu ; mais avec la parmiſſion de votre éducation, dites-moi, ſuis-je pas aimable?

Madame DAMIS.

Aſſez.

COLIN.

Aſſez! c'eſt comme qui diroit beaucoup; mais c'eſt que la confuſion vous rend le cœur chiche; baillez-moi votre main que je la baiſe, ça vous mettra pu en train. (*Il lui baiſe la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement, Colin, vous paſſez les bornes de la bienſéance.

COLIN.

Dame je vais mon train moi, ſans prendre garde aux bornes: mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Cela ne ſe doit pas.

COLIN.

Et bian ça ſe prête, & je ſis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En-vérité, l'amour eſt un grand maître! il a déjà rendu ſes ſimplicités agréables.

COLIN.

Bon, vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bien d'autres.

SCENE XV.

Madame DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, COLIN.

(*On entend les Violons.*)

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien, mes amis! êtes-vous tous d'accord?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle eſt bian contante. Mais vela des Violonneux!

BLAISE.

Oui, c'eſt une petite politeſſe que je faiſons à ma bru, comme un reſte de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat? Sandis c'eſt le repos de l'amour honnête: où ſe tient le Notaire?

BLAISE.

Il va venir, divartiſſons-nous en l'attendant: allons, Violons, courage.

(*La Fête ſe fait, & dans le milieu de la Fête on apporte une Lettre à Blaiſe qui dit.*) Eh! vela le Clerc de noute Procureux! Qu'eſt-ce, Mr. Griffet? Qu'y-a-t-il de nouviau?

GRIFFET.

Liſez, Monſieur.

BLAISE.

Tenez, mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER *lit.*

J'ai crû devoir vous avertir que Monſieur Rapin fit hier banqueroute; & que l'état dans lequel il laiſſe ſes affaires, fait juger qu'il paſſe en pays étran-

étranger. Il doit à pluſieurs perſonnes, & ne laiſſe pas un ſol. J'ai pris toutes les meſures convenables en pareils cas: j'y ſuis intéreſſé moi-même; mais je ne vois nulle eſpérance. Mandez-moi cependant ce que vous voulez que je faſſe; j'attends votre réponſe, & ſuis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre, dit à Blaiſe.*

Blaiſe, mon ami, il ne me reſte plus qu'à vous répéter ce que le Procureur a mis au bas de ſa miſſive. (*en lui rendant la Lettre.*) Et ſuis. Car les articles de notre Contrat ſont paſſés en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poſte. Adieu, Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs?

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caiſſe.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'eſt pas grand dommage; mauvaiſe miſlice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends, faquin.

Madame DAMIS.

Allons, Mr. le Chevalier; donnez-moi la main, retirons-nous, car il ſe fait tard.

ARLEQUIN.

Bon ſoir, la Couſine; adieu, le Couſin: mes complimens à vos ayeux, à cauſe du bon ſens qu'ils vous ont laiſſé.

COLIN.

Pardi, c'eſt une accordée de pardue: tu me quittes, je te quitte, & vive la joye. Danſons, Papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaiſe, vous m'avez pris ſur le pied de cent écus par an ; il y a un jour que je ſuis ici : calculons, & payez, je parts.

BLAISE.

Femme, à quoi penſe-tu?

CLAUDINE.

Je penſe que vela bian des équipages de chûs, & des caſaques de reſte.

BLAISE.

Et moi je penſe qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons, enfans, marchez. (*à Arlequin*) Venez boire itou vous, bon voyage après, & pis adieu le biau monde.

FIN.

LE JEU
DE L'AMOUR
ET
DU HAZARD.

COMEDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

Mr. ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.
LISETTE, Femme-de-chambre de Silvia.
ARLEQUIN, Valet de Dorante.
UN LAQUAIS.

La Scéne eſt à Paris.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAis, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ? Pourquoi répondre de mes ſentimens ?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci vos ſentimens reſſembleroient à ceux de tout le monde. Monſieur votre pére me demande ſi vous êtes bien-aiſe qu'il vous marie ; ſi vous en avez quelque joye. Moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de ſuite ; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne ſoit pas vrai : le *non* n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel ! quelle ſotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'eſt encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; & ſachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LI-

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'aviſe-t-il de n'être fait comme celui de perſonne?

SILVIA.

Je vous dis que ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Liſette.

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein. Mais dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à Monſieur Orgon que vous étiez bien-aiſe d'être mariée?

SILVIA.

Premiérement, c'eſt que tu n'as pas dit vrai; je ne m'ennuye pas d'être fille.

LISETTE.

Cela eſt encore tout neuf.

SILVIA.

C'eſt qu'il n'eſt pas néceſſaire que mon pére croye me faire tant de plaiſir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne ſervira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouſerez pas celui qu'il vous deſtine?

SILVIA.

Que ſais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point; & cela m'inquiéte.

LISETTE.

On dit que votre futur eſt un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il eſt bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'eſprit; qu'on ne ſauroit être d'un meilleur caractére: que voulez-vous de plus? Peut-on ſe figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuſe?

SILVIA.

Délicieuſe! que tu es folle, avec tes expreſſions!

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpéce-là veuille ſe marier dans les formes : il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie. Aimable, *bien fait*, voilà de quoi vivre pour l'amour; ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſociété. Pardi tout en ſera bon, dans cet homme-là : l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y reſſemble : mais c'eſt un on dit; & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment-là, moi. Il eſt bel homme, dit-on; & c'eſt preſque tant pis.

LISETTE.

Tant pis! tant pis! mais voilà une penſée bien hétéroclite!

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens. Volontiers un bel homme eſt fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoûte qu'il eſt *bien fait*; paſſe.

LISETTE.

Ouidà; cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe; ce ſont-là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon néceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſais ce que tu dis : Dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable, qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractére; & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe. On

loue beaucoup le ſien ; mais qui eſt-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne ſe contrefont-ils pas, ſur-tout quand ils ont de l'eſprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroiſſoient avec leurs amis les meilleures gens du monde ? C'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouement même : il n'y a pas juſqu'à leur phiſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant-homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte : Auſſi l'eſt-il, répondoit-on ; je l'ai répondu moi-même ; ſa phiſionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette phiſionomie ſi douce, ſi prévenante, qui diſparoît un quart-d'heure après, pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié ; ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique, ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là, pendant qu'il proméne par-tout ailleurs cette phiſionomie ſi aimable que nous lui voyons, & qui n'eſt qu'un masque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque, avec ſes deux viſages !

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'eſt un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde ; c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible ; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne : n'eſt-ce pas-là un mari bien amuſant ?

LISETTE.

Je géle au récit que vous m'en faites : Mais Terſandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Terſandre ! il venoit l'autre jour de s'em-

s'emporter contre ſa femme : J'arrive, on m'annonce ; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts d'un air ſerein, dégagé, vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine ; ſa bouche & ſes yeux rioient encore. Le fourbe ! voilà ce que c'eſt que les hommes : qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui ? je la trouvai toute abattue, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer ; je la trouvai, comme je ſerai peut-être ; voilà mon portrait à venir, je vais du-moins riſquer d'en être une copie ; elle me fit pitié Liſette, ſi j'allois te faire pitié auſſi : cela eſt terrible, qu'en dis-tu ? ſonge à ce que c'eſt qu'un mari.

LISETTE.

Un mari ? c'eſt un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot-là, il me raccommode avec tout le reſte.

SCENE II.

Mr. ORGON, SILVIA, LISETTE.

Mr. ORGON.

EH bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaiſir ? ton pretendu arrive aujourd'hui, ſon pére me l'apprend par cette lettre-ci ; tu ne me réponds rien, tu me parois triſte ? Liſette de ſon côté baiſſe les yeux, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? parle donc toi, dequoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui ſe tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abattu, un tein plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleurer ; voilà Monſieur tout ce que nous conſidérons avec tant de recueillement.

Mr. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? une ame, un

portrait: explique-toi donc, je n'y entends rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari, je lui citois celle de Terſandre que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que ſon mari venoit de la quereller, & je faiſois là-deſſus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une phiſionomie qui va & qui vient; nous diſions qu'un mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

Mr. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprens que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premiérement, il eſt beau, & c'eſt preſque tant pis.

Mr. ORGON.

Tant pis! rêves-tu avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'eſt la doctrine de Madame, j'étudie ſous elle.

Mr. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela; tiens, ma chére enfant, tu ſais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec ſon pére, qui eſt mon intime & mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiére liberté de vous expliquer là-deſſus; je te défens toute complaiſance à mon égard, ſi Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart; ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera comme à l'Opéra; vous me voulez, je vous veux, vite

un

un Notaire; ou bien m'aimez-vous, non, ni moi non plus, vite à cheval.

Mr. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vu Dorante, il étoit abſent quand j'étois chez ſon pére; mais ſur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne ſaurois craindre que vous vous remerciyez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je ſuis pénétrée de vos bontés, mon pére. Vous me défendez toute complaiſance, & je vous obéirai.

Mr. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais ſi j'oſois, je vous propoſerois ſur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquiliſeroit tout-à-fait.

Mr. ORGON.

Parle: ſi la choſe eſt faiſable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle eſt très-faiſable; mais je crains que ce ne ſoit abuſer de vos bontés.

Mr. ORGON.

Eh bien, abuſe, va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être aſſez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puiſſe dire cela.

Mr. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui, ſi je pouvois le voir, l'examiner un peu ſans qu'il me connût? Liſette a de l'eſprit, Monſieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu de temps, & je prendrois la ſienne.

Mr. ORGON *à part.*

Son idée eſt plaiſante. *haut.* Laiſſe-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. *à part.* Si je la laiſſe faire, il doit arriver quelque choſe de bien

ſingulier, elle ne s'y attend pas elle-même. *A haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguiſement. Es-tu bien ſure de ſoutenir le tien, Liſette?

LISETTE.

Moi, Monſieur, vous ſavez qui je ſuis, eſſayez de m'en conter, & manquez de reſpect ſi vous l'oſez: à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec leſquels je vous attends, qu'en dites-vous? hem, retrouvez-vous Liſette?

Mr. ORGON.

Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même; mais il n'y a point de temps à perdre, va t'ajuſter ſuivant ton rôle, Dorante peut nous ſurprendre, hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coëffer, Liſette, pour vous accoutumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe, marchons.

SCENE III.

MARIO, Mr. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma ſœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frére; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter, j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pére vous les dira, je vous quitte.

Mr. ORGON.

Ne l'amuſez pas, Mario; venez, vous ſaurez de quoi il s'agit.

MA-

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

Mr. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

Mr. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui, mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

Mr. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pére. Hum.... „ Je ne sais au-reste ce que vous penserez d'une „ imagination qui est venue à mon fils; elle „ est bizarre, il en convient lui-même; mais „ le motif en est pardonnable, & même délicat: c'est qu'il m'a prié de lui permettre de „ n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le „ personnage de son maître.

MARIO.

Ah! ah! cela sera plaisant.

Mr. ORGON.

Ecoutez le reste.... „ Mon fils sait combien „ l'engagement qu'il va prendre est sérieux; „ & il espére, dit-il, sous ce déguisement de „ peu de durée, saisir quelques traits du caractére de notre future & la mieux connoître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit „ faire, suivant la liberté que nous sommes „ convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en „ fie bien à ce que vous m'avez dit de votre „ aimable fille, j'ai consenti à tout en prenant „ la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait „ demandé le secret de votre côté; vous en „ userez là-dessus avec la future comme vous „ le jugerez à propos.... Voilà ce que le pére m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive:

rive: c'eſt que votre ſœur inquiéte de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le ſecret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme Dorante veut l'obſerver: qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtreſſe & la ſuivante ſe traveſtiſſent. Que me conſeillez-vous, Mario? Avertirai-je votre ſœur ou non?

MARIO.

Ma foi, Monſieur, puiſque les choſes prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger; & je reſpecterois l'idée qui leur eſt inſpirée à l'un & à l'autre; il faudra bien qu'ils ſe parlent ſouvent tous deux ſous ce déguiſement; voyons ſi leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma ſœur, toute ſoubrette qu'elle ſera, & cela ſeroit charmant pour elle.

Mr. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle ſe tirera d'intrigue.

MARIO.

C'eſt une avanture qui ne ſauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

SCENE IV.

SILVIA, Mr. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monſieur, ai-je mauvaiſe grace en femme de chambre? & vous, mon frére, vous ſavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma ſœur, c'eſt autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien auſſi eſcamoter Dorante à ta maîtreſſe.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire

ſous

ſous le perſonnage que je joue, je ne ſerois pas fâchée de ſubjuguer ſa raiſon, de l'étourdir un peu ſur la diſtance qu'il y aura de lui à moi; ſi mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaiſir, je les eſtimerai; d'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de ſon valet, je ne crains pas ſes ſoupirs, ils n'oſeront m'aborder; il y aura quelque choſe dans ma phiſionomie qui inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur; ce faquin-là ſera votre égal.

Mr. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile; les valets ſont naturellement indiſcrets, l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler, il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

Mr. ORGON.

Qu'il entre: c'eſt ſans-doute le valet de Dorante; ſon maître peut-être reſte au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette?

SILVIA.

Liſette s'habille, & dans ſon miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait.

Mr. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE V.

DORANTE en valet, Mr. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche Mr. Orgon, n'eſt-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence?

Mr. ORGON.

Oui, mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans-doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoye toujours devant, vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſure lui-même.

Mr. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grace; Liſette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monſieur, je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins: ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur, c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle, ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît, continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux; entre gens comme vous, le ſtile des complimens ne doit pas être ſi grave, vous ſeriez toujours ſur le qui vive; allons, traitez-vous plus commodément; tu as nom Liſette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monſieur, pour vous ſervir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon, ſoit.

DORANTE.

Va donc pour Liſette, je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur.

MARIO.

Votre ſerviteur, ce n'eſt point encore-là votre jargon; c'eſt ton ſerviteur qu'il faut dire.

Mr. ORGON.

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frére.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attends les ordres de Liſette.

SILVIA.

Fai comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompue, puiſque cela divertit ces Meſſieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Liſette; & je réponds ſur le champ à l'honneur que tu me fais.

Mr. ORGON.

Courage, mes enfans; ſi vous commencez à vous aimer, vous voilà débarraſſés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'eſt une autre affaire; vous ne ſavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Liſette, moi qui vous parle; il eſt vrai qu'il m'eſt cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille ſur mes briſées.

~~LISETTE~~ SILVIA.

Oui, le prenez-vous ſur ce ton-là? & moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Liſette, tu n'as pas beſoin d'ordonner pour être ſervie.

MARIO.

Monſieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon Monſieur, c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Tai-toi, c'eſt encore pis, je te défends d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

Mr. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille; & vous Liſette montrez à ce garçon l'appartement de ſon maître. Adieu Bourguignon.

DORANTE.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VI.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA *à part.*

ILs ſe donnent la Comédie, n'importe, mettons tout à profit, ce garçon-ci n'eſt pas ſot, & je ne plains pas la ſoubrette qui l'aura. Il va m'en conter: laiſſons-le dire, pourvu qu'il m'inſtruiſe.

DORANTE *à part.*

Cette fille-ci m'étonne; il n'y a point de femme au monde à qui ſa phiſionomie ne fît honneur, lions connoiſſance avec elle.... *haut.* Puiſque nous ſommes dans le ſtile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Liſette, ta maîtreſſe te vaut-elle? elle eſt bien hardie d'oſer avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette queſtion-là m'annonce que, ſuivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'eſt-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce deſſein-là, je

je te l'avoue ; tout valet que je ſuis, je n'ai jamais eu grande liaiſon avec les ſoubrettes, je n'aime pas l'eſprit domeſtique ; mais à ton égard c'eſt une autre affaire : comment donc? tu me ſoumets, je ſuis preſque timide, ma familiarité n'oſeroit s'apprivoiſer avec toi, j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de deſſus ma tête, & quand je te tutoye il me ſemble que je jure; enfin j'ai un panchant à te traitter avec des reſpects qui te feroient rire. Quelle eſpéce de Suivante es-tu donc avec ton air de Princeſſe ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir ſenti en me voyant, eſt préciſément l'hiſtoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne ſerois pas ſurpris quand ce ſeroit auſſi l'hiſtoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait eſt joli aſſurément; mais je te le répéte encore, je ne ſuis pas faite aux cajolleries de ceux dont la garde-robe reſſemble à la tienne.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bon amis.

DORANTE.

Rien que cela : ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA *à part.*

Quel homme pour un valet! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme moi, j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, & l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ha! ha! ha! je te remercierois de ton éloge si ma mére n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA *à part.*

Il le mériteroit. *haut.* Mais ce n'est pas-là de quoi il est question; tréve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu, si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérifier; je n'ai pas de foi à l'Astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA *à part.*

Il ne tarit point.... *haut.* Finiras-tu, que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaittée d'abord que je t'ai vue, il te falloit encore cette grace-là; & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA *à part.*

Mais en-vérité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aye.... *haut.* Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainsi?

DO-

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaitte de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer: la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle; j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA *à part.*

Nous voilà grace au Ciel en conversation réglée. *haut.* Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître, tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse.... *haut.* Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t-il que je te quitte? *à part.* Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose, mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Liſette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ſoit, je voulois te parler de lui auſſi, & j'eſpére que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il eſt; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du mérite puiſque tu le ſers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eu de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponſes qui m'emportent; fai comme tu voudras, je n'y réſiſte point, & je ſuis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien ſavoir comment il ſe fait que j'ai la bonté de t'écouter, car aſſurément cela eſt ſingulier!

DORANTE.

Tu as raiſon, notre avanture eſt unique.

SILVIA *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne ſuis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en-vérité cela paſſe la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier; quand ton maître ſera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtreſſe de le connoître par moi-même, s'il

s'il en vaut la peine; en attendant, tu vois ces appartement, c'eſt le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! te voilà, Bourguignon; mon portemanteau & toi, avez-vous été bien réçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas poſſible qu'on nous reçût mal, Monſieur.

ARLEQUIN.

Un domeſtique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pére qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monſieur Orgon & ſa fille, ſans-doute, Monſieur?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pére & ma femme, autant vaut; je viens pour épouſer, & ils m'attendent pour être mariés, cela eſt convenu; il ne manque plus que la cérémonie, qui eſt une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oui; mais quand on y a penſé, on n'y penſe plus.

SILVIA *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de mérite à bon marché chez vous, ce me ſemble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là à mon valet, la Belle?

SILVIA.

Rien, je lui dis ſeulement que je vais faire deſcendre Monſieur Orgon.

A R-

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pére, comme moi ?

SILVIA.

C'eſt qu'il ne l'eſt pas encore.

DORANTE.

Elle a raiſon, Monſieur, le mariage n'eſt pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il ſoit fait.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pére de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle ſi grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, Monſieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pére de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme auſſi, je vous prie; mais avant que de partir, dites-moi une choſe; vous qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait, je m'en réjouis: croyez-vous que je plaiſe ici, comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux, entretenez-vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeſte de vous en contenter; mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pére, car aſſurément il ſeroit venu, & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA *à part.*

Que le ſort eſt bizarre ! aucun de ces deux hommes n'eſt à ſa place.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monſieur, mon commencement va bien, je plais déjà à la ſoubrette.

DORANTE.

Butord que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ? mon entrée eſt ſi gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laiſſer-là tes façons de parler ſottes & triviales, je t'avois donné de ſi bonnes inſtructions, je ne t'avois recommandé que d'être ſérieux. Va, je vois bien que je ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites : & puiſque le ſérieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſais plus où j'en ſuis ; cette avanture-ci m'étourdit : que faut-il que je faſſe ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante ?

DORANTE.

Tai-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE IX.

Mr. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

Mr. ORGON.

MOn cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ;

dre; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beaucoup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute; au ſurplus tous mes pardons ſont à votre ſervice.

Mr. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas beſoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre ſerviteur.

Mr. ORGON.

Je ſuis, je vous aſſure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je ſerois d'abord venu ici avec Bourguignon; mais quand on arrive de voyage, vous ſavez qu'on eſt ſi mal bâti, & j'étois bien aiſe de me préſenter dans un état plus ragoûtant.

Mr. ORGON.

Vous y avez fort bien réuſſi; ma fille s'habille, elle a été un peu indiſpoſée; en attendant qu'elle deſcende, voulez-vous vous rafraîchir?

ARLEQUIN.

Oh! je n'ai jamais refuſé de trinquer avec perſonne.

Mr. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet, il boira du meilleur.

Mr. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LISETTE, Mr. ORGON.

Mr. ORGON.

EH bien, que me veux-tu Liſette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

Mr. ORGON.

Dequoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où ſont les choſes, parce qu'il eſt important que vous en ſoyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

Mr. ORGON.

Ceci eſt donc bien ſérieux?

LISETTE.

Oui très-ſérieux, vous avez conſenti au déguiſement de Mademoiſelle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord ſans conſéquence, mais je me ſuis trompé.

Mr. ORGON.

Et de quelle conſéquence eſt-il donc?

LISETTE.

Monſieur, on a de la peine à ſe louer ſoi-même; mais malgré toutes les régles de la modeſtie, il faut pourtant que je vous diſe que ſi vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiſelle votre fille; il eſt temps qu'elle ſe déclare, cela preſſe, car un jour plus tard je n'en réponds plus.

Mr. ORGON.

Eh d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra, te défiés-tu de ſes charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas aſſez des miens; je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conſeille pas de les laiſſer faire.

Mr. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Liſette, *il rit*, ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà; vous plaiſantez, Monſieur, vous vous moquez de moi: J'en ſuis fâchée, car vous y ſerez pris.

Mr.

Mr. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répéte encore, le cœur de Dorante va bien vite; tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce ſoir il m'aimera, il m'adorera demain; je ne le mérite pas, il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaîra; mais cela ne laiſſera pas que d'être, voyez-vous; demain je me garantis adorée.

Mr. ORGON.

Eh bien, que vous importe: s'il vous aime tant, qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi? vous ne l'en empêcheriez pas?

Mr ORGON.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le ménes juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde, juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls; j'ai ménagé ſa tête, ſi je m'en mêle je la renverſe, il n'y aura plus de reméde.

Mr. ORGON.

Renverſe, ravage, brule, enfin épouſe; je te le permets, ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là je compte ma fortune faite.

Mr. ORGON.

Mais dis-moi, ma fille, t'a-t-elle parlé, que pénſe-t-elle de ſon prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guéres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obſéde; mais à vue de païs je ne la crois pas contente, je la trouve triſte, rêveuſe, & je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

Mr. ORGON.

Et moi je te le défends; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raiſons pour faire du-

rer

rer ce déguiſement ; je veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet comment ſe gouverne-t-il ? ne ſe mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'eſt un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conſéquence avec elle ; parce qu'il eſt bien fait, il la regarde & ſoupire.

Mr. ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

Mr. ORGON.

Bon, tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

Mr. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

Mr. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître ; & ſi elle ſe fâche ne t'en inquiéte point, ce ſont mes affaires : mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, Mr. ORGON.

ARLEQUIN.

AH ! je vous retrouve merveilleuſe Dame ; je vous demandois à tout le monde. Serviteur cher beau-pére, ou peu s'en faut.

Mr. ORGON.

Serviteur : Adieu mes enfans, je vous laiſſe enſemble, il eſt bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux beſognes-là à la fois, moi.

Mr. ORGON.

Point d'impatience, adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à ſon aiſe le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coute tant d'attendre, Monſieur, c'eſt par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé! votre amour ne ſauroit être bien fort, ce n'eſt tout au plus qu'un amour naiſſant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reſte pas longtemps au berceau; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le ſecond lui a donné des forces, & le troiſiéme l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vite, ayez ſoin de lui puiſque vous êtes ſa mére.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraitte? eſt-il ſi abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il ſoit pourvu, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc petit importun, puiſqu'on ne ſauroit avoir la paix qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher joujou de mon ame! cela me réjouit comme du vin délicieux, quel dommage de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

A AR-

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me ſoutenir en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raiſon?

ARLEQUIN.

De la raiſon! hélas! je l'ai perdue: vos beaux yeux ſont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais eſt-il poſſible que vous m'aimiez tant? je ne ſaurois me le perſuader.

ARLEQUIN.

Je ne me ſoucie pas de ce qui eſt poſſible, moi; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela eſt juſte.

LISETTE.

Mon miroir ne ſerviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah mignonne, adorable, votre humilité ne ſeroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous; c'eſt votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

MOnſieur, pourrois-je vous entretenir un moment?

ARLEQUIN.

Non; maudite ſoit la valetaille qui ne ſauroit nous laiſſer en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il nous veut, Monſieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, ſon congé ſera le troiſiéme. Voyons.

DORANTE *bas à Arlequin.*

Viens donc impertinent.

ARLEQUIN *bas à Dorante.*

Ce ſont des injures, & non pas des mots, cela.... *à Liſette*, ma Reine excuſez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarraſſe-moi de tout ceci, ne te livre point, parois ſérieux & rêveur, & même mécontent, entends-tu?

ARLEQUIN.

Oui mon ami, ne vous inquiétez pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH! Madame, ſans lui j'allois vous dire de belles choſes, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui eſt extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand eſt-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut eſpérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La queſtion eſt vive; ſavez-vous bien que vous m'embarraſſez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? je brule, & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vite.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenue de mon ſexe ne le veut pas.

AR-

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenue d'à-préſent qui donne bien d'autres permiſſions?

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez; tenez je vous aime moi, faites l'écho, répétez Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable! eh bien, Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez, cela eſt admirable!

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promtitude de votre hommage; peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah! Madame, quand nous en ſerons-là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous Madame, vous ne ſavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas les maîtres de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les Péres & Méres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choiſi dans quelque état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choiſir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perette ou Margot, quand je vous aurois vu le martinet à la main descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre jurons-nous de nous aimer toujours en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouït, & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurois vous souffrir dans cette posture-là, je serois ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas ! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les femmes de chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

A R-

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie renvoyez-la. Retournez-vous-en ma fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, Madame.

ARLEQUIN.

Mais ! Ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, *à part les premiers mots.*

Ah, le vilain homme ! Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le Diable le veut & elle aussi. . . . Patience . . . je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah ! les sottes gens que nos gens !

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là !

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux rolles à la fois ; il faut que je paroisse ou la Maîtresse, ou la Suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen ? eſt-il néceſſaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pére n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot : dans cette conjoncture, c'eſt à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune-homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouſer.

LISETTE.

Je ne ſaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſauriez ! & qu'eſt-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monſieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon pére à ce procédé-là !

LISETTE.

Poſitivement défendu ?

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'aſſurer qu'ils ſont invincibles ; je ne ſaurois me perſuader qu'après cela il veuille pouſſer les choſes plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur qu'a-t-il donc de ſi desagréable, de ſi rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zéle auſſi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il eſt ; voilà tout ce qu'on demande.

SILVIA.

Je le hais aſſez ſans prendre du temps pour le haïr davantage.

LI-

LISETTE.

Son valet qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum, la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j'ai soin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses! à qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le justifier: il n'est pas question de le brouiller avec son Maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbécile qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, & que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je vous le défends sur ce ton-là! qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? qu'entendez-vous par ce discours? que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà

qui eſt fini, je ne m'oppoſe pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais eſprit! comme elle tourne les choſes; je me ſens dans une indignation... qui.... va juſqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame, quelle fineſſe entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends fineſſe! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! vous me manquez de reſpect juſques-là? Bonne opinion, juſte Ciel! Bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? qu'eſt-ce que cela veut dire? à qui parlez-vous? qui eſt-ce qui eſt à l'abri de ce qui m'arrive? où en ſommes-nous?

LISETTE.

Je n'en ſais rien, mais je ne reviendrai de long-temps de la ſurpriſe où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi; retirez-vous, vous m'êtes inſupportable, laiſſez-moi, je prendrai d'autres meſures.

SCENE VIII.

SILVIA.

Je friſſonne encore de ce que je lui ai entendu dire; avec quelle impudence les domeſtiques ne nous traitent-ils pas dans leur eſprit? comme ces gens-là vous dégradent! je ne ſaurois m'en remettre, je n'oſerois ſonger aux termes dont elle s'eſt ſervie, ils me font toujours peur, il s'agit d'un valet. Ah! l'étrange choſe! écartons l'idée dont cette inſolente eſt venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en queſtion pour lequel je m'emporte; mais ce n'eſt pas ſa faute, le pauvre garçon, & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Liſette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je ſuis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus, tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh bien crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vrai? j'achéve ta penſée.

SILVIA.

Je l'achéverois bien moi-même ſi j'en avois envie; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'eſt en effet; je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'eſprit ne me tourne; voilà mes diſpoſitions, ma

ſon ne m'en permet point d'autres, & je devrois me diſpenſer de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur eſt inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit! il me fait de la peine: reviens à toi: Tu me parles, je te réponds, c'eſt beaucoup, c'eſt trop même, tu peux m'en croire; & ſi tu étois inſtruit, en-vérité tu ſerois content de moi; tu me trouverois d'une bonté ſans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre: je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me raſſure, ce que je fais eſt louable; c'eſt par généroſité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure; ces généroſités-là ne ſont bonnes qu'en paſſant; & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toujours ſur l'innocence de mes intentions; à la fin cela ne reſſembleroit plus à rien. Ainſi finiſſons, Bourguignon, finiſſons, je t'en prie: qu'eſt-ce que cela ſignifie? c'eſt ſe moquer: allons, qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah, ma chére Liſette, que je ſouffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire, tu te plaignois de moi quand tu es entré; de quoi étoit-il queſtion?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA *à part.*

Que dire à cela? quand je m'en fâcherois, il n'en ſeroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta Maîtreſſe en partant a paru m'accuſer de t'avoir parlé au desavantage de mon Maître.

SILVIA.

Elle ſe l'imagine; & ſi elle t'en parle encore,

core, tu peux nier hardiment ; je me charge du reſte.

DORANTE.

Eh ! ce n'eſt pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire enſemble.

DORANTE.

Laiſſe-moi du-moins le plaiſir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là ! j'amuſerai la paſſion de Bourguignon : le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prends le bon parti..... mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſavoir, vous partez, m'as-tu dit, cela eſt-il ſérieux ?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte, où que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſavois, Liſette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'eſt pas ſi curieux à ſavoir que le mien, je t'en aſſure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propoſe pas de te rendre ſenſible.

SILVIA.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je eſpérer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur.....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préſerve ! quand tu l'aurois, tu ne le ſaurois pas, & je ferois ſi bien que je ne le ſaurois pas moi-même : tenez, quelle idée il lui vient-là.

DORANTE.

Il eſt donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de ſi affreux ?

SILVIA.

Rien, ce n'eſt pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chére Liſette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai aſſez dit, tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Déſeſpére une paſſion dangereuſe, ſauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du ſecours contre moi-même, il m'eſt néceſſaire, je te le demande à genoux. *Il ſe jette à genoux. Dans ce moment Mr. Orgon & Mario entrent & ne diſent mot.*

SILVIA.

Ah ! nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture ; que je ſuis malheureuſe ! c'eſt ma facilité qui le place-là ; léve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai ce qu'il me plaira, que

me veux-tu, je ne te hais point, léve-toi, je t'aimerois si je pouvois, tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi, Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas, tu me souffrirois?

SILVIA.

Volontiers, mais léve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement; & si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te léves point.

SCENE X.

Mr. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

Mr. ORGON.

C'Est bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

Mr. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux; mais j'ai à te dire un mot, Lisette; & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis: vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

Mr. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre Maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur?

MARIO.

Vous-même, mons Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre Maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

Mr. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, Mr. ORGON.

Mr. ORGON.

EH bien, Silvia, vous ne nous regardez pas? vous avez l'air tout embarrassé?

SILVIA.

Moi, mon pére! & où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frére; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

Mr. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son Maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

Mr. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithéte, ne me parle pas de lui.

Mr.

Mr. ORGON.

Cependant on prétend que c'eſt lui qui le détruit auprès de toi, & c'eſt ſur quoi j'étois bien-aiſe de te parler.

SILVIA.

Ce n'eſt pas la peine, mon pére, & perſonne au monde que ſon Maître, ne m'a donné l'averſion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma ſœur, elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA *avec vivacité.*

Avec quel air miſtérieux vous me dites cela, mon frére! & qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur? comme tu t'emportes.

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage, & je me ſerois déjà démaſquée ſi je n'avois pas craint de fâcher mon pére.

Mr. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander; puiſque j'ai eu la complaiſance de vous permettre votre déguiſement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de ſuſpendre votre jugement ſur Dorante, & de voir ſi l'averſion qu'on vous a donné pour lui eſt légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pére! Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi, ce babillard qui vient de ſortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA *avec feu.*

Que vos diſcours ſont desobligeans! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée! j'eſſuye des expreſſions bien étranges; je n'entends plus que des choſes inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarraſſé, il y a quelque choſe

& puis c'eſt le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'eſt tout ce qu'il vous plaira ; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange ; à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es ſi fort ſur le qui vive ? dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frére, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des viſions ?

Mr. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvemens-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait. Elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de ſon Maître, & Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colére, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe, & c'eſt ſur ce mot de ſurpriſe que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne ſavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïſſable que cette fille-là ? J'avoue que je me ſuis fâchée par un eſprit de juſtice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus ſimple ? Quoi, parce que je ſuis équitable, que je veux qu'on ne nuiſe à perſonne, que je veux ſauver un domeſtique du tort qu'on peut lui faire auprès de ſon Maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on eſt ſurpriſe : un moment après un mauvais eſprit raiſonne, il faut ſe fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cauſe de la conſéquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! j'ai donc beſoin qu'on me défende, qu'on me juſtifie ? on peut

donc

donc mal interpréter ce que je fais? mais que fais-je? de quoi m'accuſe-t-on? inſtruiſez-moi, je vous en conjure: cela eſt-il ſérieux? me jouet-on? ſe moque-t-on de moi? je ne ſuis pas tranquille.

Mr. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monſieur, il n'y a point de douceur qui tienne; comment donc, des ſurpriſes, des conſéquences! Eh qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuſe ce valet, & on a tort; vous vous trompez tous, Liſette eſt une folle, il eſt innocent, & voilà qui eſt fini; pourquoi donc m'en reparler encore? car je ſuis outrée!

Mr. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller auſſi; mais faiſons mieux, il n'y a que ce valet qui eſt ſuſpect ici, Dorante n'a qu'à le chaſſer.

SILVIA.

Quel malheureux déguiſement! Sur-tout que Liſette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

Mr. ORGON.

Tu la verras ſi tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, & cela t'importune aſſurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une ſuivante, & il me parle ſur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtreſſe que tu le dis bien.

Mr. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu ſe mettre à genoux malgré toi? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaiſoit pas?

SILVIA *à part.* MA. J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé ſi tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, ſans quoi il y ſeroit encore.

SILVIA.

L'heureuſe apoſtille, mon frére! mais comme l'action m'a déplû, la répétition n'en eſt pas aimable. Ah ça, parlons ſérieuſement, quand finira la comédie que vous vous donnez ſur mon compte?

Mr. ORGON.

La ſeule choſe que j'exige de toi, ma fille, c'eſt de ne te déterminer à le refuſer qu'avec connoiſſance de cauſe; attends encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouſeras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis.... Mais, mon pére? je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grace? & moi je veux qu'il ſorte.

Mr. ORGON.

Son Maître en décidera, allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma ſœur, ſans rancune.

SCENE XII.

SILVIA *ſeule*, DORANTE *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur ſerré! je ne ſais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette avanture-ci m'afflige, je me défie de tous les viſages, je ne ſuis contente de perſonne, je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te ſuis moi.

DORANTE.

Arrête donc, Liſette, j'ai à te parler pour la

la derniére fois, il s'agit d'une choſe de conſéquence qui regarde tes Maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrines, laiſſe-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choſes bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parle donc, je t'écoute, puiſqu'il eſt arrêté que ma complaiſance pour toi ſera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le ſecret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi perſonne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'eſtime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'eſtimer ſans me le dire, car cela ſent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Liſette: tu m'as promis le ſecret; achevons, tu m'as vu dans de grands mouvemens, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà: je me défendrai bien de t'entendre moi; adieu.

DORANTE.

Reſte, ce n'eſt plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah Liſette! c'eſt ici où tu vas juger des peines qu'a dû reſſentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'eſt pas à ton cœur à qui je parle, c'eſt à toi.

DORANTE.

Perſonne ne vient-il?

SILVIA.

Non, DO-

DORANTE.

L'état où ſont les choſes me force à te le dire ; je ſuis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui eſt avec ta Maîtreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA *vivement.*

Qui eſt-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA *à part.*

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta Maîtreſſe avant que de l'épouſer ; mon pére en partant me permit ce que j'ai fait, & l'événement m'en paroît un ſonge : je hais la Maîtreſſe dont je devois être l'époux, & j'aime la ſuivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau Maître. Que faut-il que je faſſe à-préſent? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta Maîtreſſe a ſi peu de goût, qu'elle eſt épriſe de mon valet au point qu'elle l'épouſera, ſi on le laiſſe faire ; quel parti prendre?

SILVIA *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis.... *haut.* Votre ſituation eſt neuve aſſurément! mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE *vivement.*

Tai-toi, Liſette; tes excuſes me chagrinent, ils me rappellent la diſtance qui nous ſépare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SIL-

SILVIA.

Votre panchant pour moi eſt-il ſi ſérieux ? m'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au ſien ; & dans cet état la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurément bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas aſſez de charmes, Liſette ? y ajoûtes-tu encore la nobleſſe avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un, patientez encore ſur l'article de votre valet, les choſes n'iront pas ſi vite, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je ſuivrai tes conſeils. *Il ſort.*

SILVIA.

Allons, j'avois grand beſoin que ce fût-là Dorante !

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma ſœur : nous t'avons laiſſé dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA *vivement.*

Ah vraiment, mon frére ! il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

SILVIA.

Ce n'eſt point Bourguignon, mon frére, c'eſt Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il ſort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici, allons trouver mon pére, il faut qu'il le ſache; j'aurai beſoin de vous auſſi mon frére, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déjà dit quelque choſe en badinant; mais ſur-tout gardez bien le ſecret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne ſais ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frére, venez, ne perdons point de temps; il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela!

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HElas! Monſieur, mon très-honoré Maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

ARLEQUIN.

Ayez compaſſion de ma bonne avanture, ne portez point guignon à mon bonheur qui va ſon train ſi rondement, ne lui fermez point le paſſage.

DORANTE.

Allons donc, miſérable, je crois que tu te moques de moi! tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuſe point, ſi je les mérite; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres: voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraut!

ARLEQUIN.

Maraut ſoit, mais cela n'eſt point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

ARLEQUIN.

Coquin, eſt encore bon, il me convient auſſi: un maraut n'eſt point deshonoré d'être appellé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment inſolent, tu veux que je laiſſe un honnête-homme dans l'erreur, & que je ſouffre que tu épouſes ſa fille ſous mon nom? Ecoute, ſi tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monſieur Orgon de ce que tu es, je te chaſſe, entends-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous: cette Demoiſelle m'adore, elle m'idolâtre; ſi je lui dis mon état de valet, & que nonobſtant, ſon tendre cœur ſoit toujours friand de la nôce avec moi, ne laiſſerez-vous pas jouer les violons?

DO-

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarraſſe plus.

ARLEQUIN.

Bon! & je vais de ce pas prévenir cette généreuſe perſonne ſur mon habit de caractére; j'eſpére que ce ne ſera pas un galon de couleur qui nous brouillera enſemble, & que ſon amour me fera paſſer à la table en dépit du ſort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *ſeul, & enſuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui ſe paſſe ici, tout ce qui m'y eſt arrivé à moi-même eſt incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Liſette, & ſavoir le ſuccès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de ſa Maîtreſſe pour me tirer d'embarras. Allons voir ſi je pourrai la trouver ſeule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur?

MARIO.

Vous en contez à Liſette?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit, ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'eſt-ce que cela vous fait, ſuppoſez que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vo[illegible]

mes? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espéce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette; cela imite l'Homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imite personne; mais sans-doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire; nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment morbleu! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds; modére-toi un peu. Eh bien, tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi, après.

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le fussiez, Monsieur?

MARIO.

Ah! le voici; c'est que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-fâché qu'elle t'aimât; c'est que sans autre raisonnement je te défends de t'adresser davantage à elle; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien; mais Monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MA-

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle ; dès que j'aurai pris de certaines mesures ; comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait ; & sur ce pied-là vous êtes aimé sans-doute.

MARIO.

Qu'en penses-tu ? est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime : & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur : Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas sensible ; mais j'espére que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit : ton indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras..... Ta livrée n'est pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur ? vous me paroissez ému.

MA-

MARIO.

Ce n'eſt rien, je diſois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il eſt triſte, eſt-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monſieur m'apprend qu'il vous aime, Liſette.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable?

MARIO.

Je ne ſaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Liſette; mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du-moins ne te le répétera-t-il pas, quand je ſerai préſent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore?

SILVIA.

Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

DORANTE.

Ayez-vous de l'inclination pour Monſieur?

SILVIA.

Quoi de l'amour? oh! je crois qu'il ne ſera pas néceſſaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En-vérité je joue ici un joli perſonnage, qu'il ſorte donc! à qui eſt-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien qu'il s'en aille.

DORANTE *à part.*

Je ſouffre.

SILVIA.

Gélez, puiſqu'il ſe fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finiſſons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Liſette.

SCENE IV.

Mr. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je ſerois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!

Mr. ORGON.

Dequoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colére de Dorante qui ſort, & que j'ai obligé de quitter Liſette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaiſe humeur.

Mr. ORGON.

Je ſuis fâché qu'il ſoit la dupe de ſon propre ſtratagême; & d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de ſi flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais où en eſt-il préciſément, ma ſœur?

SILVIA.

Hélas! mon frére, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MA-

MARIO.

Hélas! mon frére, me dit-elle! ſentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit?

Mr. ORGON.

Quoi ma fille, tu eſpéres qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher Pére, je l'eſpére.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher pére! tu ne nous grondes plus à-préſent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien.

MARIO.

Ha! ha! je prends ma revanche; tu m'as tantôt chicané ſur les expreſſions: il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes; ta joye eſt bien auſſi divertiſſante que l'étoit ton inquiétude.

Mr. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille; j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah! Monſieur, ſi vous ſaviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante, & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre; il doit m'épouſer: ſi vous ſaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre; ſi vous ſaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire, ſans m'aimer: je n'y ſongerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laiſſant faire: c'eſt un mariage unique; c'eſt une avanture dont le ſeul récit eſt attendriſſant; c'eſt le coup de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus.....

MARIO.

Ha! ha! ha! que ton cœur a de caquet, ma ſœur! quelle éloquence!

Mr. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu achéves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante eſt vaincu, j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorés qu'il ne penſe; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qu'il lui en coute à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable: il penſe qu'il chagrinera ſon pére en m'épouſant, il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance, voilà de grands ſujets de réflexion; je ſerois charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne: je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe.

Mr. ORGON.

C'eſt-à-dire qne tu veux qu'il ſente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire: quelle inſatiable vanité d'amour-propre!

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour-propre d'une femme; & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

Mr. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

Mr. ORGON.

PAix, voici Liſette: voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'a-

m'abandonniez Dorante, que vous livriez ſa tête à ma diſcrétion ; je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à-préſent, Madame me le céde-t-elle?

Mr. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non, je te la donne Liſette, je te remets tous mes droits, &, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouſe, Monſieur le veut bien auſſi?

Mr. ORGON.

Oui, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y conſens auſſi moi.

LISETTE.

Moi auſſi, & je vous en remercie tous.

Mr. ORGON.

Attends : j'y mets pourtant une petite reſtriction, c'eſt qu'il faudroit pour nous diſculper de ce qui arrivera, que tu lui diſes un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais ſi je lui dis un peu, il le ſaura tout-à-fait.

Mr. ORGON.

Eh bien cette tête en ſi bon état, ne ſoutiendra-t-elle pas cette ſecouſſe-là ? je ne le crois pas de caractére à s'effaroucher là-deſſus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laiſſer le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

Mr. ORGON.

Cela eſt juſte, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre préſence, & j'ai cru que vous eſquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monſieur, qu'il en étoit quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chére ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en eſt trop précieuſe.

ARLEQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient.

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendreſſe.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiſer ces petits mots-là, & les cueillir ſur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me preſſiez ſur notre mariage, & mon pére ne m'avoit pas encore permis de vous répondre; je viens de lui parler, & j'ai ſon aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, ſouffrez que je la demande à vous, je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer

entrer dans la mienne, qui en eſt véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuſe pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chére petite main rondelette & potelée, je vous prends ſans marchander, je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiéte.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah! que nenni: vous ne ſavez pas cette arithmétique-là auſſi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un préſent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le préſent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il eſt bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne ſauriez croire combien votre modeſtie m'embarraſſe.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépenſe d'embarras, je ſerois bien effronté, ſi je n'étois modeſte.

LISETTE.

Enfin, Monſieur, faut-il vous dire que c'eſt moi que votre tendreſſe honore?

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! je ne ſais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois Monſieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé ! je me connois bien auſſi, & je n'ai pas-là une fameuſe connoiſſance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite; mais c'eſt-là le diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du ſac.

LISETTE *à part.*

Tant d'abaiſſement n'eſt pas naturel ! *haut.* D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez : eſt-ce que vous n'êtes pas? . . .

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! vous m'otez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là. . . . *haut.* Madame, votre amour eſt-il d'une conſtitution bien robuſte, ſoutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah tirez-moi d'inquiétude ! en un mot qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je ſuis. . . . n'avez-vous jamais vu de fauſſe monnoye? ſavez-vous ce que c'eſt qu'un Louis d'or faux ? Eh bien, je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc, quel eſt votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom. *à part.* Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non cela rime trop à coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

A R-

ARLEQUIN.

Ah Dame! il y a un peu à tirer ici? haïſſez-vous la qualité de ſoldat?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un ſoldat?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un ſoldat d'antichambre.

LISETTE.

Un ſoldat d'antichambre! ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle enfin?

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin.

ARLEQUIN *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez!

ARLEQUIN *à part.*

La jolie culebute que je fais-là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là!

ARLEQUIN.

Hélas! Madame, ſi vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! je ne ſaurois pourtant m'empêcher d'en rire avec ſa gloire; & il n'y a plus que ce parti-là à prendre... va, va, ma gloire te pardonne, elle eſt de bonne compoſition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame; ah que mon amour vous promet de reconnoiſſance!

LISETTE.

Touche-là Arlequin; je ſuis priſe pour dupe: le ſoldat d'antichambre de Monſieur vaut bien la coëffeuſe de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuſe de Madame!

LISETTE.

C'eſt mon Capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Maſque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui depuis une heure j'entre en confuſion de ma miſére!

LISETTE.

Venons au fait; m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Pardi oui! en changeant de nom, tu n'as pas changé de viſage, & tu ſais bien que nous nous ſommes promis fidelité en dépit de toutes les fautes d'ortographe.

LISETTE.

Va, le mal n'eſt pas grand; conſolons-nous, ne faiſons ſemblant de rien; & n'apprêtons point à rire; il y a apparence que ton Maître eſt encore dans l'erreur à l'égard de ma Maîtreſſe; ne l'avertis de rien, laiſſons les choſes comme elles ſont: je crois que le voici qui entre. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant.* Ha! ha! ha!

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étois?

ARLEQUIN.

Pardi oui! La pauvre enfant, j'ai trouvé ſon cœur plus doux qu'un Agneau: il n'a pas ſouffié.

Quand

Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance : Eh bien, mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a ſon nom dans la vie, chacun a ſon habit ; le vôtre ne vous coute rien, cela ne laiſſe pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle ſotte hiſtoire me contes-tu là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment, elle conſent à t'épouſer ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade.

DORANTE.

Tu m'en impoſes, elle ne ſait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouſe avec la caſaque ſur le corps, avec une ſouguenille ſi vous me fâchez ! je veux bien que vous ſachiez qu'un amour de ma façon n'eſt point ſujet à la caſſe, que je n'ai pas beſoin de votre friperie pour pouſſer ma pointe, & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe, cela n'eſt pas concevable, & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre Pére ? ah le bon homme ! nous l'avons dans notre manche ; c'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme..... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! as-tu vu Liſette ?

ARLEQUIN.

Liſette ! non ; peut-être a-t-elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête-homme ne prend

pas garde à une chambriére : je vous céde ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites maniéres ſont un peu aiſées, mais c'eſt la grande habitude qui fait cela. Adieu, quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but; votre ſoubrette arrive. Bonjour, Liſette, je vous recommande Bourguignon, c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE *à part.*

QU'elle eſt digne d'être aimée! pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Ou étiez-vous donc, Monſieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me ſuis pourtant pas éloigné; mais dequoi s'agit-il?

SILVIA *à part.*

Quelle froideur! *haut.* J'ai eu beau décrier votre valet, & prendre ſa conſcience à témoin de ſon peu de mérite; j'ai eu beau lui repréſenter qu'on pouvoit du-moins reculer le mariage, il ne m'a pas ſeulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il eſt temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'eſt mon intention; je vais partir *incognito*, & je laiſſerai un billet qui inſtruira Monſieur Orgon de tout.

SIL-

SILVIA *à part.*

Partir! ce n'eſt pas-là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais . . . . pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la ſituation où je ſuis, à moins que de parler moi-même, & je ne ſaurois m'y réſoudre: j'ai d'ailleurs d'autres raiſons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne ſais pas vos raiſons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'eſt pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous eſt aiſé de les ſoupçonner, Liſette.

SILVIA.

Mais je penſe, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monſieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choſes que je pourrois ſuppoſer; mais je ne ſuis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu Liſette.

SILVIA.

Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je ſuis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! & l'explication ne me ſeroit pas favorable, gardez-moi le ſecret juſqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi, ſérieuſement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela eſt bien naïf. Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouſerai jamais..., *elle le regarde aller.* Il s'arrête pourtant; il rêve; il regarde ſi je tourne la tête, je ne ſaurois le rappeller moi.... Il ſeroit pourtant ſingulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait?.... Ah! voilà qui eſt fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir ſur lui que je le croyois: mon frère eſt un maladroit, il s'y eſt mal pris, les gens indifférens gâtent tout. Ne ſuis-je pas bien avancée? quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant. Il me ſemble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de ſortir, afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coute quelque choſe.

DORANTE *l'arrêtant.*

Reſtez, je vous prie, j'ai encore quelque choſe à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monſieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir ſans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh, Monſieur! de quelle conſéquence eſt-il de vous juſtifier auprès de moi? Ce n'eſt pas la peine, je ne ſuis qu'une ſuivante, & vous me le faites bien ſentir.

DORANTE.

Moi, Liſette! eſt-ce à vous à vous plaindre? vous qui me voyez prendre mon parti, ſans me rien dire.

SILVIA.

Hum, ſi je voulois je vous répondrois bien là-deſſus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je! Marton vous aime?

SILVIA.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Vous êtes ſenſible à ſon amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allaſſe, ainſi vous ne ſauriez m'aimer.

SILVIA.

Je ſuis ſenſible à ſon amour, qui eſt-ce qui vous l'a dit? je ne ſaurois vous aimer, qu'en ſavez-vous? décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien, Liſette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde inſtruiſez-moi de ce qui en eſt, je vous en conjure.

SILVIA.

Inſtruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laiſſez-moi, tenez, ſi vous m'aimez ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifférence, & vous êtes trop heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentimens?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Liſette? peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, & vous me le répétez ſi ſouvent que je vous crois; mais pourquoi m'en perſuadez-vous? que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là, Monſieur? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez; mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſérieuſe pour vous. Que de reſſources n'avez-vous pas pour vous en défaire?

La diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement; vous en rirez peut-être au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon; mais moi, Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite? qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que ſi je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je reſterois; ayez la généroſité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime dans les diſpoſitions où vous êtes; l'aveu de mes ſentimens pourroit expoſer votre raiſon; & vous voyez bien auſſi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chére Liſette; que viens-je d'entendre! tes paroles ont un feu qui me pénétre; je t'adore, je te reſpecte. Il n'eſt ni rang, ni naiſſance, ni fortune qui ne diſparoiſſe devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En-vérité ne mériteriez-vous pas que je les priſſe? ne faut-il pas être bien généreuſe pour vous diſſimuler le plaiſir qu'ils me font? & croyez-vous que cela puiſſe durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais ſi vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SIL-

SILVIA.

Et Mario, vous n'y ſongez donc plus?

DORANTE.

Non, Liſette; Mario ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes ſenſible à ma tendreſſe, je ne ſaurois en douter. au tranſport qui m'a pris, j'en ſuis ſûr, & vous ne ſauriez plus m'ôter ceſte certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne conſentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi, vous m'épouſerez malgré ce que vous êtes, malgré la colére d'un pére, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pére me pardonnera dès qu'il vous aura vue, ma fortune nous ſuffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naiſſance: ne diſputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! ſavez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendreſſe, & laiſſez-la répondre. . . .

SILVIA.

Enfin, j'en ſuis venue à bout; vous, vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non, ma chére Liſette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCENE DERNIERE.

Mr. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH, mon pére! vous avez voulu que je fuſſe à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joye qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous ſon pére, Monſieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous eſt venue à tous deux, après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez, je n'en ſaurois douter; mais à votre tour jugez de mes ſentimens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicateſſe avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

Mr. ORGON.

Connoiſſez-vous cette lettre-là? voilà par où j'ai appris votre déguiſement, qu'elle n'a pourtant ſu que par vous.

DORANTE.

Je ne ſaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai donné de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante, me pardonne-t-il la colére où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joye, Madame; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre, puiſqu'Arlequin vous reſte.

LISETTE.

Belle conſolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas; avant notre reconnoiſſance votre dot valoit mieux que vous, à-préſent vous valez mieux que votre dot. Allons, ſaute Marquis.

FIN.

LE

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

COMEDIE.

ACTEURS.

LÉONIDE, Princeſſe de Sparte, ſous le nom de PHOCION.

CORINE, Suivante de Léonide, ſous le nom d'HERMIDAS.

HERMOCRATE, Philoſophe.

LEONTINE, Sœur d'Hermocrate.

AGIS, Fils de Cléoméne.

DIMAS, Jardinier d'Hermocrate.

ARLEQUIN, Valet d'Hermocrate.

La Scéne eſt dans la Maiſon d'Hermocrate.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

LE ſort de cette Piéce-ci a été bizarre. Je la ſentois ſuſceptible d'une chute totale ou d'un grand ſuccès ; d'une chute totale, parce que le ſujet en étoit ſingulier, & par conſéquent couroit riſque d'être très-mal reçu ; d'un grand ſuccès, parce que je voyois, que, ſi le ſujet étoit ſaiſi, il pouvoit faire beaucoup de plaiſir. Je me ſuis trompé pourtant, & rien de tout cela n'eſt arrivé. La Piéce n'a eu, à proprement parler, ni chute, ni ſuccès; tout ſe réduit ſimplement à dire qu'elle n'a point plû. Je ne parle que de la premiére repréſentation; car, après cela, elle a eu encore un autre ſort: ce n'a plus été la même Piéce, tant elle a fait de plaiſir aux nouveaux Spectateurs qui ſont venus la voir; ils étoient dans la derniére ſurpriſe de ce qui lui étoit arrivé d'abord. Je n'oſe rapporter les éloges qu'ils en faiſoient, & je n'exagére rien: le Public eſt garant de ce que je dis-là. Ce n'eſt pas-là tout. Quatre jours après qu'elle a paru à Paris, on l'a jouée à la Cour. Il y a aſſurément de l'eſprit & du goût dans

dans ce pays-là ; & elle y plut encore au-delà de ce qu'il m'eſt permis de dire. Pourquoi donc n'a-t-elle pas été mieux reçue d'abord ? Pourquoi l'a-t-elle été ſi bien après ? Dirai-je que les premiers Spectateurs s'y connoiſſent mieux que les derniers ? Non, cela ne ſeroit pas raiſonnable. Je conclus ſeulement, que cette différence d'opinion doit engager les uns & les autres à ſe méfier de leur jugement. Lorſque dans une affaire de Goût, un homme d'eſprit en trouve pluſieurs autres qui ne ſont pas de ſon ſentiment, cela doit l'inquiéter, ce me ſemble, ou il a moins d'eſprit qu'il ne penſe ; & voilà préciſément ce qui ſe paſſe à l'égard de cette Piéce. Je veux croire que ceux qui l'ont trouvée ſi bonne, ſe trompent peut-être, & aſſurément c'eſt être bien modeſte, d'autant plus qu'il s'en faut beaucoup que je la trouve mauvaiſe ; mais je crois auſſi que ceux qui la desaprouvent, peuvent avoir tort. Et je demande qu'on la liſe avec attention, & ſans égard à ce que l'on en a penſé d'abord, afin qu'on la juge équitablement.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LEONIDE, *sous le nom de* PHOCION,
CORINE, *sous le nom d'*HERMIDAS.

PHOCION.

NOus voici, je penſe, dans les Jardins du Philoſophe Hermocrate.

HERMIDAS.

Mais, Madame, ne trouvera-t-on pas mauvais que nous ſoyons entrées ſi hardiment ici, nous qui n'y connoiſſons perſonne?

PHOCION.

Non, tout eſt ouvert; & d'ailleurs nous venons pour parler au Maître de la maiſon: reſtons dans cette allée en nous promenant, j'aurai le temps de te dire ce qu'il faut à-préſent que tu ſaches.

HERMIDAS.

Ah! il y a long-temps que je n'ai reſpiré ſi à mon aiſe! Mais, Princeſſe, faites-moi la grace toute entiére; ſi vous voulez me donner un régal bien complet, laiſſez-moi le plaiſir de vous interroger moi-même à fantaiſie.

PHOCION.

Comme tu voudras.

HERMIDAS.

D'abord, vous quittez votre Cour & la Ville, & vous venez ici avec peu de ſuite, dans une de

de vos maiſons de campagne où vous voulez que je vous ſuive.

PHOCION.

Fort bien.

HERMIDAS.

Et comme vous ſavez que, par amuſement, j'ai appris à peindre, à peine y ſommes-nous quatre ou cinq jours, que vous enfermant un matin avec moi, vous me montrez deux portraits, dont vous me demandez des copies en petit, & dont l'un eſt celui d'un homme de quarante-cinq ans, & l'autre celui d'une femme d'environ trente-cinq, tous deux d'aſſez bonne mine.

PHOCION.

Cela eſt vrai.

HERMIDAS.

Laiſſez-moi dire: Quand ces copies ſont finies, vous faites courir le bruit que vous êtes indiſpoſée, & qu'on ne vous voit pas; enſuite, vous m'habillez en homme, vous en prenez l'attirail vous-même, & puis nous ſortons incognito toutes deux dans cet équipage-là, vous avec le nom de Phocion, moi avec celui d'Hermidas que vous me donnez; & après un quart-d'heure de chemin nous voilà dans les Jardins du Philoſophe Hermocrate, avec la Philoſophie de qui je ne crois pas que vous ayez rien à démêler.

PHOCION.

Plus que tu ne penſes.

HERMIDAS.

Or, que veut dire cette feinte indiſpoſition, ces Portraits copiés? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme & cette femme qu'ils repréſentent? Que ſignifie la Maſcarade où nous ſommes? Que nous importent les Jardins d'Hermocrate? Que voulez-vous faire de lui? Que voulez-vous faire de moi? où allons-nous? que deviendrons-nous? à quoi tout cela aboutira-t-il? Je ne ſaurois le ſavoir trop tôt, car je m'en meurs.

PHO-

PHOCION.

Ecoute-moi avec attention. Tu ſais par quelle avanture je régne en ces lieux; j'occupe une place qu'autrefois Léonidas, frére de mon pére, uſurpa ſur Cléoméne ſon Souverain, parce que ce Prince, dont il commandoit alors les Armées, devint pendant ſon abſence amoureux de ſa Maîtreſſe, & l'enleva. Léonidas outré de douleur, & chéri des ſoldats, vint comme un furieux attaquer Cléoméne, le prit avec la Princeſſe ſon épouſe, & les enferma tous deux. Au bout de quelques années, Cléoméne mourut, auſſi bien que la Princeſſe ſon épouſe, qui ne lui ſurvécut que ſix mois, & qui en mourant mit au monde un Prince qui diſparut, & qu'on eut l'adreſſe de ſouſtraire à Léonidas, qui n'en découvrit jamais la moindre trace, & qui mourut enfin ſans enfans, regretté du peuple qu'il avoit bien gouverné, & qui lui vit tranquillement ſuccéder ſon frére, à qui je dois la naiſſance, & au rang de qui j'ai ſuccédé moi-même.

HERMIDAS.

Oui; mais tout cela ne dit encore rien de notre déguiſement, ni des portraits dont j'ai fait la copie, & voilà ce que je veux ſavoir.

PHOCION.

Doucement. Ce Prince qui reçut la vie dans la priſon de ſa mére, qu'une main inconnue enleva dès qu'il fût né, & dont Léonidas ni mon pére n'ont jamais entendu parler, j'en ai des nouvelles moi.

HERMIDAS.

Le Ciel en ſoit loué! vous l'aurez donc bientôt en votre pouvoir.

PHOCION.

Point du tout; c'eſt moi qui vais me remettre au ſien.

HERMIDAS.

Vous, Madame, vous n'en ferez rien, je vous jure; je ne le ſouffrirai jamais: comment donc?

PHOCION.

Laisse-moi achever. Ce Prince est depuis dix ans chez le sage Hermocrate qui l'a élevé, & à qui Euphrosine, parente de Cléomène, le confia sept ou huit ans après qu'il fut sorti de prison ; & tout ce que je te dis-là, je le sais d'un domestique, qui étoit il n'y a pas long-temps au service d'Hermocrate, qui est venu m'en informer en secret dans l'espoir d'une récompense.

HERMIDAS.

N'importe, il faut s'en assurer, Madame.

PHOCION.

Ce n'est pourtant pas-là le parti que j'ai pris ; un sentiment d'équité, & je ne sais quelle inspiration m'en ont fait prendre un autre. J'ai d'abord voulu voir Agis (c'est le nom du Prince). J'appris qu'Hermocrate & lui se promenoient tous les jours dans la forêt qui est à côté de mon château. Sur cette instruction, j'ai quitté, comme tu sais, la ville ; je suis venue ici, j'ai vu Agis dans cette forêt, à l'entrée de laquelle j'avois laissé ma suite. Le domestique qui m'y attendoit, me montra ce Prince, lisant dans un endroit du bois assez épais. Jusques-là j'avois bien entendu parler de l'Amour, mais je n'en connoissois que le nom. Figure toi, Corine, un assemblage de tout ce que les Graces ont de noble & d'aimable ; à peine t'imagineras-tu les charmes, & de la figure, & de la physionomie d'Agis.

HERMIDAS.

Ce que je commence à imaginer de plus clair, c'est que ces charmes-là pourroient bien avoir mis les nôtres en campagne.

PHOCION.

J'oublie de te dire, que lorsque je me retirois, Hermocrate parut ; car ce domestique en se cachant, me dit que c'étoit lui, & ce Philosophe s'arrêta pour me prier de lui dire, si la Princesse ne se promenoit pas dans la forêt ;

forêt ; ce qui me marqua qu'il ne me connoiſſoit point. Je lui répondis aſſez déconcertée, qu'on diſoit qu'elle y étoit, & je m'en retournai au château.

HERMIDAS.

Voilà certes une avanture bien ſinguliére.

PHOCION.

Le parti que j'ai pris l'eſt encore davantage ; je n'ai feint d'être indiſpoſée & de ne voir perſonne, que pour être libre de venir ici ; je vais ſous le nom du jeune Phocion qui voyage, me préſenter à Hermocrate, comme attiré par l'eſtime de ſa ſageſſe ; je le prierai de me laiſſer paſſer quelque temps avec lui, pour profiter de ſes leçons : je tâcherai d'entretenir Agis, & de diſpoſer ſon cœur à mes fins. Je ſuis née d'un ſang qu'il doit haïr, ainſi je lui cacherai mon nom ; car de quelques charmes dont on me flatte, j'ai beſoin que l'Amour, avant qu'il me connoiſſe, les mette à l'abri de la haine qu'il a ſans-doute pour moi.

HERMIDAS.

Oui ; mais, Madame, ſi, ſous votre habit d'homme, Hermocrate alloit reconnoître cette Dame à qui il a parlé dans la forêt, vous jugez bien qu'il ne vous gardera pas chez lui.

PHOCION.

J'ai pourvu à tout, Corine, & s'il me reconnoît, tant pis pour lui ; je lui garde un piége, dont j'eſpére que toute ſa ſageſſe ne le défendra pas. Je ſerai pourtant fâchée qu'il me réduiſe à la néceſſité de m'en ſervir ; mais le but de mon entrepriſe eſt louable, c'eſt l'Amour & la Juſtice qui m'inſpirent. J'ai beſoin de deux ou trois entretiens avec Agis, tout ce que je fais eſt pour les avoir : je n'en attends pas davantage, mais il me les faut ; & ſi je ne puis les obtenir qu'aux dépens du Philoſophe, je n'y ſaurois que faire.

HERMIDAS.

Et cette ſœur qui eſt avec lui, & dont appa-

remment l'humeur doit être auſtére, conſentira-t-elle au ſéjour d'un étranger auſſi jeune, & d'auſſi bonne mine que vous?

PHOCION.

Tant pis pour elle auſſi, ſi elle me fait obſtacle; je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à ſon frére.

HERMIDAS.

Mais, Madame, il faudra que vous les trompiez tous deux; car j'entends ce que vous voulez dire; cet artifice-là ne vous choque-t-il pas?

PHOCION.

Il me répugneroit ſans-doute, malgré l'action louable qu'il a pour motif; mais il me vengera d'Hermocrate & de ſa ſœur qui méritent que je les puniſſe; qui depuis qu'Agis eſt avec eux, n'ont travaillé qu'à lui inſpirer de l'averſion pour moi, qu'à me peindre ſous les traits les plus odieux, & le tout ſans me connoître, ſans ſavoir le fond de mon ame, ni tout ce que le Ciel a pu y verſer de vertueux. C'eſt eux qui ont ſoulevé tous les ennemis qu'il m'a fallu combattre, qui m'en ſoulévent encore de nouveaux. Voilà ce que le domeſtique m'a rapporté d'après l'entretien qu'il ſurprit. Eh d'où vient tout le mal qu'ils me font? Eſt-ce parce que j'occupe un Trône uſurpé? Mais ce n'eſt pas moi qui en ſuis l'uſurpatrice. D'ailleurs, à qui l'aurois-je rendu? Je n'en connoiſſois pas l'héritier légitime; il n'a jamais paru, on le croit mort. Quel tort n'ont-ils donc pas? Non, Corine, je n'ai point de ſcrupule à me faire. Sur-tout conſerve bien la copie des deux portraits que tu as faits, qui ſont d'Hermocrate & de ſa ſœur. A ton égard, conforme-toi à tout ce qui m'arrivera, & j'aurai ſoin de t'inſtruire à meſure de tout ce qu'il faudra que tu ſaches.

SCÉNE

SCENE II.

ARLEQUIN *ſans être vu d'abord*, PHOCION, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là?

HERMIDAS.

Il y aura bien de l'ouvrage à tout ceci, Madame, & votre ſexe.

ARLEQUIN *les ſurprenant.*

Ha! ha! Madame, & puis votre ſexe. Eh parlez donc, vous autres hommes, vous êtes donc des femmes?

PHOCION.

Juſte Ciel! Je ſuis au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

Ho! ho! mes mignones, avant que de vous en aller, il faudra bien, s'il vous plaît, que nous comptions enſemble. Je vous ai d'abord pris pour deux fripons, mais je vous fais réparation, vous êtes deux friponnes.

PHOCION.

Tout eſt perdu! Corine.

HERMIDAS *faiſant ſigne à Phocion.*

Non, Madame, laiſſez-moi faire, & ne craignez rien. Tenez, la phiſionomie de ce garçon-là ne m'aura point trompée. Aſſurément il eſt traitable.

ARLEQUIN.

Et par deſſus le marché, un honnête-homme, qui n'a jamais laiſſé paſſer de contrebande; ainſi vous êtes une marchandiſe que j'arrête: je vais faire fermer les portes.

HERMIDAS.

Oh! je t'en empêcherai bien, moi; car tu ſerois le premier à te repentir du tort que tu nous ferois.

ARLEQUIN.

Prouvez-moi mon repentir, & je vous lâche.

PHOCION, *donnant plusieurs Pieces d'or à Arlequin.*

Tiens, mon ami, voilà déjà un commencement de preuves: ne serois-tu fâché d'avoir perdu cela?

ARLEQUIN.

Ouida, il y a toute apparence; car je suis bien aise de l'avoir.

HERMIDAS.

As-tu encore envie de faire du bruit?

ARLEQUIN.

Je n'ai encore qu'un commencement d'envie de n'en plus faire.

HERMIDAS.

Achevez de le déterminer, Madame.

PHOCION, *lui en donnant encore.*

Prends encore ceci. Es-tu content?

ARLEQUIN.

Oh! Voilà l'abrégé de ma mauvaise humeur. Mais de quoi s'agit-il, mes libérales Dames?

HERMIDAS.

Tiens, d'une bagatelle: Madame a vu Agis dans la forêt, & n'a pu le voir sans lui donner son cœur.

ARLEQUIN.

Cela est extrêmement honnête!

HERMIDAS.

Or, Madame qui est riche, qui ne dépend que d'elle, & qui l'épouseroit volontiers, voudroit essayer de le rendre sensible.

ARLEQUIN.

Encore plus honnête!

HERMIDAS.

Madame ne sauroit le rendre sensible qu'en liant quelque conversation avec lui, qu'en demeurant même quelque temps dans la maison où il est.

ARLEQUIN.

Pour avoir toutes ses commodités.

HERMIDAS.

Et cela ne se pourroit pas, si elle se présentoit

to't habillée ſuivant ſon ſexe; parce qu'Hermocrate ne le permettroit pas, & qu'Agis lui-même la fuiroit, à cauſe de l'éducation qu'il a reçue du Philoſophe.

ARLEQUIN.

Malpeſte! De l'Amour dans cette maiſon-ci? ce ſeroit une mauvaiſe auberge pour lui; la ſageſſe d'Agis, d'Hermocrate & de Léontine ſont trois ſageſſes auſſi inciviles pour l'Amour qu'il y en ait dans le monde; il n'y a que la mienne qui ait un peu de ſavoir-vivre.

PHOCION.

Nous le ſavions bien.

HERMIDAS.

Et voilà pourquoi Madame a pris le parti de ſe déguiſer pour paroître: ainſi tu vois bien qu'il n'y a point de mal à tout cela.

ARLEQUIN.

Eh pardi, il n'y a rien de ſi raiſonnable. Madame a pris de l'amour en paſſant pour Agis; eh bien qu'eſt-ce? chacun prend ce qu'il peut: voilà bien de quoi! Allez, gracieuſes perſonnes, ayez bon courage; je vous offre mes ſervices. Vous avez perdu votre cœur, faites vos diligences pour en attrapper un autre; ſi on trouve le mien, je le donne.

PHOCION.

Va, compte ſur ma parole; tu jouiras bientôt d'un ſort qui ne te laiſſera envier celui de perſonne.

HERMIDAS.

N'oublie pas dans le beſoin que Madame s'appelle Phocion, & moi Hermidas.

PHOCION.

Et ſur-tout qu'Agis ne ſache point qui nous ſommes.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, Seigneur Phocion, touchez-là, camarade Hermidas: voilà comme je parle-moi.

HERMIDAS.

Paix; voilà quelqu'un qui arrive.

SCENE III.

HERMIDAS, PHOCION, ARLEQUIN, DIMAS, *Jardinier.*

DIMAS.

Avec qui eſt-ce donc qu'ou parlez-là, noute ami?

ARLEQUIN.

Eh je parle avec du monde.

DIMAS.

Eh pargué je le vois bian. Mais qui eſt ce monde? A qui en veut-il?

PHOCION.

Au Seigneur Hermocrate.

DIMAS.

Eh bian, ce n'eſt pas par ici qu'on entre; noute Maître m'a enchargé à ce que parſonne ne ſe proméne dans le jardrin, par ainſi vous n'avez qu'à vous en retorner par où vous êtes venu, pour frapper à la porte du logis.

PHOCION.

Nous avons trouvé celle du jardin ouverte; il eſt permis à des étrangers de ſe méprendre.

DIMAS.

Je ne leur baillons pas cette parmiſſion-là, nous; je n'entendons pas qu'on vianne comme ça ſans dire garre: ne tiant-il qu'à enfiler des portes ouvartes? en a l'honnêteté d'appeller un Jardinier; en li demande le parvilége; en a queuque bonne maniére avec un homme, & pis la parmiſſion s'enfile avec la porte.

ARLEQUIN.

Doucement, notre ami, vous parlez à une perſonne riche & d'importance.

DIMAS.

Voirement je le vois bian qu'alle eſt riche, pis qu'alle garde-tout; & moi je garde mon jardrin, alle n'a qu'à prenre par ailleurs.

SCENE

SCENE IV.

AGIS, DIMAS, HERMIDAS, PHOCION, ARLEQUIN.

AGIS.

QU'eſt-ce que c'eſt donc que ce bruit-là, Jardinier? contre qui criez-vous?

DIMAS.

Contre cette jeuneſſe qui viant apparemment mugueter nos eſpaliers.

PHOCION.

Vous arrivez à propos, Seigneur, pour me débarraſſer de lui. J'ai deſſein de ſaluer le Seigneur Hermocrate, & de lui parler; j'ai trouvé ce lieu-ci ouvert, & il veut que j'en ſorte.

AGIS.

Allez, Dimas, vous avez tort, retirez-vous, & courez avertir Léontine qu'un étranger de conſidération ſouhaitteroit parler à Hermocrate. Je vous demande pardon, Seigneur, de l'accueil ruſtique de cet homme-là: Hermocrate lui-même vous en fera ſes excuſes, & vous êtes d'une phiſionomie qui annonce les égards qu'on vous doit.

ARLEQUIN.

Oh pour ça ils ſont tous deux une belle paire de viſages.

PHOCION.

Il eſt vrai, Seigneur, que ce Jardinier m'a traitté bruſquement, mais vos politeſſes m'en dédommagent; & ſi ma phiſionomie dont vous parlez, vous diſpoſoit à me vouloir du bien, je la croirois en effet la plus heureuſe du monde; & ce ſeroit, à mon gré, un des plus grands ſervices qu'elle pût me rendre.

AGIS.

Il ne mérite pas que vous l'eſtimiez tant, mais tel qu'il eſt, elle vous l'a rendu, Seigneur; & quoiqu'il n'y ait qu'un inſtant que nous nous connoiſſons, je vous aſſure qu'on ne ſauroit

être auſſi prévenu pour quelqu'un, que je le ſuis pour vous.

ARLEQUIN.

Nous allons donc faire, entre nous quatre, jolis panchans.

HERMIDAS *s'écarte avec Arlequin.*

Promenons-nous pour parler du nôtre.

AGIS.

Mais, Seigneur, puis-je vous demander pour qui mon amitié ſe déclare?

PHOCION.

Pour quelqu'un qui vous en jureroit volontiers une éternelle.

AGIS.

Cela ne ſuffit pas; je crains de faire un ami que je perdrai bientôt.

PHOCION.

Il ne tiendra pas à moi que nous ne nous quittions jamais, Seigneur.

AGIS.

Qu'avez-vous à exiger d'Hermocrate? je lui dois mon éducation; j'oſe dire qu'il m'aime. Avez-vous beſoin de lui?

PHOCION.

Sa réputation m'attiroit ici: je ne voulois quand je ſuis venu, que l'engager à me ſouffrir quelque temps auprès de lui: mais depuis que je vous connois, ce motif le céde à un autre encore plus preſſant; c'eſt celui de vous voir le plus long-temps qu'il me ſera poſſible.

AGIS.

Et que devenez-vous après?

PHOCION.

Je n'en ſais rien, vous en déciderez: je ne conſulterai que vous.

AGIS.

Je vous conſeillerai de ne me perdre jamais de vue.

PHOCION.

Sur ce pied-là nous ſerons donc toujours enſemble?

AGIS.

AGIS.

Je le ſouhaitte de tout mon cœur. Mais voici Léontine qui arrive.

ARLEQUIN *à Hermîdas.*

Notre Maîtreſſe s'avance : elle a une mine grave qui ne me plaît point du tout.

SCENE V.

PHOCION, AGIS, HERMIDAS, DIMAS, LEONTINE, ARLEQUIN.

DIMAS.

TEnez, Madame, vela le Damoiſiau dont je vous parle, & cet autre Etourniau eſt de ſon équipage.

LEONTINE.

On m'a dit, Seigneur, que vous demandiez à parler à Hermocrate mon frére ; il n'eſt pas actuellement ici. Pouvez-vous, en attendant qu'il revienne, me confier ce que vous avez à lui dire?

PHOCION.

Je n'ai à l'entretenir de rien de ſecret, Madame ; il s'agit d'une grace que j'ai à obtenir de lui, & je compterai d'avance l'avoir obtenue, ſi vous voulez bien me l'accorder vous-même.

LEONTINE.

Expliquez-vous, Seigneur.

PHOCION.

Je m'appelle Phocion, Madame, mon nom peut vous être connu ; mon pére que j'ai perdu il y a pluſieurs années, l'a mis en quelque réputation.

LEONTINE.

Oui, Seigneur.

PHOCION.

Seul, & ne dépendant de perſonne, il y a quelque temps que je voyage pour former mon cœur & mon eſprit.

DIMAS *à part.*

Et pour cueillir le fruit de nos arbres.

LEONTINE.

Laissez-nous, Dimas.

PHOCION.

J'ai visité dans mes voyages tous ceux que leur savoir & leur vertu distinguoient des autres hommes. Il en est même qui m'ont permis de vivre quelque temps avec eux ; & j'ai espéré que l'illustre Hermocrate ne me refuseroit pas pour quelques jours l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire.

LEONTINE.

Il est vrai Seigneur, qu'à vous voir, vous paroissez bien digne de cette hospitalité vertueuse que vous avez reçue ailleurs ; mais il ne sera pas possible à Hermocrate de s'honorer du plaisir de vous l'offrir ; d'importantes raisons qu'Agis sait bien, nous en empêchent : Je voudrois pouvoir vous les dire, elles nous justifieroient auprès de vous.

ARLEQUIN.

D'abord j'en logerai un, moi, dans ma chambre.

AGIS.

Ce ne sont point les appartemens qui nous manquent.

LEONTINE.

Non : mais vous savez mieux qu'un autre, que cela ne se peut pas, Agis, & que nous nous sommes fait une loi nécessaire de ne partager notre retraite avec personne.

AGIS.

J'ai pourtant promis au Seigneur Phocion de vous y engager ; & ce ne sera pas violer la loi que nous nous sommes faite, que d'en excepter un ami de la vertu.

LEONTINE.

Je ne saurois changer de sentiment.

ARLEQUIN *à part.*

Tête de femme!

PHO-

PHOCION.

Quoi! Madame, ſerez-vous inflexible à d'auſſi louables intentions que les miennes?

LEONTINE.

C'eſt malgré moi.

AGIS.

Hermocrate vous fléchira, Madame.

LEONTINE.

Je ſuis ſure qu'il penſera comme moi.

PHOCION *à part, les premiers mots.*

Allons aux expédiens: eh bien, Madame, je n'inſiſterai plus; mais oſerois-je vous demander un moment d'entretien ſecret.

LEONTINE.

Seigneur, je ſuis fâchée des efforts inutiles que vous allez faire; puiſque vous le voulez pourtant, j'y conſens.

PHOCION *à Agis.*

Daignez-vous éloigner pour un inſtant.

SCENE VI.

LEONTINE, PHOCION.

PHOCION *à part, les premiers mots.*

Puiſſe l'Amour favoriſer mon artifice! Puiſque vous ne pouvez, Madame, vous rendre à la priére que je vous ai faite, il n'eſt plus queſtion de vous en preſſer; mais peut-être m'accorderez-vous une autre grace; c'eſt de vouloir bien me donner un conſeil qui va décider de tout le repos de ma vie.

LEONTINE.

Celui que je vous donnerai, Seigneur, c'eſt d'attendre Hermocrate, il eſt meilleur à conſulter que moi.

PHOCION.

Non, Madame, dans cette occaſion-ci, vous me convenez encore mieux que lui; j'ai beſoin d'une raiſon moins auſtére que compatiſſante, d'un caractére de cœur qui tempére ſa ſévérité d'indulgence, & vous êtes d'un ſexe chez qui ce

ce doux mêlange ſe trouve plus ſurement que dans le nôtre ; ainſi, Madame, écoutez-moi, je vous en conjure, par tout ce que vous avez de bonté.

LEONTINE.

Je ne ſais ce que préſage un pareil diſcours, mais la qualité d'étranger exige des égards; ainſi parlez, je vous écoute.

PHOCION.

Il y a quelques jours que traverſant ces lieux en voyageur, je vis près d'ici une Dame qui ſe promenoit, & qui ne me vit point; il faut que je vous la peigne, vous la reconnoîtrez peut-être, & vous en ſerez mieux au fait de ce que j'ai à vous dire. Sa taille, ſans être grande, eſt pourtant majeſtueuſe, je n'ai vu nulle part un air ſi noble; c'eſt, je crois, la ſeule phiſionomie du monde, où l'on voye les graces les plus tendres s'allier, ſans y rien perdre, à l'air le plus impoſant, le plus modeſte, & peut-être le plus auſtére. On ne ſauroit s'empêcher de l'aimer, mais d'un amour timide, & comme effrayé du reſpect qu'elle imprime ; elle eſt jeune, non de cette jeuneſſe étourdie, qui n'a toujours déplû, qui n'a que des agrémens imparfaits, & qui ne ſait encore qu'amuſer les yeux, ſans mériter d'aller au cœur: non, elle eſt dans cet âge vraiment aimable qui met les graces dans toutes leurs forces, où l'on jouit de tout ce que l'on eſt, dans cet âge où l'ame moins diſſipée, ajoûte à la beauté des traits un rayon de la fineſſe qu'elle a acquiſe.

LEONTINE *embarraſſée.*

Je ne ſais de qui vous parlez, Seigneur, cette Dame-là m'eſt inconnue, & c'eſt ſans-doute un portrait trop flatteur.

PHOCION.

Celui que j'en garde dans mon cœur eſt mille fois au-deſſus de ce que je vous peins-là, Madame. Je vous ai dit que je paſſois pour aller plus loin; mais cet objet m'arrêta, & je ne le perdis

perdis point de vue, tant qu'il me fut possible de le voir. Cette Dame s'entretenoit avec quelqu'un, elle sourioit de temps en temps, & je démêlois dans ses gestes, je ne sais quoi de doux, de généreux & d'affable, qui perçoit à travers un maintien grave & modeste.

LEONTINE *à part.*

De qui parle-t-il?

PHOCION.

Elle se retira bientôt après, & rentra dans une maison que je remarquai: je demandai qui elle étoit, & j'appris qu'elle est la sœur d'un homme célébre & respectable.

LEONTINE *à part.*

Où suis-je?

PHOCION.

Qu'elle n'est point mariée, & qu'elle vit avec ce frére dans une retraite dont elle préfére l'innocent repos, au tumulte du monde toujours mépriſé des ames vertueuses & sublimes; enfin, tout ce que j'en appris ne fut qu'un éloge, & ma raison même, autant que mon cœur, acheva de me donner pour jamais à elle.

LEONTINE *émue.*

Seigneur, dispensez-moi d'écouter le reste, je ne sais ce que c'est que l'Amour, & je vous conseillerois mal sur ce que je n'entends point.

PHOCION.

De grace, laissez-moi finir, & que ce mot d'amour ne vous rebute point; celui dont je vous parle ne souille point mon cœur, il l'honore; c'est l'amour que j'ai pour la vertu qui allume celui que j'ai pour cette Dame: ce sont deux sentimens qui se confondent ensemble; & si j'aime, si j'adore cette phisionomie si aimable que je lui trouve, c'est que mon ame y voit par-tout l'image des beautés de la sienne.

LEONTINE.

Encore une fois, Seigneur, souffrez que je vous quitte; on m'attend, & il y a long-temps que nous sommes ensemble.

PHO-

PHOCION.

J'achéve, Madame: pénétré des mouvemens dont je vous parle, je promis avec tranſport de l'aimer toute ma vie; & c'étoit promettre de conſacrer mes jours au ſervice de la vertu même. Je réſolus enſuite de parler à ſon frére, d'en obtenir le bonheur de paſſer quelque temps chez lui, ſous prétexte de m'inſtruire, & là, d'employer auprès d'elle tout ce que l'amour, le reſpect & l'hommage ont de plus ſoumis, de plus induſtrieux, & de plus tendre, pour lui prouver une paſſion dont je remercie les Dieux, comme d'un préſent ineſtimable.

LEONTINE *à part.*

Quel piége! & comment en ſortir?

PHOCION.

Ce que j'avois réſolu, je l'ai exécuté; je me ſuis préſenté pour parler à ſon frére: il étoit abſent, & je n'ai trouvé qu'elle, que j'ai vainement conjurée d'appuyer ma demande, qui l'a rejettée, & qui m'a mis au déſeſpoir. Figurez-vous, Madame, un cœur tremblant & confondu devant elle, dont elle a ſans-doute apperçu la tendreſſe & la douleur, & qui du-moins eſpéroit de lui inſpirer une pitié généreuſe; tout m'eſt refuſé, Madame, & dans cet état accablant, c'eſt à vous à qui j'ai recours, je me jette à vos genoux, & je vous confie mes plaintes. *Il ſe jette à genoux.*

LEONTINE.

Que faites-vous, Seigneur?

PHOCION.

J'implore vos conſeils & votre ſecours auprès d'elle.

LEONTINE.

Après ce que je viens d'entendre, c'eſt aux Dieux à qui j'en demande moi-même.

PHOCION.

L'avis des Dieux eſt dans votre cœur, croyez-en ce qu'il vous inſpire.

LEON-

LEONTINE.

Mon cœur! O Ciel! C'eſt peut-être l'ennemi de mon repos que vous voulez que je conſulte.

PHOCION.

En ſerez-vous moins tranquille, pour être généreuſe?

LEONTINE.

Ah! Phocion, vous aimez la vertu, dites-vous; eſt-ce l'aimer que de venir la ſurprendre?

PHOCION.

Appellez-vous la ſurprendre que l'adorer?

LEONTINE.

Mais enfin, quels ſont vos deſſeins?

PHOCION.

Je vous ai conſacré ma vie, j'aſpire à l'unir à la vôtre; ne m'empêchez pas de le tenter, ſouffrez-moi quelques jours ici ſeulement, c'eſt à-préſent la ſeule grace qui ſoit l'objet de mes ſouhaits; & ſi vous me l'accordez, je ſuis ſûr d'Hermocrate.

LEONTINE.

Vous ſouffrir ici, vous qui m'aimez!

PHOCION.

Eh! qu'importe un amour qui ne fait qu'augmenter mon reſpect?....

LEONTINE.

Un amour vertueux peut-il exiger ce qui ne l'eſt pas? Quoi! voulez-vous que mon cœur s'égare? Que venez-vous faire ici, Phocion? Ce qui m'arrive eſt-il concevable? Quelle avanture! ô Ciel, quelle avanture! Faud-a-t-il que ma raiſon y périſſe? Faudra-t-il que je vous aime, moi qui n'ai jamais aimé? Eſt-il temps que je ſois ſenſible? Car enfin, vous me flattez envain; vous êtes jeune, vous êtes aimable, & je ne ſuis plus ni l'un ni l'autre.

PHOCION.

Quel étrange diſcours!

LEONTINE.

Oui, Seigneur, je l'avoue, un peu de beauté, dit-

dit-on, m'étoit échue en partage ; la Nature m'avoit départi quelques charmes que j'ai toujours mépriſés. Peut-être me les faites-vous regreter. Je le dis à ma honte : mais ils ne ſont plus, ou le peu qui m'en reſte va ſe paſſer bientôt.

PHOCION.

Eh de quoi ſert ce que vous dites-là, Léontine ? Convaincrez-vous mes yeux de ce qui n'eſt pas? Eſpérez-vous me perſuader avec ces graces? Avez-vous pu jamais être plus aimable?

LEONTINE.

Je ne ſuis plus ce que j'étois.

PHOCION.

Tranchons là-deſſus, Madame, ne diſputons plus. Oui, j'y conſens, toute charmante que vous êtes, votre jeuneſſe va ſe paſſer, & je ſuis dans la mienne ; mais toutes les ames ſont du même âge. Vous ſavez ce que je vous demande ; je vais en preſſer Hermocrate, & je mourrai de douleur ſi vous ne m'êtes pas favorable.

LEONTINE.

Je ne ſais encore ce que je dois faire. Voici Hermocrate qui vient, & je vous ſervirai en attendant que je me détermine.

SCENE VII.

HERMOCRATE, AGIS, PHOCION, LEONTINE, ARLEQUIN.

HERMOCRATE *à Agis.*

Eſt-ce-là le jeune étranger dont vous me parlez?

AGIS.

Oui, Seigneur, c'eſt lui-même.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ai eu l'honneur de lui parler le premier, & je lui ai toujours fait vos complimens en attendant votre arrivée.

LEONTINE.

Vous voyez, Hermocrate, le fils de l'illuſtre Pho-

Phocion, que ſon eſtime pour vous amène ici; il aime la ſageſſe, & voyage pour s'inſtruire; quelques-uns de vos pareils ſe ſont fait un plaiſir de le recevoir quelque temps chez eux; il attend de vous le même accueil, il le demande avec un empreſſement qui mérite qu'on s'y rende; j'ai promis de vous y engager, je le fais, & je vous laiſſe enſemble: ah!

AGIS.

Et ſi mon ſuffrage vaut quelque choſe, je le joins à celui de Léontine, Seigneur. *Agis s'en va.*

ARLEQUIN.

Et moi, j'y ajoûte ma voix par-deſſus le marché.

HERMOCRATE *regardant Phocion.*

Que vois-je!

PHOCION.

Je regarde comme des bienfaits, ces inſtances, qu'on vous fait pour moi, Seigneur, jugez de ma reconnoiſſance pour vous, ſi elles ne ſont pas inutiles.

HERMOCRATE.

Je vous rends graces, Seigneur, de l'honneur que vous me faites: un diſciple tel que vous, ne me paroît pas avoir beſoin d'un Maître qui me reſſemble; cependant pour en mieux juger, j'aurois conſidemment quelques queſtions à vous faire. (*à Arlequin*) Retire-toi.

SCENE VIII.

HERMOCRATE, PHOCION.

HERMOCRATE.

OU je me trompe, Seigneur, ou vous ne m'êtes pas inconnu.

PHOCION.

Moi! Seigneur.

HERMOCRATE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai voulu vous parler en ſecret; j'ai des ſoupçons dont l'éclairciſſe-

ciſſement ne demande point d'éclat ; & c'eſt à vous à qui je l'épargne.

PHOCION.

Quels ſont donc ces ſoupçons ?

HERMOCRATE.

Vous ne vous appellez point Phocion ?

PHOCION *à part.*

Il ſe reſſouvient de la forêt.

HERMOCRATE.

Celui dont vous prenez le nom, eſt actuellement à Athénes, je l'apprends par une lettre de Mermécides.

PHOCION.

Ce peut être quelqu'un qui ſe nomme comme moi.

HERMOCRATE.

Ce n'eſt pas-là tout : c'eſt que ce nom ſuppoſé eſt la moindre erreur où vous voulez nous jetter.

PHOCION.

Je ne vous entends point, Seigneur.

HERMOCRATE.

Cet habit-là n'eſt pas le vôtre, avouez-le, Madame, je vous ai vue ailleurs.

PHOCION *affectant d'être ſurpriſe.*

Vous dites vrai, Seigneur.

HERMOCRATE.

Les témoins, comme vous voyez, n'étoient pas néceſſaires, du-moins ne rougiſſez-vous que devant moi.

PHOCION.

Si je rougis, je ne me rends pas juſtice, Seigneur ; & c'eſt un mouvement que je desavoue ; le déguiſement où je ſuis n'enveloppe aucun projet dont je doive être confuſe.

HERMOCRATE.

Moi qui entrevois ce projet, je n'y vois cependant rien de ſi convenable à l'innocence des mœurs de votre ſexe, rien dont vous puiſſiez vous applaudir ; l'idée de venir m'enlever Agis mon Eléve, d'eſſayer ſur lui de dangereux appas, de

de jetter dans ſon cœur un trouble preſque toujours funeſte ; cette idée-là, ce me ſemble, n'a rien qui doive vous diſpenſer de rougir, Madame.

PHOCION.

Agis? qui? ce jeune-homme qui vient de paroître ici? Sont-ce-là vos ſoupçons? ai-je rien en moi qui les juſtifie? eſt-ce ma phiſionomie qui vous les inſpire, & les mérite-t-elle? & faut-il que ce ſoit vous qui me faſſiez cet outrage? faut-il que des ſentimens tels que les miens me l'attirent? & les Dieux qui ſavent mes deſſeins ne me le devoient-ils pas épargner? Non, Seigneur, je ne viens point ici troubler le cœur d'Agis ; tout élevé qu'il eſt par vos mains, tout fort qu'il eſt de la ſageſſe de vos leçons, ce déguiſement pour lui n'eût pas été néceſſaire ; ſi je l'aimois, j'en aurois eſpéré la conquête à moins de frais, il n'auroit fallu que me montrer peut-être, que faire parler mes yeux : ſon âge, & mes foibles appas m'auroient fait raiſon de ſon cœur. Mais ce n'eſt pas à lui à qui le mien en veut ; celui que je cherche eſt plus difficile à ſurprendre, il ne reléve point du pouvoir de mes yeux, mes appas ne feront rien ſur lui : Vous voyez que je ne compte point ſur eux, que je n'en fais pas ma reſſource, je ne les ai pas mis en état de plaire ; & je les cache ſous ce déguiſement, parce qu'ils me ſeroient inutiles.

HÉRMOCRATE.

Mais ce ſéjour que vous voulez faire chez moi, Madame, qu'a-t-il de commun avec vos deſſeins, ſi vous ne ſongez pas à Agis?

PHOCION.

Eh quoi toujours Agis ! Eh Seigneur, épargnez à votre vertu le regret d'avoir offenſé la mienne ; n'abuſez point contre moi des apparences d'une avanture peut-être encore plus louable qu'innocente, que vous me voyez ſoutenir avec un courage qui doit étonner vos ſoupçons,

çons, & dont j'oſe attendre votre eſtime, quand vous en ſaurez les motifs. Ne me parlez donc plus d'Agis, je ne ſonge point à lui, je le répéte: en voulez-vous des preuves inconteſtables? Elles ne ménageront point la fierté de mon ſexe; mais je n'en apporte ici ni la vanité, ni l'induſtrie: j'y viens avec un orgueil plus noble que le ſien; vous le verrez, Seigneur. Il s'agit à préſent de vos ſoupçons, & deux mots vont les détruire. Celui que j'aime veut-il me donner ſa main? voilà la mienne: Agis n'eſt point ici pour accepter mes offres.

HERMOCRATE *embarraſſé.*

Je ne ſais donc plus à qui elles s'adreſſent.

PHOCION.

Vous le ſavez, Seigneur, & je viens de vous le dire; je ne m'expliquerois pas mieux en nommant Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi! Madame.

PHOCION.

Vous êtes inſtruit, Seigneur.

HERMOCRATE *déconcerté.*

Je le ſuis en effet, & ne reviens point du trouble où ce diſcours me jette: Moi objet des mouvemens d'un cœur tel que le vôtre!

PHOCION.

Seigneur, écoutez-moi; j'ai beſoin de me juſtifier après l'aveu que je viens de faire.

HERMOCRATE.

Non, Madame, je n'écoute plus rien, toute juſtification eſt inutile, vous n'avez rien à craindre de mes idées; calmez vos inquiétudes là-deſſus; mais de grace, laiſſez-moi. Suis-je fait pour être aimé? Vous attaquez une ame ſolitaire & ſauvage, à qui l'amour eſt étranger; ma rudeſſe doit rebuter votre jeuneſſe & vos charmes, & mon cœur, en un mot, ne pourroit rien pour le vôtre.

PHOCION.

Eh! je ne lui demande point de partager mes ſen-

ſentimens, je n'ai nul eſpoir; & ſi j'en ai, je le desavoue. Mais ſouffrez que j'achéve. Je vous ai dit que je vous aime, voulez-vous que je reſte en proye à l'inſulte que me feroit ce diſcours-là, ſi je ne m'expliquois pas?

HERMOCRATE.

Mais la raiſon me défend d'en entendre davantage.

PHOCION.

Mais ma gloire & ma vertu que je viens de compromettre, veulent que je continue. Encore une fois, Seigneur, écoutez-moi. Vous paroître eſtimable eſt le ſeul avantage où j'aſpire, le ſeul ſalaire dont mon cœur ſoit jaloux. Qu'eſt-ce qui vous empêcheroit de m'entendre, je n'ai rien de redoutable, que des charmes humiliés par l'aveu que je vous fais, qu'une foibleſſe que vous mépriſez, & que je vous apporte à combattre.

HERMOCRATE.

J'aimerois encore mieux l'ignorer.

PHOCION.

Oui, Seigneur, je vous aime; mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un panchant ordinaire; cet aveu que je vous fais, ne m'échappe point; je le fais exprès: Ce n'eſt point à l'Amour à qui je l'accorde; il ne l'auroit jamais obtenu; c'eſt à ma vertu même à qui je le donne. Je vous dis que je vous aime, parce que j'ai beſoin de la confuſion de le dire; parce que cette confuſion aidera peut-être à me guérir; parce que je cherche à rougir de ma foibleſſe pour la vaincre. Je viens affliger mon orgueil pour le révolter contre vous. Je ne vous dis point que je vous aime, afin que vous m'aimiez; c'eſt afin que vous m'apprenez à ne plus vous aimer moi-même. Haïſſez, mépriſez l'amour, j'y conſens; mais faites que je vous reſſemble. Enſeignez-moi à vous ôter mon cœur, défendez-moi de l'attrait que je vous trouve. Je ne demande point d'être aimée, il eſt

eſt vrai; mais je déſire de l'être: ôtez-moi ce déſir; c'eſt contre vous-même que je vous implore.

HERMOCRATE.

Eh bien, Madame, voici le ſecours que je vous donne: Je ne veux point vous aimer; que cette indifférence-là vous guériſſe, & finiſſez un diſcours où tout eſt poiſon pour qui l'écoute.

PHOCION.

Grands Dieux! à quoi me renvoyez-vous? à une indifférence que j'ai bien prévue? Eſt-ce ainſi que vous répondez au généreux courage avec lequel je vous expoſe ma ſituation? le ſage ne l'eſt-il au profit de perſonne?

HERMOCRATE.

Je ne le ſuis point, Madame.

PHOCION.

Eh bien, ſoit; mais laiſſez-moi le temps de vous trouver des défauts, & ſouffrez que je continue.

HERMOCRATE *toujours ému.*

Que m'allez-vous dire encore?

PHOCION.

Ecoutez-moi. J'avois entendu parler de vous; tout le public eſt plein de votre nom.

HERMOCRATE.

Paſſons de grace, Madame.

PHOCION.

Excuſez ces traits d'un cœur qui ſe plaît à louer ce qu'il aime. Je m'appelle Aſpaſie; & ce fut dans ces ſolitudes où je vivois, comme vous, maîtreſſe de moi-même, & d'une fortune aſſez grande, avec l'ignorance de l'Amour, avec le mépris de tous les efforts qu'on faiſoit pour m'en inſpirer.

HERMOCRATE.

Que ma complaiſance eſt ridicule!

PHOCION.

Ce fut donc dans ces ſolitudes où je vous rencontrai, vous promenant auſſi bien que moi; je ne ſavois qui vous étiez d'abord, cependant

en

en vous regardant, je me ſentis émue; Il ſembloit que mon cœur devinoit Hermocrate.

HERMOCRATE.

Non, je ne ſaurois plus ſupporter ce récit. Au nom de cette vertu que vous chériſſez, Aſpaſie, laiſſons-là ce diſcours; abrégeons, quels ſont vos deſſeins?

PHOCION.

Ce récit vous paroît frivole, il eſt vrai; mais le ſoin de rétablir ma raiſon ne l'eſt pas.

HERMOCRATE.

Mais le ſoin de garantir la mienne doit m'être encore plus cher; tout ſauvage que je ſuis, j'ai des yeux, vous avez des charmes, & vous m'aimez.

PHOCION.

J'ai des charmes, dites-vous? Eh quoi, Seigneur! eſt-ce que vous les voyez, & craignez-vous de les ſentir?

HERMOCRATE.

Je ne veux pas même m'expoſer à les craindre.

PHOCION.

Puiſque vous les évitez, vous en avez donc peur? Vous ne m'aimez pas encore, mais vous craignez de m'aimer: Vous m'aimerez, Hermocrate, je ne ſaurois m'empêcher de l'eſpérer.

HERMOCRATE.

Vous me troublez, je vous réponds mal, & je me tais.

PHOCION.

Eh bien, Seigneur, retirons-nous, marchons, rejoignons Léontine, j'ai deſſein de demeurer quelque temps ici, & vous me direz tantôt ce que vous aurez réſolu là-deſſus.

HERMOCRATE.

Allez donc Aſpaſie, je vous ſuis.

SCENE IX.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

J'Ai penſé m'égarer dans cet entretien, quel parti faut-il que je prenne? Approche, Dimas : Tu vois ce jeune étranger qui me quitte ; je te charge d'obſerver ſes actions, de le ſuivre le plus que tu pourras, & d'examiner s'il cherche à entretenir Agis; entends-tu? j'ai toujours eſtimé ton zéle, & tu ne ſaurois me le prouver mieux, qu'en t'acquittant exactement de ce que je te dis-là.

DIMAS.

Voute affaire eſt faite; pas pus tard que tantôt, je vous appertons toute ſa penſée.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARLEQUIN, DIMAS.

DIMAS.

EH morgué venez-çà, vous dis-je: Dépis que ces nouviaux venus ſont ici, il n'y a pas moyan de vous parler, vous êtes toujours à chuchoter à l'écart avec ce marmouſet de valet.

ARLEQUIN.

C'eſt par civilité, mon ami; maisi e ne t'en aime pas moins, quoique je te laiſſe-là.

DIMAS.

Mais la civilité ne veut pas qu'en ſoit malhonnête envars moi qui ſis voute ancien camarade; & palſangué, le vin & l'amiquié, c'eſt tout un; pus ils ſont vieux tous deux, & mieux c'eſt.

A.R-

ARLEQUIN.

Cette comparaiſon-là eſt de bon goût, nous en boirons la moitié quand tu voudras, & tu boiras gratis à mes dépens.

DIMAS.

Diantre, qu'ou êtes hazardeux, vous dites ça comme s'il en pleuvoit; avez-vous bian de quoi?

ARLEQUIN.

Ne t'embarraſſe pas.

DIMAS.

Vartouchou, vous êtes un fin marle; mais morgué, je ſis marle itou, moi.

ARLEQUIN.

Eh depuis quand ſuis-je devenu merle?

DIMAS.

Bon, bon, ne ſavons-je pas qu'ou avez de la finance de rencontre, je vous ont vu tantôt compter voute ſomme.

ARLEQUIN.

Il a raiſon, voilà ce que c'eſt que de vouloir ſavoir ſon compte.

DIMAS *à part, les premiers mots.*

Il baille dans le paniau. Acoutez, noute ami, il y bian des affaires, bian du tintamarre dans l'eſprit de noute Maitre.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'il m'a vu auſſi compter ma finance?

DIMAS.

Pou! voirement c'eſt bian pis; faut qu'il ſe doute de toute la manigance; car il m'a enchargé de faire ici le renard en tapinois, pour à celle fin de défricher la penſée de ces deux parſonnes dont-il a doutance par rapport à l'intention qu'alles avont, dont il eſt en peine d'avoir connoiſſance au juſte, vous entendez bian?

ARLEQUIN.

Pas trop; mais, mon ami, je parle donc à un renard?

DIMAS.

Chut, n'appriandez rin de ce renard-là; il

n'y a tant ſeulement qu'à voir ce que vous voulez que je li diſe. Preumiérement d'abord, faut pas li déclarer ce que c'eſt que ce monde-là, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Garde-t-en bien, mon garçon!

DIMAS.

Laiſſez-moi faire Il n'a tenu qu'à moi d'en dégoiſer, car je n'ignore de rin.

ARLEQUIN.

Tu ſais donc qui ils ſont?

DIMAS.

Pargué, ſi je le ſavons! je les connoiſſons de plante & de raça'ne.

ARLEQUIN.

Oh! oh! Je croyois qu'il n'y avoit, que moi qui les connoiſſois.

DIMAS.

Vous? par la morgué, peut-être que vous n'en ſavez rin.

ARLEQUIN.

Oh que ſi!

DIMAS.

Gage que non, ça ne ſe peut pas, ça eſt par trop difficile.

ARLEQUIN.

Mais voyez cet opiniâtre, je te dis qu'elles me l'ont dit elles-mêmes.

DIMAS.

Quoi?

ARLEQUIN.

Qu'elles étoient des femmes.

DIMAS *étonné.*

Alles ſont des femmes!

ARLEQUIN.

Comment donc, fripon, eſt-ce que tu ne le ſavois pas?

DIMAS.

Non morgué, pas le mot; mais je triomphe.

ARLEQUIN.

Ah maudit renard! vilain merle!

DI-

DIMAS.

Alles ſont des femmes! Tatigué que je ſis aiſe.

ARLEQUIN.

Je ſuis un miſérable.

DIMAS.

Queu rappage je m'en vas faire! comme je vas m'ébaudir à conter ça! queu plaiſir!

ARLEQUIN.

Dimas, tu me coupes la gorge.

DIMAS.

Je m'embarraſſe bian de voute gorge, ha! ha! des femmes qui baillont de l'argent en durriére à un Jardinier, maugré qu'il les treuve dans ſon jardrin, il n'y a morgué point de gorge qui tianne, faut punir ça.

ARLEQUIN.

Mon ami, es-tu friand d'argent?

DIMAS.

Je ſerois bian dégoûté, ſi je ne l'étois pas; mais où eſt-il cet argent?

ARLEQUIN.

Je ferai financer cette Dame pour racheter mon étourderie, je te le promets.

DIMAS.

Cette étourderie-là n'eſt pas à bon marché; je vous en avartis.

ARLEQUIN.

Je ſais bien qu'elle eſt conſidérable.

DIMAS.

Mais, par priambule, j'entends & je prétends qu'on me diſiais toute cette friponnerie-là. Ah ça! combian avez-vous reçu de cette Dame, tant en monnoye qu'en groſſes piéces? parlez en conſcience.

ARLEQUIN.

Elle m'a donné vingt piéces d'or.

DIMAS.

Vingt piéces d'or! Queu charrée d'argent ça fait! Vela une hiſtoire qui vaut une maitairie. Après: cette Dame que viant-elle patricoter ici?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'Agis a pris ſon cœur dans une promenade.

DIMAS.

Eh bian, que ne ſe garoit-il?

ARLEQUIN.

Et elle s'eſt miſe comme ça pour eſcamotter auſſi le cœur d'Agis ſans qu'il le voye.

DIMAS.

Fort bian, tout ça eſt d'un bon revenu pour moi; tout ça ſe peut, moyennant que j'eſcamotte itou; & ce petit valet Hermidas, eſt-ce itou une eſcamoteuſe?

ARLEQUIN.

C'eſt encore un cœur que je pourrois bien prendre en paſſant.

DIMAS.

Ca ne vous convient pas, à vous qui êtes un apprentif Docteux; mais tenez, vela qu'alles viannent, faite avancer l'eſpée.

SCENE II.

ARLEQUIN, DIMAS, PHOCION, HERMIDAS.

HERMIDAS *à Phocion en parlant d'Arlequin.*

IL eſt avec le Jardinier, il n'y a pas moyen de lui parler.

DIMAS *à Arlequin.*

Alles n'oſont approcher, dites-leur que je ſis ſavant ſur leus parſonnes.

ARLEQUIN *à Phocion.*

Ne vous gênez point; car je ſuis un babillard, Madame.

PHOCION.

A qui parles-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Hélas! il n'y a plus de myſtére, il m'a fait cauſer avec une atrappe.

PHOCION.

Quoi malheureux, tu lui as dis qui j'étois?

AR-

ARLEQUIN.

Il n'y a pas une ſyllabe de manque.

PHOCION.

Ah, Ciel!

DIMAS.

Je ſavons la parte de vouſte coeur, & l'eſcamotage de ſtila d'Agis: je ſavons ſon argent, il n'y a que ceti-là qu'il m'a ptoumis que je ne ſavons pas encore.

PHOCION.

Corine, c'en eſt fait, mon projet eſt renverſé.

HERMIDAS.

Non, Madame, ne vous découragez point; dans votre projet vous avez beſoin d'ouvriers, il n'y a qu'à gagner auſſi le Jardinier, n'eſt-il pas vrai, Dimas?

DIMAS.

Je ſis tout-à-fait de vouſte avis, Mademoiſelle.

HERMIDAS.

Eh bien, que faut-il pour cela?

DIMAS.

Il n'y a qu'à m'acheter ce que je vaux.

ARLEQUIN.

Le fripon ne vaut pas une obole.

PHOCION.

Ne tient-il auſſi qu'à cela, Dimas? prends toujours d'avance ce que je te donne-là; & ſi tu te tais, ſache que tu remercieras toute ta vie le Ciel d'avoir été aſſocié à cette aventure-ci; elle eſt plus heureuſe pour toi, que tu ne ſaurois te l'imaginer.

DIMAS.

Concluſion, Madame, me vela vendu.

ARLEQUIN.

Et moi, me voilà ruiné; car ſans ma peſte de langue, tout cet argent-là arrivoit dans ma poche, & c'eſt de mes deniers qu'on achette ce vaurien-là.

PHOCION.

Qu'il vous ſuffiſe que je vous ferai riches tous deux:

deux : Mais parlons de ce qui m'amenoit ici, & qui m'inquiéte. Hermocrate m'a promis tantôt de me garder quelque temps ici ; cependant je crains qu'il n'ait changé de ſentiment ; car il eſt actuellement en grande converſation ſur mon compte avec Agis & ſa ſœur, qui veulent que je reſte. Dis-moi la vérité, Arlequin, ne t'eſt-il rien échappé avec lui de mes deſſeins ſur Agis ? je te cherchois pour ſavoir cela, ne me cache rien.

ARLEQUIN.

Non par ma foi, ma belle Dame, il n'y a que ce routier-là qui m'a pris comme avec un filet.

DIMAS.

Morgué l'ami, faut que la prudence vous coupe à-préſent la langue ſur tout ça.

PHOCION.

Si tu n'as rien dit, je ne crains rien ; vous ſaurez de Corine à quoi j'en ſuis avec le Philoſophe & ſa ſœur ; & vous, Corine, puiſque Dimas eſt des nôtres, partagez entre Arlequin & lui ce qu'il y aura à faire : il s'agit à-préſent d'entretenir les diſpoſitions du frére & de la ſœur.

HERMIDAS.

Nous réuſſirons, ne vous inquiétez pas.

PHOCION.

J'apperçois Agis : Vite retirez-vous, vous autres ; & ſur-tout, prenez garde qu'Hermocrate ne nous ſurprenne enſemble.

SCENE III.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE vous cherchois, mon cher Phocion, & vous me voyez inquiet ; Hermocrate n'eſt plus ſi diſpoſé à conſentir à ce que vous ſouhaittez : je n'ai encore été mécontent de lui qu'aujourd'hui. Il n'allégue rien de raiſonnable ; ce n'eſt point encore moi qui l'ai preſſé ſur votre chapitre,

pitre, j'étois seulement présent quand sa sœur lui a parlé pour vous: elle n'a rien oublié pour le déterminer, & je ne sais ce qu'il en sera; car une affaire qui demandoit Hermocrate, & qui l'occupe actuellement, a interrompu leur entretien. Mais, cher Phocion, que ce que je vous dis-là ne vous rebute pas; pressez-le encore, c'est un ami qui vous en conjure; je lui parlerai moi-même, & nous pourrons le vaincre.

PHOCION.

Quoi! vous m'en conjurez, Agis? vous trouvez donc quelque douceur à me voir ici?

AGIS.

Je n'y attends plus que l'ennui, quand vous n'y serez plus.

PHOCION.

Il n'y a plus que vous qui m'y arrêtez aussi.

AGIS.

Votre cœur partage donc les sentimens du mien?

PHOCION.

Mille fois plus que je ne saurois vous le dire.

AGIS.

Laissez-moi vous en demander une preuve: Voilà la première fois que je goûte le charme de l'amitié; vous avez les prémices de mon cœur, ne m'apprenez point la douleur dont on est capable quand on perd son ami.

PHOCION.

Moi! vous l'apprendre! Agis; eh! le pourrois-je sans en être la victime!

AGIS.

Que je suis touché de votre réponse! Ecoutez le reste: souvenez-vous que vous m'avez dit qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous voir toujours; & sur ce pied-là voici ce que j'imagine.

PHOCION.

Voyons.

AGIS.

Je ne saurois sitôt quitter ces lieux, d'im-

portantes raiſons que vous ſauiez quelque jour, m'en empêchent ; mais vous, Phocion, qui êtes le maître de votre ſort, attendez ici que je puiſſe décider du mien. Demeurez près de nous pour quelque temps ; vous y ſerez dans la ſolitude, il eſt vrai ; mais nous y ſerons enſemble ; & le monde peut-il rien offrir de plus doux, que le commerce de deux cœurs vertueux qui s'aiment ?

PHOCION.

Oui, je vous le promets, Agis : Après ce que vous venez de dire, je ne veux plus appeller le monde, que les lieux où vous ſerez vous-même.

AGIS.

Je ſuis content : Les Dieux m'ont fait naître dans l'infortune ; mais puiſque vous reſtez, ils s'appaiſent ; & voilà le ſignal des faveurs qu'ils me réſervent.

PHOCION.

Ecoutez auſſi, Agis. Au milieu du plaiſir que j'ai de vous voir ſi ſenſible, il me vient une inquiétude : L'amour peut altérer bientôt de ſi tendres ſentimens ; un ami ne tient point contre une maîtreſſe.

AGIS.

Moi de l'amour ! Phocion, faſſe le Ciel que votre ame lui ſoit auſſi inacceſſible que la mienne ! Vous ne me connoiſſez pas ; mon éducation, mes ſentimens, ma raiſon, tout lui ferme mon cœur ; il a fait les malheurs de mon ſang, & je hais, quand j'y ſonge, juſqu'au ſexe qui nous l'inſpire.

PHOCION *d'un air ſérieux.*

Quoi ! ce ſexe eſt l'objet de votre haine, Agis ?

AGIS.

Je le fuirai toute ma vie.

PHOCION.

Cet aveu change tout entre nous, Seigneur : je vous ai promis de demeurer en ces lieux ; mais la bonne-foi me le défend, cela n'eſt plus poſſi-

poſſible, & je pars: Vous auriez quelque jour des reproches à me faire; je ne veux point vous tromper, & je vous rends juſqu'à l'amitié que vous m'aviez accordée.

AGIS.

Quel étrange langage me tenez-vous-là, Phocion? D'où vient ce changement ſi ſubit? Qu'ai-je dit qui puiſſe vous déplaire?

PHOCION.

Raſſurez-vous, Agis, vous ne me regretterez point; vous avez craint de connoître ce que c'eſt que la douleur de perdre un ami, je vais l'éprouver bientôt; mais vous ne la connoîtrez point.

AGIS.

Moi, ceſſer d'être votre ami?

PHOCION.

Vous êtes toujours le mien, Seigneur, mais je ne ſuis plus le vôtre; je ne ſuis qu'un des objets de cette haine, dont vous parliez tout-à-l'heure.

AGIS.

Quoi, ce n'eſt point Phocion? ....

PHOCION.

Non, Seigneur; cet habit vous abuſe, il vous cache une fille infortunée qui échappe ſous ce déguiſement à la perſécution de la Princeſſe. Mon nom eſt Aſpaſie; je ſuis née d'un ſang illuſtre dont il ne reſte plus que moi: Les biens qu'on m'a laiſſés, me jettent aujourd'hui dans la néceſſité de fuir. La Princeſſe veut que je les livre avec ma main à un de ſes Parens qui m'aime & que je hais. J'appris que, ſur mes refus, elle devoit me faire enlever ſous de faux prétextes, & je n'ai trouvé d'autre reſſource contre cette violence, que de me ſauver ſous cet habit, qui me déguiſe. J'ai entendu parler d'Hermocrate, & de la ſolitude qu'il habite, & je venois chez lui ſans me faire connoître, tâcher du-moins, pour quelque temps, d'y trouver une retraite. Je vous y ai rencontré, vous

m'avez offert votre amitié, je vous ai vu digne de toute la mienne ; la confiance que je vous marque, eſt une preuve que je vous l'ai donnée, & je la conſerverai malgré la haine qui va ſuccéder à la vôtre.

AGIS.

Dans l'étonnement où vous me jettez, je ne ſaurois plus moi-même démêler ce que je penſe.

PHOCION.

Et moi, je le démêle pour vous : Adieu, Seigneur ; Hermocrate ſouhaitte que je me retire d'ici ; vous m'y ſouffrez avec peine ; mon départ va vous ſatisfaire tous deux, & je vais chercher des cœurs, dont la bonté ne me refuſe pas un azile.

AGIS.

Non, Madame, arrêtez... votre ſexe eſt dangereux, il eſt vrai, mais les infortunés ſont trop reſpectables.

PHOCION.

Vous me haïſſez, Seigneur?

AGIS.

Non, vous dis-je, arrêtez, Aſpaſie ; vous êtes dans un état que je plains : Je me reprocherois de n'y avoir pas été ſenſible ; & je preſſerai moi-même Hermocrate, s'il le faut, de conſentir à votre ſéjour ici, vos malheurs m'y obligent.

PHOCION.

Ainſi vous n'agirez plus que par pitié pour moi : Que cette avanture me décourage ! Le jeune Seigneur qu'on veut que j'épouſe me paroît eſtimable ; après tout, plutôt que de prolonger un état auſſi rebutant que le mien, ne vaudroit-il pas mieux me rendre?

AGIS.

Je ne vous le conſeille pas, Madame, il faut que le cœur & la main ſe ſuivent. J'ai toujours entendu dire, que le ſort le plus triſte, eſt d'être uni avec ce qu'on n'aime pas ; que la vie alors eſt un tiſſu de langueurs ; que la vertu même,

même, en nous ſecourant, nous accable; mais peut-être ſentez-vous que vous aimerez volontiers celui qu'on vous propoſe.

PHOCION.

Non, Seigneur; ma fuite en eſt une preuve.

AGIS.

Prenez-y donc garde: Sur-tout, ſi quelque ſecret panchant vous prévenoit pour un autre; car peut-être aimez-vous ailleurs, & ce ſeroit encore pis.

PHOCION.

Non, vous dis-je; je vous reſſemble; je n'ai juſqu'ici ſenti mon cœur, que par l'amitié que j'ai eu pour vous; & ſi vous ne me retiriez pas la vôtre, je ne voudrois jamais d'autre ſentiment que celui-là.

AGIS *d'un ton embarraſſé.*

Sur ce pied-là ne vous expoſez pas à revoir la Princeſſe, car je ſuis toujours le même.

PHOCION.

Vous m'aimez donc encore?

AGIS.

Toujours, Madame, d'autant plus qu'il n'y a rien à craindre; puiſqu'il ne s'agit entre nous que d'amitié, qui eſt le ſeul panchant que je puiſſe inſpirer, & le ſeul auſſi ſans-doute dont vous ſoyez capable.

PHOCION & AGIS *en même temps.*

Ah!

PHOCION.

Seigneur, perſonne n'eſt plus digne que vous de la qualité d'ami. Celle d'amant ne vous convient que trop; mais ce n'eſt pas à moi à vous le dire.

AGIS.

Je voudrois bien ne le devenir jamais.

PHOCION.

Laiſſons donc-là l'amour: Il eſt même dangereux d'en parler.

AGIS *un peu confus.*

Voici, je penſe, un domeſtique qui vous cher-

cherche: Hermocrate n'eſt peut-être plus occupé; ſouffrez que je vous quitte pour aller le joindre.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

Allez, Madame Phocion, votre entretien, tout à l'heure, étoit bien gardé; car il avoit trois ſentinelles.

HERMIDAS.

Hermocrate n'a pas paru; mais ſa ſœur vous cherche, & a demandé au Jardinier où vous étiez: Elle a l'air un peu triſte, apparemment que le Philoſophe ne ſe rend pas.

PHOCION.

Oh! il a beau faire, il deviendra docile, ou tout l'art de mon ſexe n'y pourra rien.

ARLEQUIN.

Et le Seigneur Agis promet-il quelque choſe? ſon cœur ſe mitonne-t-il un peu?

PHOCION.

Encore une ou deux converſations, & je l'emporte.

HERMIDAS.

Quoi ſérieuſement, Madame?

PHOCION.

Oui, Corine, tu ſais les motifs de mon amour, & les Dieux m'en annoncent déjà la récompenſe.

ARLEQUIN.

Ils ne manqueront pas auſſi de récompenſer le mien, car il eſt bien honnête.

HERMIDAS *à Arlequin.*

Paix; j'apperçois Léontine, retirons-nous.

PHOCION.

As-tu inſtruit Arlequin de ce qu'il s'agit de faire à-préſent?

HER-

HERMIDAS.

Oui, Madame.

ARLEQUIN.

Vous ſerez charmée de mon ſavoir-faire.

SCENE V.

PHOCION, LEONTINE.

PHOCION.

J'Allois vous trouver, Madame. On m'a appris ce qui ſe paſſe; Hermocrate veut ſe dédire de la grace qu'il m'avoit accordée, & je ſuis dans un trouble inexprimable.

LEONTINE.

Oui, Phocion; Hermocrate, par une opiniâtreté qui me paroît ſans fondement, refuſe de tenir la parole qu'il m'a donnée: Vous m'allez dire que je le preſſe encore, mais je viens vous avouer que je n'en ferai rien.

PHOCION.

Vous n'en ferez rien, Léontine?

LEONTINE

Non, ſes refus me rappellent moi-même à la raiſon.

PHOCION.

Et vous appellez cela, retrouver la raiſon? Quoi! Ma tendreſſe aura borné mes vues! Je n'aurai cherché qu'à vous la dire! Je vous l'aurai dite! Je me ſerai mis hors d'état de guérir jamais! J'aurai même eſpéré de vous toucher, & vous voulez que je vous quitte! Non, Léontine; cela n'eſt pas poſſible; c'eſt un ſacrifice que mon cœur ne ſauroit plus vous faire. Moi, vous quitter! Eh où voulez-vous que j'en trouve la force? Me l'avez-vous laiſſée? Voyez ma ſituation. C'eſt à votre vertu même à qui je parle, c'eſt elle que j'interroge; qu'elle ſoit juge entre vous & moi. Je ſuis chez vous; vous m'y avez ſouffert; vous ſavez que je vous aime; me voilà pénétré de la paſſion la plus tendre; vous me l'avez inſpirée, & je partirois! Eh!

Léon-

Léontine, demandez-moi ma vie, déchirez mon cœur, ils ſont tous deux à vous : mais ne me demandez point des choſes impoſſibles.

LEONTINE.

Quelle vivacité de mouvemens ! Non, Phocion, jamais je ne ſentis tant la néceſſité de votre départ ; & je ne m'en mêle plus. Juſte Ciel ! Que deviendroit mon cœur avec l'impétuoſité du vôtre ? Suis-je obligée, moi, de ſoutenir cette foule d'expreſſions paſſionnées, qui vous échappent ? Il faudroit donc toujours combattre, toujours réſiſter, & ne jamais vaincre. Non, Phocion ; c'eſt de l'amour que vous voulez m'inſpirer, n'eſt-ce pas ? Ce n'eſt pas la douleur d'en avoir que vous voulez que je ſente, & je ne ſentirois que cela : Ainſi, retirez-vous, je vous en conjure, & laiſſez-moi dans l'état où je ſuis.

PHOCION.

De grace, ménagez-moi, Léontine ; je m'égare à la ſeule idée de partir ; je ne ſaurois plus vivre ſans vous. Je vais remplir ces lieux de mon déſeſpoir ; je ne ſais plus où je ſuis.

LEONTINE.

Et parce que vous êtes déſolé, il faut que je vous aime ? Qu'eſt-ce que cette tyrannie-là ?

PHOCION.

Eſt-ce que vous me haïſſez ?

LEONTINE.

Je le devrois.

PHOCION.

Les diſpoſitions de votre cœur me ſont-elles favorables ?

LEONTINE.

Je ne veux point les écouter.

PHOCION.

Oui, mais moi je ne ſaurois renoncer à les ſuivre.

LEONTINE.

Arrêtez, j'entends quelqu'un.

SCENE

SCENE VI.

PHOCION, LEONTINE, ARLEQUIN.

Arlequin vient ſe mettre entr'eux deux, ſans rien dire.

PHOCION.

QUe fait donc-là ce domeſtique, Madame?

ARLEQUIN.

Le Seigneur Hermocrate m'a ordonné d'examiner votre conduite, parce qu'il ne vous connoît point.

PHOCION.

Mais dès que je ſuis avec Madame, ma conduite n'a pas beſoin d'un eſpion comme toi. (*à Léontine.*) Dites-lui qu'il ſe retire, Madame, je vous en prie.

LEONTINE.

Il vaut mieux me retirer moi-même.

PHOCION *bas à Léontine.*

Si vous vous en allez ſans promettre de parler pour moi, je ne réponds plus de ma raiſon.

LEONTINE *émue.*

Ah! (*à Arlequin.*) Va-t-en, Arlequin, il n'eſt pas néceſſaire que tu reſtes ici.

ARLEQUIN.

Plus néceſſaire que vous ne penſez, Madame; vous ne ſavez pas à qui vous avez affaire. Ce Monſieur-là n'eſt pas ſi friand de la ſageſſe, que des filles ſages; & je vous avertis qu'il veut déniaiſer la vôtre.

LEONTINE *faiſant ſigne à Phocion.*

Que veux-tu dire, Arlequin? Rien ne m'annonce ce que tu dis-là; & c'eſt une plaiſanterie que tu fais.

ARLEQUIN.

Oh que nenni! Tenez, Madame, tantôt ſon valet, qui eſt un autre eſpiégle, eſt venu me dire. Eh bien, qu'eſt-ce? Y a-t-il moyen d'être

d'être amis enſemble? Oh de tout mon cœur. Que vous êtes heureux d'être ici! Pas mal. Les honnêtes-gens que vos Maîtres! Admirables. Que votre Maîtreſſe eſt aimable! Oh divine. Eh, dites-moi, a-t-elle eu des amans? Tant qu'elle en a voulu. En a-t-elle à cette heure? Tant qu'elle en veut. En aura-t-elle encore? Tant qu'elle en voudra. A-t-elle envie de ſe marier? Elle ne me dit pas ſes envies. Reſtera-t-elle fille? Je ne garantis rien. Qui eſt-ce qui la voit, qui eſt-ce qui ne la voit pas? Vient-il quelqu'un, ne vient-il perſonne? Et par-ci, & par-là. Eſt-ce que votre Maître en eſt amoureux? Chut, il en perd l'eſprit: Nous ne reſtons ici que pour lui avoir le cœur, afin qu'elle nous épouſe; car nous avons des richeſſes & des flammes, plus qu'il n'en faut pour dix ménages.

PHOCION.

N'en as-tu pas dit aſſez?

ARLEQUIN.

Voyez comme il s'en ſoucie; il vous donnera le ſupplément, ſi vous voulez.

LEONTINE.

N'eſt-il pas vrai, Seigneur Phocion, qu'Hermidas n'a fait que s'amuſer, en lui diſant cela? Phocion ne répond rien!

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! La voix vous manque, ma chére Maîtreſſe: Votre cœur prend congé de la Compagnie, on le pille actuellement, & je vais faire venir le Seigneur Hermocrate à votre ſecours.

LEONTINE.

Arrête, Arlequin, où vas-tu? Je ne veux point qu'il ſache qu'on me parle d'amour.

ARLEQUIN.

Oh! puiſque le fripon eſt de vos amis, ce n'eſt pas la peine de crier au voleur. Que la ſageſſe s'accommode; mariez-vous, il y aura encore de la place pour elle: Le métier de brave

brave femme a bien ſon mérite. Adieu, Madame; n'oubliez pas la diſcrétion de votre petit Serviteur, qui vous fait ſes complimens, &c. qui ne dira mot.

PHOCION.

Va, je me charge de payer ton ſilence.

LEONTINE.

Où ſuis-je? Tout ceci me paroît un ſonge. Voyez à quoi vous m'expoſez; mais qui vient encore?

SCENE VII.

HERMIDAS, LEONTINE, PHOCION.

HERMIDAS *apportant un Portrait qu'elle donne à Phocion.*

JE vous apporte ce que vous m'avez demandé, Seigneur; voyez ſi vous en êtes content: il ſeroit encore mieux, ſi j'avois travaillé d'après la perſonne préſente.

PHOCION.

Pourquoi me l'apporter devant Madame? Mais voyons. Oui, la phiſionomie s'y trouve; voilà cet air noble & fin, & tout le feu de ſes yeux; il me ſemble pourtant qu'ils ſont encore un peu plus vifs.

LEONTINE.

C'eſt apparemment d'un portrait dont vous parlez, Seigneur?

PHOCION.

Oui, Madame.

HERMIDAS.

Donnez, Seigneur; j'obſerverai ce que vous dites-là.

LEONTINE.

Peut-on le voir avant qu'on l'emporte?

PHOCION.

Il n'eſt pas achevé, Madame.

LEONTINE.

Puiſque vous avez vos raiſons pour ne le pas montrer, je n'inſiſte plus.

PHO-

PHOCION.

Le voilà, Madame. Vous me le rendrez au moins.

LEONTINE.

Que vois-je! C'eſt le mien!

PHOCION.

Je ne veux jamais vous perdre de vue : la moindre abſence m'eſt douloureuſe, ne durât-elle qu'un moment; & ce portrait me l'adoucira. Cependant vous le gardez.

LEONTINE.

Je ne devrois pas vous le rendre, mais tant d'amour m'en ôte le courage.

PHOCION.

Cet amour ne vous en inſpire-t-il pas un peu?

LEONTINE *ſoupirant.*

Hélas! je n'en voulois point; mais je n'en ſerai peut-être pas la maîtreſſe!

PHOCION.

Ah! de quelle joie vous me comblez!

LEONTINE.

Eſt-il donc arrêté que je vous aimerai?

PHOCION.

Ne me promettez point votre cœur; dites que je l'ai, Léontine.

LEONTINE *toujours émue.*

Je ne dirois que trop vrai, Phocion!

PHOCION.

Je reſterai donc, & vous parlerez à Hermocrate.

LEONTINE.

Il le faudra bien, pour me donner le temps de me réſoudre à notre union!

HERMIDAS.

Ceſſez cet entretien; je vois Dimas qui vient.

LEONTINE.

Je me ſens dans une émotion de cœur, où je ne veux pas qu'on me voye. Adieu, Phocion, ne vous inquiétez pas; je me charge du conſentement de mon frére.

SCENE

SCENE VIII.

HERMIDAS, PHOCION, DIMAS.

DIMAS.

VEla le Philoſophe qui ſe pourméne envars ici tout rêvant; faites-nous de la marge, & laiſſez-nous le tarrain, pour à celle fin que je l'y en baille encore d'une venue.

PHOCION.

Courage, Dimas, je me retire & reviendrai quand il ſera parti.

SCENE IX.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

N'As-tu pas vu Phocion?

DIMAS.

Non, mais j'allions vous rendre compte à ſon ſujet.

HERMOCRATE.

Eh bien, as-tu découvert quelque choſe? Eſt-il ſouvent avec Agis? cherche-t-il à le voir?

DIMAS.

Oh que non, il a ma foi bian d'autres tracas dans la carvelle.

HERMOCRATE, *à part les premiers mots.*

Ce début me fait craindre le reſte. De quoi s'agit-il?

DIMAS.

Il s'agit morgué qu'ou avez bian du mérite, & que faut admirer voute ſcience, voute vartu, & voute bonne mine.

HERMOCRATE.

Eh d'où vient ton enthouſiasme là-deſſus?

DIMAS.

C'eſt que je compare voute face à ce qui arrive; c'eſt qu'il ſe paſſe des choſes émerveillables, & qui portons la ſignifiance de la rareté de voute parſonne; c'eſt qu'en ſe meurt, en ſou-

ſoupire. Hélas ! ce dit-on, que je l'aime ce cher homme, cet agiable homme.

HERMOCRATE.

Je ne ſais de qui tu me parles.

DIMAS.

Par ma foi c'eſt de vous, & pis d'un garçon qui n'eſt qu'une fille.

HERMOCRATE.

Je n'en connois point ici.

DIMAS.

Vous connoiſſez bien Phocion ? Eh bian, il n'y a que ſon habit qui eſt un homme, le reſte eſt une fille.

HERMOCRATE.

Que me dis-tu-là !

DIMAS.

Tatigué ! qu'alle eſt remplie de charmes! Morgué qu'ou êtes heureux ; car tous ces charmes-là, devinez leur intention ? Je les avons entendu raiſonner : Ils diſont comme ça, qu'ils ſe gardont pour l'homme le pus mortel.... Non, non, je me trompe, pour le mortel le pus parfait qui ſe treuve parmi les mortels de tous les hommes, qui s'appelle Hermocrate.

HERMOCRATE.

Qui moi !

DIMAS.

Acoutez, acoutez.

HERMOCRATE.

Que me va-t-il dire encore?

DIMAS.

Comme je charchions tantôt à obéir à voute commandement, je l'avons vu qui coupoit dans le taillis avec ſon valet Hermidas, qui eſt itou un acabit de garçon de la même étoffe. Moi, tout ballement, je traverſe le taillis par un autre côté, & pis je les entens deviſer, & pis Phocion commence : Ah velà qui eſt fait, Corine ; il n'y a pus de guariſon pour moi, ma mie ; je l'aime trop cet homme-là, je ne ſavois pus que faire ni que dire : Eh mais pourtant,

tant, Madame, vous êtes ſi belle: Eh bian cette biauté queu profit me fait-elle, pis qu'il veut que je m'en retorne. Eh mais patience, Madame. Eh mais où eſt-il? mais que fait-il? où ſe tiant la ſageſſe de ſa parſonne?

HERMOCRATE *ému.*

Arrête, Dimas.

DIMAS.

Je ſis à la fin. Mais que vous dit-il quand vous li parlez, Madame? Eh mais il me gronde, & moi je me ſâche, ma fille. Il me repréſente qu'il eſt ſage; & moi itou, ce lui fais-je: Mais je vous plains, ce me fait-il: Mais me velà bian refaite, ce li dis-je. Eh mais n'avez-vous pas honte? ce me fait-il: Eh bian qu'eſt-ce que ça m'avance? ce li fais-je. Mais voute vartu, Madame: Mais mon tourment, Monſieur? Eſt-ce que les vartus ne ſe marions pas enſemble?

HERMOCRATE.

Il me ſuffit, te dis-je, c'en eſt aſſez.

DIMAS.

Je ſis d'avis que vous guariſſiez cet enfant-là, noute Maître, en tombant itou malade pour elle, & pis la prenre pour minagére; car en reſtant garçon, ça entarre la lignée d'un homme, & ce ſeroit dommage de l'entarrement de la voute. Mais en parlant par ſimilitude, n'y auroit-il pas moyen par voute moyen de me recommander à l'affection de la femme de chambre, à cauſe que je ſavons toutes ces fredaines-là, & que je n'en ſonnons mot.

HERMOCRATE *les premiers mots à part.*

Il ne me manquoit plus que d'eſſuyer ce compliment-là! Sois diſcret, Dimas, je te l'ordonne: il ſeroit fâcheux pour la perſonne en queſtion que cette avanture-ci fût connue; & de mon côté je vais y mettre ordre en la renvoyant... Ah!

SCE-

SCENE X.

PHOCION, DIMAS.

PHOCION.

HE bien, Dimas, que penſe Hermocrate?

DIMAS.

Li, il prétend vous garder.

PHOCION.

Tant mieux.

DIMAS.

Et pis, il ne prétend pas que vous reſtiais.

PHOCION.

Je ne t'entens plus.

DIMAS.

Eh pargué c'eſt qu'il ne s'entend pas li-même; il ne voit pus goute à ce qu'il veut. Ouf, velà ſa darniére parole: toute ſa philoſophie eſt à vauliau, il n'y en reſte pas une once.

PHOCION.

Il faudra bien qu'il me céde ce reſte-là: un portrait vient de terraſſer la prudhomie de la ſœur, j'en ai encore un au ſervice du fiére; car toute ſa raiſon ne mérite pas les frais d'un nouveau ſtratagême. Cependant Agis m'évite; je ne l'ai preſque point vu depuis qu'il ſait qui je ſuis. Il parloit tout-à-l'heure à Corine, peut-être me cherche-t-il.

DIMAS.

Vous l'avez deviné, car le velà qui arrive. Mais, Madame, ayez toujours ſouvenance que ma fortune eſt au bout de l'hiſtoire.

PHOCION.

Tu peux la compter faite.

DIMAS.

Grand marci à vous.

SCENE XI.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

QUoi, Aſpaſie! vous me fuyez quand je vous aborde.

PHOCION.

C'eſt que je me ſuis tantôt apperçue que vous me fuyiez auſſi.

AGIS.

J'en conviens; mais j'avois une inquiétude qui m'agitoit, & qui me dure encore.

PHOCION.

Peut-on la ſavoir?

AGIS.

Il y a une perſonne que j'aime; mais j'ignore ſi ce que je ſens pour elle, eſt amitié ou amour; car j'en ſuis là-deſſus à mon apreutiſſage, & je venois vous prier de m'inſtruire.

PHOCION.

Mais je connois cette perſonne-là, je penſe.

AGIS.

Cela ne vous eſt pas difficile; quand vous êtes venue ici, vous ſavez que je n'aimois rien.

PHOCION.

Oui; & depuis que j'y ſuis, vous n'avez vu que moi.

AGIS.

Concluez donc.

PHOCION.

Eh bien, c'eſt moi; cela va tout de ſuite.

AGIS.

Oui c'eſt vous, Aſpaſie, & je vous demande à quoi j'en ſuis.

PHOCION.

Je n'en ſais pas le mot: dites-moi à quoi j'en ſuis moi-même; car je ſuis dans le même cas pour quelqu'un que j'aime.

AGIS.

Eh pour qui donc, Aſpaſie?

PHOCION.

Pour qui? Les raiſons qui m'ont fait conclure que vous m'aimiez, ne nous ſont-elles pas communes, & ne pouvez-vous pas conclure tout ſeul?

AGIS.

Il eſt vrai que vous n'aviez point encore aimé quand vous êtes arrivée.

PHOCION.

Je ne ſuis plus de-même, & je n'ai vu que vous. Le reſte eſt clair.

AGIS.

C'eſt donc pour moi que votre cœur eſt en peine, Aſpaſie?

PHOCION.

Oui, mais tout cela ne nous rend pas plus ſavans: nous nous aimions avant que d'être inquiets; nous aimons-nous de-même, ou bien différemment? c'eſt de quoi il eſt queſtion.

AGIS.

Si nous nous diſions ce que nous ſentons, peut-être éclaircirions-nous la choſe.

PHOCION.

Voyons donc. Aviez-vous tantôt de la peine à m'éviter?

AGIS.

Une peine infinie.

PHOCION.

Cela commence mal. Ne m'évitiez-vous pas à cauſe que vous aviez le cœur troublé, avec des ſentimens que vous n'oſiez pas me dire?

AGIS.

Me voilà; vous me pénétrez à merveille.

PHOCION.

Oui, vous voilà: mais je vous avertis que votre cœur n'en ira pas mieux; & que voilà encore des yeux qui ne me pronoſtiquent rien de bon là-deſſus.

AGIS.

Ils vous regardent avec un grand plaiſir, avec un plaiſir qui va juſqu'à l'émotion.

PHO-

PHOCION.

Allons, allons, c'eſt de l'amour; il eſt inutile de vous interroger davantage.

AGIS.

Je donnerois ma vie pour vous; j'en donnerois mille ſi je les avois.

PHOCION.

Preuve ſur preuve: amour dans l'expreſſion, amour dans les ſentimens, dans les regards; amour s'il en fût jamais.

AGIS.

Amour comme il n'en eſt point peut-être. Mais je vous ai dit ce qui ſe paſſe dans mon cœur, ne ſaurois-je point ce qui ſe paſſe dans le vôtre?

PHOCION.

Doucement, Agis; une perſonne de mon ſexe parle de ſon amitié tant qu'on veut, mais de ſon amour jamais. D'ailleurs, vous n'êtes déjà que trop tendre, que trop embarraſſé de vot e tendreſſe, & ſi je vous diſois mon ſecret, ce ſeroit encore pis.

AGIS.

Vous avez parlé de mes yeux; il ſemble que les vôtres m'apprennent que vous n'êtes pas inſenſible.

PHOCION.

Oh! pour de mes yeux, je n'en réponds point; ils peuvent bien vous dire que je vous aime; mais je n'aurai pas à me reprocher de vous l'avoir dit, moi.

AGIS.

Juſte Ciel! dans quel abîme de paſſion le charme de ce diſcours-là ne me jette-t-il point! vos ſentimens reſſemblent aux mieus.

PHOCION.

Oui, cela eſt vrai; vous l'avez deviné, & ce n'eſt pas ma faute. Mais ce n'eſt pas le tout que d'aimer, il faut avoir la liberté de ſe le dire, & ſe mettre en état de ſe le dire toujours. Et le Seigneur Hermociate qui vous gouverne...

AGIS.

Je le reſpecte & je l'aime. Mais je ſens déjà que les cœurs n'ont point de Maître. Cependant il faut que je le voye avant qu'il vous parle; car il pourroit bien vous renvoyer dès aujourd'hui, & nous avons beſoin d'un peu de temps pour voir ce que nous ferons.

DIMAS *paroît dans l'enfoncement du Théâtre ſans approcher, & chante pour avertir de finir la converſation.*

Ta ra ta la ra.

PHOCION.

C'eſt bien dit, Agis: allez-y dès ce moment; il faudra bien nous retrouver, car j'ai bien des choſes à vous dire.

AGIS.

Et moi auſſi

PHOCION.

Partez: quand on nous voit long-temps enſemble, j'ai toujours peur qu'on ne ſe doute de ce que je ſuis. Adieu.

AGIS.

Je vous laiſſe, aimable Aſpaſie, & vais travailler pour votre ſéjour ici: Hermocrate ne ſera peut-être plus occupé.

SCENE XII.

PHOCION, HERMOCRATE, DIMAS.

DIMAS *diſant rapidement à Phocion.*

IL a morgué bian fait de s'en aller, car vela le jaloux qui arrive.

Dimas ſe retire.

PHOCION.

Vous paroiſſez donc enfin, Hermocrate? Pour diſſiper le panchant qui m'occupe, n'avez-vous imaginé que l'ennui où vous me laiſſez? il ne vous réuſſira pas, je n'en ſuis que plus triſte, & n'en ſuis pas moins tendre.

HERMOCRATE.

Différentes affaires m'ont retenu, Aſpaſie; mais

mais il ne s'agit plus de panchant, votre ſéjour ici eſt deſormais impraticable, il vous feroit tort; Dimas ſait qui vous êtes. Vous dirai-je, plus? il ſait le ſecret de votre cœur, il vous a entendu; ne nous fions ni l'un ni l'autre à la diſcrétion de ſes pareils. Il y va de votre gloire, il faut vous retirer.

PHOCION.

Me retirer, Seigneur! Eh dans quel état me renvoyez-vous! Avec mille fois plus de trouble que je n'en avois. Qu'avez-vous fait pour me guérir? A quel vertueux ſecours ai-je reconnu le ſage Hermocrate?

HERMOCRATE.

Que votre trouble finiſſe à ce que je vais vous dire. Vous m'avez cru ſage, vous m'avez aimé ſur ce pied-là: je ne le ſuis point. Un vrai ſage croiroit en effet ſa vertu comptable de votre repos; mais ſçavez-vous pourquoi je vous renvoye? C'eſt que j'ai peur que votre ſecret n'éclate, & ne nuiſe à l'eſtime qu'on a pour moi: c'eſt que je vous ſacrifie à l'orgueilleuſe crainte de ne pas paroître vertueux, ſans me ſoucier de l'être; c'eſt que je ne ſuis qu'un homme vain, qu'un ſuperbe, à qui la ſageſſe eſt moins chére que la mépriſable & frauduleuſe imitation qu'il en fait. Voilà ce que c'eſt que l'objet de votre amour.

PHOCION.

Eh! je ne l'ai jamais tant admiré.

HERMOCRATE.

Comment donc!

PHOCION.

Ah, Seigneur! N'avez-vous que cette induſtrie-là contre moi? Vous augmentez mes foibleſſes, en expoſant l'opprobre dont vous avez l'impitoyable courage de couvrir les vôtres. Vous dites que vous n'êtes point ſage! Eh! vous étonnez ma raiſon par la preuve ſublime que vous me donnez du contraire.

HERMOCRATE.

Attendez, Madame. M'avez-vous cru ſuſceptible de tous les ravages que l'amour fait dans le cœur des autres hommes? Eh bien, l'ame la plus vile, les amans les plus vulgaires, la jeuneſſe la plus fille n'éprouve point d'agitations que je n'aye ſenties; inquiétudes, jalouſies, tranſports, m'ont agité tour à tour. Reconnoiſſez-vous Hermocrate à ce portrait? L'Univers eſt plein de gens qui me reſſemblent. Perdez donc un amour que tout homme pris au hazard mérite autant que moi, Madame.

PHOCION.

Non, je le répéte encore; ſi les Dieux pouvoient être foibles, ils le ſeroient comme Hermocrate! Jamais il ne fut plus grand, jamais plus digne de mon amour, & jamais mon amour plus digne de lui! Juſte Ciel! Vous parlez de ma gloire: En eſt-il qui vaille celle de vous avoir cauſé le moindre des mouvemens que vous dites? Non, c'en eſt fait, Seigneur, je ne vous demande plus le repos de mon cœur; vous me le rendez par l'aveu que vous me faites. Vous m'aimez, je ſuis tranquille & charmée. Vous me garantiſſez notre union.

HERMOCRATE.

Il me reſte un mot à vous dire, & je finis par-là. Je révélerai votre ſecret; je deshonorerai cet homme que vous admirez; & ſon affront rejaillira ſur vous-même, ſi vous ne partez.

PHOCION.

Eh bien, Seigneur, je pars: mais je ſuis ſure de ma vengeance; puiſque vous m'aimez, votre cœur me la garde. Allez, déſeſpérez le mien; fuyez un amour qui pouvoit faire la douceur de votre vie, & qui va faire le malheur de la mienne. Jouiſſez, ſi vous voulez, d'une ſageſſe ſauvage dont mon infortune va vous affliger la durée cruelle. Je ſuis venue vous demander du ſecours contre mon amour; vous ne m'en avez point donné d'autre que de m'avouer que

vous

vous m'aimiez : c'eſt après cet aveu que vous me renvoyez ; après un aveu qui redouble ma tendreſſe ! Les Dieux déteſteront cette même ſageſſe conſervée aux dépens d'un jeune cœur que vous avez trompé, dont vous avez trahi la confiance, dont vous n'avez point reſpecté les intentions vertueuſes, & qui n'a ſervi que de victime à la férocité de vos opinions!

HERMOCRATE.

Modérez vos cris, Madame; on vient à nous.

PHOCION.

Vous me déſolez, & vous voulez que je me taiſe!

HERMOCRATE.

Vous m'attendriſſez plus que vous ne penſez; mais n'éclatez point.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, HERMIDAS, PHOCION, HERMOCRATE.

HERMIDAS *courant après Arlequin.*

REndez-moi donc cela : De quel droit le retenez-vous? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ARLEQUIN.

Non, morbleu ! ma fidélité n'entend point raillerie ; il faut que j'avertiſſe mon Maître.

HERMOCRATE *à Arlequin.*

Que veut dire le bruit que vous faites ? De quoi s'agit-il-là? Qu'eſt-ce que c'eſt qu'Hermidas te demande?

ARLEQUIN.

J'ai découvert un micmac, Seigneur Hermocrate : Il s'agit d'une affaire de conſéquence ; il n'y a que le diable, & ces perſonnages-là qui le ſachent ; mais il faut voir ce que c'eſt.

HERMOCRATE.

Explique-toi.

ARLEQUIN.

Je viens de trouver ce petit garçon, qui étoit dans la poſture d'un homme qui écrit. Il ré-

voit, ſecouoit la tête, miroit ſon ouvrage; & j'ai remarqué qu'il avoit une coquille auprès de lui, où il y avoit du gris, du verd, du jaune, du blanc, & où il trempoit ſa plume: & comme j'étois derriére lui, je me ſuis approché pour voir ſon original de lettre: mais, voyez le fripon! ce n'étoit point des mots ni des paroles, c'étoit un viſage qu'il écrivoit; & ce viſage-là, c'étoit vous, Seigneur Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi!

ARLEQUIN.

Votre propre viſage, à l'exception qu'il eſt plus court que celui que vous portez; le nez que vous avez ordinairement, tient lui ſeul plus de place que vous tout entier dans ce minois: eſt-ce qu'il eſt permis de rapetiſſer la face des gens, de diminuer la largeur de leur phiſionomie? Tenez, regardez la mine que vous faites là-dedans. *Il lui donne un portrait.*

HERMOCRATE.

Tu as bien fait, Arlequin, je ne te blâme point. Va-t-en, je vais examiner ce que cela ſignifie.

ARLEQUIN.

N'oubliez pas de vous faire rendre les deux tiers de votre viſage.

SCENE XIV.

HERMOCRATE, PHOCION, HERMIDAS.

HERMOCRATE.

QUelle étoit votre idée? pourquoi m'avez-vous donc peint?

HERMIDAS.

Par une raiſon toute naturelle, Seigneur: J'étois bien aiſe d'avoir le portrait d'un homme illuſtre, & de le montrer aux autres.

HERMOCRATE.

Vous me faites trop d'honneur.

HER-

HERMIDAS.

Et d'ailleurs je ſavois que ce portrait feroit plaiſir à une perſonne, à qui il ne convenoit point de le demander.

HERMOCRATE.

Eh! cette perſonne, quelle eſt-elle?

HERMIDAS.

Seigneur . . .

PHOCION.

Taiſez-vous, Corine.

HERMOCRATE.

Qu'entends-je! Que dites-vous, Aſpaſie?

PHOCION.

N'en demandez pas davantage, Hermocrate; faites-moi la grace d'ignorer le reſte.

HERMOCRATE.

Eh! comment à-préſent voulez-vous que je l'ignore?

PHOCION.

Briſons là-deſſus, vous me faites rougir.

HERMOCRATE.

Ce que je vois eſt à peine croyable; je ne ſais plus ce que je deviens moi-même.

PHOCION.

Je ne ſaurois ſoutenir cette avanture.

HERMOCRATE.

Et moi, cette épreuve-ci m'entraîne.

PHOCION.

Ah! Corine, pourquoi avez-vous été ſurpriſe?

HERMOCRATE.

Vous triomphez, Aſpaſie; vous l'emportez; je me rends.

PHOCION.

Sur ce pied-là je vous pardonne la confuſion dont ma victoire me couvre.

HERMOCRATE.

Reprenez ce portrait, il vous appartient, Madame.

PHOCION.

Non, je ne le reprendrai point que ce ne ſoit votre cœur qui me l'abandonne.

HERMOCRATE.

Rien ne doit vous empêcher de le reprendre.

PHOCION *tirant le ſien, le lui donne.*

Sur ce pied-là, vous devez eſtimer le mien, & le voilà; marquez-moi qu'il vous eſt cher.

HERMOCRATE *l'approche de ſa bouche.*

Me trouvez-vous aſſez humilié? je ne vous diſpute plus rien.

HERMIDAS.

Il y manque encore quelque choſe. Si le Seigneur Hermocrate vouloit ſouffrir que je le finiſſe, il ne faudroit qu'un inſtant pour cela.

PHOCION.

Puiſque nous ſommes ſeuls, & qu'il ne s'agit que d'un inſtant, ne le refuſez pas, Seigneur.

HERMOCRATE.

Aſpaſie, ne m'expoſez point à ce riſque-là; quelqu'un pourroit nous ſurprendre.

PHOCION.

C'eſt l'inſtant où je triomphe, dites-vous; ne le laiſſons pas perdre, il eſt précieux: Vos yeux me regardent avec une tendreſſe que je voudrois bien qu'on recueillît, afin d'en conſerver l'image. Vous ne voyez point vos regards, ils ſont charmans, Seigneur. Achéve, Corine, achéve.

HERMIDAS.

Seigneur, un peu de côté, je vous prie; daignez m'enviſager.

HERMOCRATE.

Ah Ciel! à quoi me réduiſez-vous!

PHOCION.

Votre cœur rougit-il des préſens qu'il fait aux miens?

HERMIDAS.

Levez un peu la tête, Seigneur.

HERMOCRATE.

Vous le voulez, Aſpaſie?

HERMIDAS.

Tournez un peu à droite.

HER-

HERMOCRATE.

Ceſſez, Agis approche. Sortez, Hermidas.

SCENE XV.

HERMOCRATE, AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE venois vous prier, Seigneur, de nous laiſſer Phocion pour quelque temps; mais j'augure que vous y conſentez, & qu'il eſt inutile que je vous en parle.

HERMOCRATE *d'un ton inquiet.*

Vous ſouhaittez donc qu'il reſte, Agis?

AGIS.

Je vous avoue que j'aurois été très-fâché qu'il partît, & que rien ne ſauroit me faire tant de plaiſir que ſon ſéjour ici; on ne ſauroit le connoître ſans l'eſtimer, & l'amitié ſuit aiſément l'eſtime.

HERMOCRATE.

J'ignorois que vous fuſſiez déjà ſi charmés l'un de l'autre.

PHOCION.

Nos entretiens, en effet, n'ont pas été fréquens.

AGIS.

Peut-être que j'interromps la converſation que vous avez enſemble, & c'eſt à quoi j'attribue la froideur avec laquelle vous m'écoutez; ainſi je me retire.

SCENE XVI.

PHOCION, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

QUe ſignifie cet empreſſement d'Agis? Je ne ſais ce que j'en dois croire; depuis qu'il eſt avec moi, je n'ai rien vu qui l'intéreſſât tant que vous. Vous connoît-il? lui avez-vous découvert qui vous êtes, & m'abuſeriez-vous?

PHOCION.

Ah! Seigneur, vous me comblez de joye: Vous m'avez dit que vous aviez été jaloux; il ne me reſtoit plus que le plaiſir de le voir moi-même, & vous me le donnez. Mon cœur vous remercie de l'injuſtice que vous me faites. Hermocrate eſt jaloux, il me chérit, il m'adore! Il eſt injuſte, mais il m'aime; qu'importe à quel prix il me le témoigne! Il s'agit pourtant de me juſtifier: Agis n'eſt pas loin, je le vois encore; qu'il revienne, rappellons-le, Seigneur; je vais le chercher moi-même, je vais lui parler, & vous verrez ſi je mérite vos ſoupçons.

HERMOCRATE.

Non, Aſpaſie, je reconnois mon erreur, votre franchiſe me raſſure; ne l'appellez pas, je me rends; il ne faut pas encore que l'on ſache que je vous aime: laiſſez-moi le temps de diſpoſer tout.

PHOCION.

J'y conſens: voici votre ſœur, & je vous laiſſe enſemble. (*à part.*) J'ai pitié de ſa foibleſſe, ô Ciel! pardonne mon artifice.

SCENE XVII.

LEONTINE, HERMOCRATE.

LEONTINE.

AH! vous voilà, mon frére; je vous demande à tout le monde.

HERMOCRATE.

Que me voulez-vous, Léontine?

LEONTINE.

A quoi en êtes-vous avec Phocion? Etes-vous toujours dans le deſſein de le renvoyer? Il m'a tantôt marqué tant d'eſtime pour vous, il m'en a dit tant de bien, que je lui ai promis qu'il reſteroit, & que vous y conſentiriez; je lui en ai donné ma parole: ſon ſéjour ſera court, & ce n'eſt pas la peine de m'en dédire.

HER-

HERMOCRATE.

Non, Léontine; vous ſavez mes égards pour vous, & je ne vous en dédirai point: dès que vous avez promis, il n'y a plus de replique; il reſtera tant qu'il voudra, ma ſœur.

LEONTINE.

Je vous rends grace de votre complaiſance, mon frére; & en-vérité Phocion mérite bien qu'on l'oblige.

HERMOCRATE.

Je ſens tout ce qu'il vaut.

LEONTINE.

D'ailleurs je regarde que c'eſt en paſſant un amuſement pour Agis, qui vit dans une ſolitude dont on ſe rebute quelquefois à ſon âge.

HERMOCRATE.

Quelquefois à tout âge.

LEONTINE.

Vous avez raiſon, on y a des momens de triſteſſe. Je m'y ennuye ſouvent moi-même: j'ai le courage de vous le dire.

HERMOCRATE.

Qu'appellez-vous courage? Eh! qui eſt-ce qui ne s'y ennuiroit pas? N'eſt-on pas né pour la Société?

LEONTINE.

Ecoutez, on ne ſait pas ce qu'on ſait quand on ſe confine dans la retraite; & nous avons été bien vite quand nous avons pris un parti ſi dur.

HERMOCRATE.

Allez, ma ſœur, je n'en ſuis pas à faire cette réflexion-là.

LEONTINE.

Après tout, le mal n'eſt pas ſans remède; heureuſement on peut ſe raviſer.

HERMOCRATE.

Oh! fort bien.

LEONTINE.

Un homme à votre âge ſera partout le bienvenu, quand il voudra changer d'état.

HERMOCRATE.

Et vous qui êtes aimable & plus jeune que moi, je ne ſuis pas en peine de vous non plus.

LEONTINE.

Oui, mon frére, peu de jeunes gens vont de pair avec vous; & le don de votre cœur ne ſera pas négligé.

HERMOCRATE.

Et moi je vous aſſure qu'on n'attendra pas d'avoir le vôtre, pour vous donner le ſien.

LEONTINE.

Vous ne ſeriez donc pas étonné que j'euſſe quelques vues?

HERMOCRATE.

J'ai toujours été ſurpris que vous n'en euſſiez pas.

LEONTINE.

Mais, vous qui parlez, pourquoi n'en auriez-vous pas auſſi?

HERMOCRATE.

Eh! que ſait-on? Peut-être en aurois-je.

LEONTINE.

J'en ſerois charmée, Hermocrate; nous n'avons pas plus de raiſon que les Dieux qui ont établi le Mariage: & je crois qu'un mari vaut bien un ſolitaire. Penſez-y; une autre fois nous nous en dirons davantage. Adieu.

HERMOCRATE.

J'ai quelques ordres à donner, & je vous ſuis. *(à part.)* A ce que je vois, nous ſommes tous deux en bel état, Léontine & moi. Je ne ſais à qui elle en veut: peut-être eſt-ce à quelqu'un auſſi jeune pour elle, que l'eſt Aſpaſie pour moi. Que nous ſommes foibles! Mais il faut remplir ſa deſtinée.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PHOCION, HERMIDAS.

PHOCION.

Vien, que je te parle, Corine. Tout me répond d'un ſuccès infaillible: je n'ai plus qu'un leger entretien à avoir avec Agis, il le déſire autant que moi. Croirois-tu pourtant que nous n'avons pu y parvenir ni l'un ni l'autre? Hermocrate & ſa ſœur m'ont obſédée tour à tour: ils doivent tous deux m'épouſer en ſecret: je ne ſais combien de meſures ſont priſes pour ces mariages imaginaires. Non, on ne ſauroit croire combien l'amour égare ces têtes qu'on appelle ſages; & il a fallu tout écouter, parce que je n'ai pas encore terminé avec Agis. Il m'aime tendrement comme Aſpaſie: pourroit-il me haïr comme Léonide?

HERMIDAS.

Non, Madame, achevez; la Princeſſe Léonide, après tout ce qu'elle a fait, doit lui paroître encore plus aimable qu'Aſpaſie.

PHOCION.

Je penſe comme toi: mais la famille a péri par la mienne.

HERMIDAS.

Votre pére hérita du Trône, & ne l'a pas ravi.

PHOCION.

Que veux-tu? J'aime & je crains. Je vais pourtant agir comme certaine du ſuccès. Mais, dis-moi, as-tu fait porter mes lettres au Château?

HERMIDAS.

Oui, Madame; Dimas ſans ſavoir pourquoi, m'a fourni un homme à qui je les ai remiſes; & comme la diſtance d'ici au Château eſt petite, vous aurez bientôt des nouvelles. Mais quel

quel ordre donnez-vous au Seigneur Ariſton, à qui s'adreſſent vos lettres?

PHOCION.

Je lui dis de ſuivre celui qui les lui rendra; d'arriver ici avec ſes Gardes & mon équipage: Ce n'eſt qu'en Prince que je veux qu'Agis ſorte de ces lieux. Et toi, Corine, pendant que je t'attens ici, va te poſter à l'entrée du jardin où doit arriver Ariſton, & viens m'avertir dès qu'il ſera venu. Va, pars, & mets le comble à tous les ſervices que tu m'as rendu.

HERMIDAS.

Je me ſauve. Mais vous n'êtes pas quitte de Léontine; la voilà qui vous cherche.

SCENE II.

LEONTINE, PHOCION.

LEONTINE.

J'Ai un mot à vous dire, mon cher Phocion, le ſort en eſt jetté; nos embarras vont finir.

PHOCION.

Oui, graces au Ciel.

LEONTINE.

Je ne dépends que de moi, nous allons être pour jamais unis. Je vous ai dit que c'eſt un ſpectacle que je ne voulois pas donner ici, mais les meſures que nous avons priſes ne me paroiſſent pas décentes; vous avez envoyé chercher un équipage qui doit nous attendre à quelques pas de la maiſon, n'eſt-il pas vrai? Ne vaudroit-il pas mieux, au-lieu de nous en aller enſemble, que je partiſſe la premiére, & que je me rendiſſe à la ville en vous attendant?

PHOCION.

Oui dà, vous avez raiſon; partez, c'eſt fort bien dit.

LEONTINE.

Je vais, dès cet inſtant, me mettre en état de cela, & dans deux heures je ne ſerai pas ici; mais, Phocion, hâtez-vous de me ſuivre.

PHO-

PHOCION.

Commencez par me quitter, pour vous hâter vous-même.

LEONTINE.

Que d'amour ne me devez-vous pas!

PHOCION.

Je ſais que le vôtre eſt impayable, mais ne vous amuſez point.

LEONTINE.

Il n'y avoit que vous dans le monde, capable de m'engager à la démarche que je fais.

PHOCION.

La démarche eſt innocente, & vous n'y courez aucun hazard: allez vous y préparer.

LEONTINE.

J'aime à voir votre empreſſement; Puiſſe-t-il durer toujours!

PHOCION.

Eh! puiſſiez-vous y répondre par le vôtre, car votre lenteur m'impatiente.

LEONTINE.

Je vous avoue que je ne ſais quoi de triſte s'empare quelquefois de moi.

PHOCION.

Ces réflexions-là ſont-elles de ſaiſon? je ne me ſens que de la joye, moi.

LEONTINE.

Ne vous impatientez plus, je pars: car voici mon frére, que je ne veux point voir dans ce moment-ci.

PHOCION.

Encore ce frére! ce ne ſera donc jamais fait?

SCENE III.

PHOCION, HERMOCRATE.

PHOCION.

HE bien! Hermocrate, je vous croyois occupé à vous arranger pour votre départ.

HER-

HERMOCRATE.

Ah! charmante Aſpaſie, ſi vous ſaviez combien je ſuis combattu!

PHOCION.

Ah! ſi vous ſaviez combien je ſuis laſſé de vous combattre! qu'eſt-ce que cela ſignifie? on n'eſt jamais ſûr de rien avec vous.

HERMOCRATE.

Pardonnez ces agitations à un homme dont le cœur promettoit plus de force.

PHOCION.

Eh! votre cœur fait bien des façons, Hermocrate; ſoyez agité tant que vous voudrez, mais partez, puiſque vous ne voulez pas faire le mariage ici.

HERMOCRATE.

Ah!

PHOCION.

Ce ſoupir-là n'expédie rien.

HERMOCRATE.

Il me reſte encore une choſe à vous dire, & qui m'embarraſſe beaucoup.

PHOCION.

Vous ne finiſſez rien, il y a toujours un reſte.

HERMOCRATE.

Vous confierai-je tout? je vous ai abandonné mon cœur, & je vais être à vous, ainſi il n'y a plus rien à vous cacher.

PHOCION.

Après.

HERMOCRATE.

J'éléve Agis depuis l'âge de huit ans; je ne ſaurois le quitter ſi-tôt; ſouffrez qu'il vive avec nous quelque temps, & qu'il vienne nous retrouver.

PHOCION.

Eh! Qui eſt-il donc?

HERMOCRATE.

Nos intérêts vont devenir communs: Apprenez un grand ſecret. Vous avez entendu parler de

de Cléoméne? Agis eſt ſon fils échappé de la priſon dès ſon enfance.

PHOCION.

Votre confidence eſt en de bonnes mains.

HERMOCRATE.

Jugez avec combien de ſoin il faut que je le cache, & de ce qu'il deviendroit entre les mains d'une Princeſſe qui le fait chercher à ſon tour; & qui apparemment ne reſpire que ſa mort.

PHOCION.

Elle paſſe pourtant pour équitable & généreuſe.

HERMOCRATE.

Je ne m'y fierois pas; elle eſt née d'un ſang qui n'eſt ni l'un ni l'autre.

PHOCION.

On dit qu'elle épouſeroit Agis, ſi elle le connoiſſoit, d'autant plus qu'ils ſont du même âge.

HERMOCRATE.

Quand il ſeroit poſſible qu'elle le voulût, la juſte haine qu'il a pour elle l'en empêcheroit.

PHOCION.

J'aurois cru que la gloire de pardonner à ſes ennemis, valoit bien l'honneur de les haïr toujours, ſur-tout quand ces ennemis ſont innocens du mal qu'on nous a fait.

HERMOCRATE.

S'il n'y avoit pas un Trône à gagner en pardonnant, vous auriez raiſon, mais le prix du pardon gâte tout; quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit pas de cela.

PHOCION.

Agis aura lieu d'être content.

HERMOCRATE.

Il ne ſera pas long-temps avec nous; nos amis fomentent une guerre chez l'ennemi, auquel il ſe joindra; les choſes s'avancent, & peut-être bientôt les verra-t-on changer de face.

PHOCION.

Se défera-t-on de la Princeſſe.

HER-

HERMOCRATE.

Elle n'eſt que l'héritiére des coupables ; ce ſeroit-là ſe venger d'un crime par un autre, & Agis n'en eſt point capable : il ſuffira de la vaincre.

PHOCION.

Voilà, je penſe, tout ce que vous avez à me dire ; allez prendre vos meſures pour partir.

HERMOCRATE.

Adieu, chére Aſpaſie, je n'ai plus qu'une heure ou deux à demeurer ici.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, DIMAS.

PHOCION.

ENfin, ſerai-je libre ? Je ſuis perſuadée qu'Agis attend le moment de pouvoir me parler ; cette haine qu'il a pour moi, me fait trembler pourtant : mais que veulent encore ces domeſtiques ?

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame.

DIMAS.

Je vous ſaluons, Madame.

PHOCION.

Doucement donc.

DIMAS.

N'apriandez rin, je ſommes ſeuls.

PHOCION.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Une petite bagatelle.

DIMAS.

Oui, je venons ici tant ſeulement pour régler nos comptes.

ARLEQUIN.

Pour voir comment nous ſommes enſemble.

PHOCION.

Eh ! de quoi eſt-il queſtion ? faites vite, car je ſuis preſſée.

DIMAS.

Ah ça, comme dit ſtautre, vous avons-je fait de bonne beſogne?

PHOCION.

Oui, vous m'avez bien ſervie tous deux.

DIMAS.

Et voute ouvrage, à vous, eſt-il avancé?

PHOCION.

Je n'ai plus qu'un mot à dire à Agis qui m'attend.

ARLEQUIN.

Fort bien; puiſqu'il vous attend, ne nous preſſons pas.

DIMAS.

Parlons d'affaire; j'avons vendu du noir, que c'eſt une marveille! j'avons affronté le tiers & le quart.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de fripons comparables à nous.

DIMAS.

J'avons fait un étouffement de conſcience qui étoit bian difficile, & qui eſt bian méritoire.

ARLEQUIN.

Tantôt vous étiez garçon, ce qui n'étoit pas vrai; tantôt vous étiez une fille, ce que je ne ſavons pas.

DIMAS.

Des amours pour ſtici, & pis pour ſtelle-là. J'avons jetté voute cœur à tout le monde, pendant qu'il n'étoit à parſonne de tout ça.

ARLEQUIN.

Des portraits pour attraper des viſages que vous donneriez pour rien, & qui ont pris le barbouillage de leur mine pour argent comptant.

PHOCION.

Mais achéverez-vous? Où cela va-t-il?

DIMAS.

Voute manigance eſt bientôt finie. Combian voulez-vous bailler de la finale?

PHOCION.

Que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Achetez le reſte de l'avanture, nous la vendrons à un prix raiſonnable.

DIMAS.

Faires marché avec nous, ou bian je rompons tout.

PHOCION.

Ne vous ai-je pas promis de faire votre fortune?

DIMAS.

Hé bian, baillez-nous voute parole en argent comptant.

ARLEQUIN.

Oui; car quand on n'a plus beſoin des fripons, on les paye mal.

PHOCION.

Mes enfans, vous êtes des inſolens.

DIMAS.

Oh! ça ſe peut bian.

ARLEQUIN.

Nous tombons d'accord de l'inſolence.

PHOCION.

Vous me fâchez, & voici ma réponſe. C'eſt que ſi vous me nuiſez, ſi vous n'êtes pas discrets, je vous ferai expier votre indiſcrétion dans un cachot. Vous ne ſavez pas qui je ſuis, & je vous avertis que j'en ai le pouvoir. Si au contraire vous gardez le ſilence, je tiendrai toutes les promeſſes que je vous ai faites. Choiſiſſez: quant à-préſent, retirez-vous, je vous l'ordonne; & réparez votre faute par une prompte obéiſſance.

DIMAS *à Arlequin.*

Que ferons-je, camarade? Alle me baille de la peur: continurons-je l'inſolence?

ARLEQUIN.

Non, c'eſt peut-être le chemin du cachot; & j'aime encore mieux rien que quatre murailles. Partons.

SCENE

SCENE V.

PHOCION, AGIS.

PHOCION *à part.*

J'Ai bien fait de les intimider. Mais voici Agis.

AGIS.

Je vous retrouve donc, Aſpaſie, & je puis un moment vous parler en liberté. Que n'ai-je pas ſouffert de la contrainte où je me ſuis vu! J'ai preſque haï Hermocrate & Léontine de toute l'amitié qu'ils vous marquent : mais qui eſt-ce qui ne vous aimeroit pas? Que vous êtes aimable, Aſpaſie! & qu'il m'eſt doux de vous aimer!

PHOCION.

Que je me plais à vous l'entendre dire! Agis. Vous ſaurez bientôt, à votre tour, de quel prix votre cœur eſt pour le mien. Mais dites-moi, cette tendreſſe dont la naïveté me charme, eſt-elle à l'épreuve de tout? Rien n'eſt-il capable de me la ravir?

AGIS.

Non; je ne la perdrai qu'en ceſſant de vivre.

PHOCION.

Je ne vous ai pas tout dit, Agis; vous ne me connoiſſez pas encore.

AGIS.

Je connois vos charmes; je connois la douceur des ſentimens de votre ame, rien ne peut m'arracher à tant d'attraits; & c'en eſt aſſez pour vous adorer toute ma vie.

PHOCION.

O Dieux! que d'amour! mais plus il m'eſt cher, & plus je crains de le perdre. Je vous ai déguiſé qui j'étois; & ma naiſſance vous rebutera peut-être.

AGIS.

Hélas! vous ne ſavez pas qui je ſuis moi-même, ni tout l'effroi que m'inſpire pour vous la

la penſée d'unir mon ſort au vôtre. O cruelle Princeſſe, que j'ai de raiſons de te haïr!

PHOCION.

Hé! de qui parlez-vous, Agis? Quelle Princeſſe haïſſez-vous tant?

AGIS.

Celle qui régne, Aſpaſie; mon ennemie & la vôtre. Mais quelqu'un vient qui m'empêche de continuer.

PHOCION.

C'eſt Hermocrate. Que je le hais de nous interrompre! Je ne vous laiſſe que pour un moment, Agis, & je reviens dès qu'il vous aura quitté. Ma deſtinée avec vous ne dépend plus que d'un mot. Vous me haïſſez ſans le ſavoir pourtant.

AGIS.

Moi, Aſpaſie!

PHOCION.

On ne me donne pas le temps de vous en dire davantage. Finiſſez avec Hermocrate.

SCENE VI.

AGIS *ſeul.*

JE n'entends rien à ce qu'elle veut dire. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſaurois diſpoſer de moi ſans en avertir Hermocrate.

SCENE VII.

HERMOCRATE, AGIS.

HERMOCRATE.

ARrêtez, Prince, il faut que je vous parle... Je ne ſais par où commencer ce que j'ai à vous dire.

AGIS.

Quel eſt donc le ſujet de votre embarras, Seigneur?

HERMOCRATE.

Ce que vous n'auriez peut-être jamais imaginé;

giné; ce que j'ai honte de vous avouer; mais ce que, toute réflexion faite, il faut pourtant vous apprendre.

AGIS.

A quoi ce discours-là nous prépare-t-il? Que vous seroit-il donc arrivé?

HERMOCRATE.

D'être aussi foible qu'un autre.

AGIS.

Hé de quelle espéce de foiblesse s'agit-il, Seigneur?

HERMOCRATE.

De la plus pardonnable pour tout le monde, de la plus commune, mais de la plus inattendue chez moi. Vous savez ce que je pensois de la passion qu'on appelle amour.

AGIS.

Et il me semble que vous exagériez un peu là-dessus.

HERMOCRATE.

Oui, cela se peut bien; mais que voulez-vous? Un solitaire qui médite, qui étudie, qui n'a de commerce qu'avec son esprit, & jamais avec son cœur; un homme enveloppé de l'austérité de ses mœurs, n'est guéres en état de porter son jugement sur certaines choses; il va toujours trop loin.

AGIS.

Il n'en faut pas douter, vous tombiez dans l'excès.

HERMOCRATE.

Vous avez raison; je pense comme vous: car que ne disois-je pas? Que cette passion étoit folle, extravagante, indigne d'une ame raisonnable: je l'appellois un délire, & je ne savois ce que je disois. Ce n'étoit pas-là consulter ni la raison, ni la nature; c'étoit critiquer le Ciel même.

AGIS.

Oui ; car dans le fond nous ſommes faits pour aimer.

HERMOCRATE.

Comment donc ! c'eſt un ſentiment ſur qui tout roule.

AGIS.

Un ſentiment qui pourroit bien ſe venger un jour du mépris que vous en avez fait.

HERMOCRATE.

Vous m'en menacez trop tard.

AGIS.

Pourquoi donc ?

HERMOCRATE.

Je ſuis puni.

AGIS.

Sérieuſement !

HERMOCRATE.

Faut-il vous dire tout ? Préparez-vous à me voir changer bientôt d'état, à me ſuivre ſi vous m'aimez : je pars aujourd'hui, & je me marie.

AGIS.

Eſt-ce-là le ſujet de votre embarras ?

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas agréable de ſe dédire, & je reviens de loin.

AGIS.

Et moi je vous en félicite : il vous manquoit de connoître ce que c'étoit que le cœur.

HERMOCRATE.

J'en ai reçu une leçon qui me ſuffit, & je ne m'y tromperai plus. Si vous ſaviez au reſte avec quel excès d'amour, avec quelle induſtrie de paſſion on eſt venu me ſurprendre, vous augureriez mal d'un cœur qui ne ſe ſeroit pas rendu : la ſageſſe n'inſtruit point à être ingrat, & je le ſerois été. On me voit pluſieurs fois dans la forêt, on prend du panchant pour moi,

on essaye de le perdre, on ne sauroit: on se résout à me parler, mais ma réputation intimide. Pour ne point risquer un mauvais accueil, on se déguise, on change d'habit, on devient le plus beau de tous les hommes; on arrive ici, on est reconnu. Je veux qu'on se retire; je crois même que c'est à vous à qui on en veut: on me jure que non. Pour me convaincre, on me dit. Je vous aime: en doutez-vous? Ma main, ma fortune, tout est à vous avec mon cœur: donnez-moi le vôtre, ou guérissez le mien; oédez à mes sentimens, ou apprenez-moi à les vaincre; rendez-moi mon indifférence, ou partagez mon amour; & l'on me dit tout cela avec des charmes, avec des yeux, avec des tons qui auroient triomphé du plus féroce de tous les hommes.

AGIS *agité.*

Mais, Seigneur, cette tendre Amante qui se déguise, l'ai-je vue ici? Y est-elle venue?

HERMOCRATE.

Elle y est encore.

AGIS.

Je n'y vois que Phocion!

HERMOCRATE.

C'est elle-même, mais n'en dites mot. Voici ma sœur qui vient.

SCENE VIII.

LEONTINE, HERMOCRATE, AGIS.

AGIS *à part.*

LA perfide! qu'a-t-elle prétendu en me trompant!

LEONTINE.

Je viens vous avertir d'une petite absence que je vais faire à la ville, mon frére.

HERMOCRATE.

Hé chez qui allez-vous donc, Léontine?

LEONTINE.

Chez Phroſine, dont j'ai reçu des nouvelles, & qui me preſſe d'aller la voir.

HERMOCRATE.

Nous ſerons donc tous deux abſens, car je pars auſſi dans une heure; je le diſois même à Agis.

LEONTINE.

Vous partez, mon frére! hé chez qui allez-vous à votre tour?

HERMOCRATE.

Rendre viſite à Criton.

LEONTINE.

Quoi! à la ville, comme moi? il eſt aſſez particulier que nous y ayons tous deux affaire; vous vous ſouvenez de ce que vous m'avez dit tantôt: votre voyage ne cache-t-il pas quelque myſtére?

HERMOCRATE.

Voilà une queſtion qui me feroit douter des motifs du vôtre; vous vous ſouvenez auſſi des diſcours que vous m'avez tenus?

LEONTINE.

Hermocrate, parlons à cœur ouvert: tenez, nous nous pénétrons, je ne vais point chez Froſine.

HERMOCRATE.

Dès que vous parlez ſur ce ton-là, je n'aurai pas moins de franchiſe que vous; je ne vais point chez Criton.

LEONTINE.

C'eſt mon cœur qui me conduit où je vais.

HERMOCRATE.

C'eſt le mien qui me met en voyage.

LEONTINE.

Oh! ſur ce pied-là, je me marie.

HERMOCRATE.

Hé bien, je vous en offre autant.

LEONTINE.

Tant mieux, Hermocrate, &, grace à notre mutuelle confidence, je crois que celui que j'aime, & moi, nous nous épargnerons les frais du départ : il eſt ici, & puiſque vous ſavez tout, ce n'eſt pas la peine de nous aller marier plus loin.

HERMOCRATE.

Vous avez raiſon, & je ne partirai point non plus ; nos mariages ſe feront enſemble, car celle à qui je me donne eſt ici auſſi.

LEONTINE.

Je ne ſais pas où elle eſt ; pour moi, c'eſt Phocion que j'épouſe.

HERMOCRATE.

Phocion !

LEONTINE.

Oui, Phocion.

HERMOCRATE.

Qui donc ? celui qui eſt venu nous trouver ici ? celui pour lequel vous me parliez tantôt ?

LEONTINE.

Je n'en connois point d'autre.

HERMOCRATE.

Mais ; attendez donc ; je l'épouſe auſſi moi, & nous ne pouvons pas l'épouſer tous deux.

LEONTINE.

Vous l'épouſez ! dites-vous ; vous n'y rêvez pas !

HERMOCRATE.

Rien n'eſt plus vrai.

LEONTINE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Quoi ! Phocion qui m'aime d'une tendreſſe infinie ; qui a fait faire mon portrait ſans que je le ſuſſe !

HERMOCRATE.

Votre portrait! ce n'eſt pas le vôtre, c'eſt le mien, qu'il a fait faire à mon inſu.

LEONTINE.

Mais ne vous trompez-vous pas? Voici le ſien, le reconnoiſſez-vous?

HERMOCRATE.

Tenez, ma ſœur, en voilà le double; le vôtre eſt en homme, & le mien eſt en femme; c'en eſt toute la différence.

LEONTINE.

Juſte Ciel! où en ſuis-je?

AGIS.

Oh! c'en eſt fait, je n'y ſaurois plus tenir; elle ne m'a point donné de portrait, mais je dois l'épouſer auſſi.

HERMOCRATE.

Quoi! vous auſſi, Agis? Quelle étrange avanture!

LEONTINE.

Je ſuis outrée, je l'avoue.

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas queſtion de ſe plaindre: nos domeſtiques étoient gagnés, je crains quelques deſſeins cachés; hâtons-nous, Léontine, ne perdons point de temps: il faut que cette fille-là s'explique, & nous rende compte de ſon impoſture.

SCENE IX.

AGIS, PHOCION.

AGIS *ſans voir Phocion.*

JE ſuis au déſeſpoir!

PHOCION.

Les voilà donc partis, ces importuns. Mais qu'avez-vous, Agis? Vous ne me regardez pas.

AGIS.

AGIS.

Que venez-vous faire ici? Qui de nous trois doit vous épouser, d'Hermocrate, de Léontine, ou de moi?

PHOCION.

Je vous entends; tout eſt découvert.

AGIS.

N'avez-vous pas votre portrait à me donner, comme aux autres?

PHOCION.

Les autres n'auroient pas eu ce portrait, ſi je n'avois pas eu deſſein de vous donner la perſonne.

AGIS.

Et moi, je la céde à Hermocrate. Adieu, perfide! adieu, cruelle! je ne ſais de quels noms vous appeller; adieu pour jamais. Je me meurs! . . .

PHOCION.

Arrêtez, cher Agis, écoutez-moi.

AGIS.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

PHOCION.

Non, je ne vous quitte plus; craignez d'être le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous ne m'écoutez pas.

AGIS.

Moi, que vous avez trompé!

PHOCION.

C'eſt pour vous que j'ai trompé tout le monde, & je n'ai pu faire autrement; tous mes artifices ſont autant de témoignages de ma tendreſſe, & vous inſultez, dans votre erreur, au cœur le plus tendre qui fût jamais; je ne ſuis point en peine de vous calmer; tout l'amour que vous me devez, tout celui que j'ai pour vous, vous ne le ſavez pas. Vous m'aimerez, vous m'eſtimerez, vous me demanderez pardon.

AGIS.

Je n'y comprends rien!

PHOCION.

J'ai tout employé pour abuſer des cœurs dont la tendreſſe étoit l'unique voye qui me reſtoit pour obtenir la vôtre, & vous étiez l'unique objet de tout ce qu'on m'a vu faire.

AGIS.

Hélas! puis-je vous en croire, Aſpaſie?

PHOCION.

Dimas & Arlequin qui ſavent mon ſecret, qui m'ont ſervie, vous confirmeront ce que je dis-là; interrogez-les, mon amour ne dédaigne pas d'avoir recours à leur témoignage.

AGIS.

Ce que vous me dites-là eſt-il poſſible, Aſpaſie? On n'a donc jamais tant aimé que vous le faites.

PHOCION.

Ce n'eſt pas-là tout; cette Princeſſe que vous appellez votre ennemie, & la mienne....

AGIS.

Hélas! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, peut-être un jour vous fera-t-elle pleurer ma mort; elle n'épargnera pas le fils de Cléoménes.

PHOCION.

Je ſuis en état de vous rendre l'arbitre de ſon ſort.

AGIS.

Je ne lui demande que de nous laiſſer diſpoſer du nôtre.

PHOCION.

Diſpoſez vous-même de ſa vie; c'eſt ſon cœur ici qui vous la livre.

AGIS.

Son cœur! Vous Léonide, Madame!

PHOCION.

Je vous diſois que vous ignoriez tout mon amour; & le voilà tout entier.

AGIS *ſe jette à genoux.*

Je ne puis plus vous exprimer le mien.

SCENE

SCENE X.

LEONTINE, HERMOCRATE, PHOCION, AGIS.

HERMOCRATE.

QUe vois-je! Agis à ſes genoux! (*Il s'approche*) De qui eſt ce portrait-là?

PHOCION.

C'eſt de moi.

LEONTINE.

Et celui-ci, fourbe que vous êtes?

PHOCION.

De moi. Voulez-vous que je les reprenne, & que je vous rende les vôtres?

HERMOCRATE.

Il ne s'agit point ici de plaiſanterie. Qui êtes-vous? quels ſont vos deſſeins?

PHOCION.

Je vais vous les dire. Mais laiſſez-moi parler à Corine qui vient à nous.

SCENE DERNIERE.

HERMIDAS, DIMAS, ARLEQUIN, & le reſte des Acteurs.

DIMAS.

NOute Maître, je vous avartis qu'il y a tout plain d'hallebardiers au bas de noute jardrin; & pis des ſoudars; & pis des carioles dorées.

HERMIDAS.

Madame, Ariſton eſt arrivé.

PHOCION *à Agis.*

Allons, Seigneur, venez recevoir les hommages de vos ſujets. Il eſt temps de partir; vos Gardes vous attendent. (*à Hermocrate & à Léontine.*) Vous, Hermocrate, & vous, Léon-

tine, qui d'abord refuſiez tous deux de me garder, vous ſentez le motif de mes feintes. Je voulois rendre le Trône à Agis, & je voulois être à lui. Sous mon nom j'aurois peut-être révolté ſon cœur, & je me ſuis déguiſée pour le ſurprendre; ce qui n'auroit encore abouti à rien, ſi je ne vous avois pas abuſés vous-mêmes. Au reſte, vous n'êtes point à plaindre, Hermocrate, je laiſſe votre cœur entre les mains de votre raiſon. Pour vous, Léontine, mon ſexe doit avoir déjà diſſipé tous les ſentimens que vous avoit inſpiré mon artifice.

FIN.

L'EPREUVE,

COMEDIE.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.
ANGELIQUE, sa Fille.
LISETTE, Suivante.
LUCIDOR, Amant d'Angélique.
FRONTIN, Valet de Lucidor.
M. BLAISE, jeune Fermier du Village.

L'EPREUVE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR, FRONTIN, *en bottes & en habit de Maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette Salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiére Hôtellerie du Village, j'ai demandé le chemin du Château, suivant l'ordre de votre Lettre, & me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites vous?

Il se retourne.

Y reconnoissez-vous votre Valet de chambre, & n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut; à qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, & vous avez paru. A-présent que voulez-vous faire de moi & de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! Ma foi, Monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non! Tu te trompes, c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la Terre que mon Homme d'affaire m'a achetée ; j'ai trouvé dans le Château une Madame Argante qui en étoit comme la Concierge, & qui est une petite Bourgeoise de ce Pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé, & c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN *riant.*

Pour cette fille que vous aimez, la confidence est gaillarde. Nous serons donc trois ; vous traitez cette affaire-ci comme une Partie de Piquet.

LUCIDOR.

Ecoutez-moi donc, j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche & mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire ; & cela étant, il y a une chose qui m'inquiéte.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'Hôtellerie une fille, qui ne m'a pas apperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte ; mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit à une Dame chez qui mon Maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois ; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de

de fois que je l'ai vue, & cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom-là, qui est du Village, qui y a toute sa famille, & qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une Dame du Pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, & de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh, pour de l'effronterie, je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout: mais dites-moi, Monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge vous êtes tout-à-fait sage & raisonnable, il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR *fâché.*

Hem?

FRONTIN.

Doucement, vous êtes le fils d'un riche Négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de-là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tai-toi, tu ne connois point celle dont tu par-

parles ; il eſt vrai qu'Angélique n'eſt qu'une ſimple Bourgeoiſe de Campagne ; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances ; elle eſt d'ailleurs ſi aimable, & je démêle, à travers ſon innocence, tant d'honneur & tant de vertu en elle ; elle a naturellement un caractére ſi diſtingué, que ſi elle m'aime comme je le crois, je ne ſerai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment, ſi elle vous aime ! Eſt-ce que cela n'eſt pas décidé ?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été queſtion du mot d'Amour entr'elle & moi ; je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont ſignifié que cela ; toutes les ſiennes n'ont été que des expreſſions du panchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée ; j'ai été même en quelque danger, je l'ai vue inquiéte, allarmée, plus changée que moi ; j'ai vu des larmes couler de ſes yeux, ſans que ſa mére s'en apperçût ; & depuis que la ſanté m'eſt revenue, nous continuons de-même ; je l'aime toujours ſans le lui dire, elle m'aime auſſi ſans m'en parler, & ſans vouloir cependant m'en faire un ſecret ; ſon cœur ſimple, honnête & vrai n'en ſait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en ſavez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant ? Il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas temps ; tout ſûr que je ſuis de ſon cœur, je veux ſavoir à quoi je le dois ; & ſi c'eſt l'homme riche, ou ſeulement moi qu'on aime, c'eſt ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre ; il m'eſt encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui eſt entre nous deux, & c'eſt de quoi je vais profiter.

FRON-

FRONTIN.

Voilà qui eſt fort bien ; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh ! pourquoi ? Mettez-vous à la place d'une fille, & ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le ſot ! Hé bien, ſi tu plais, j'y remédierai ſur le champ en te faiſant connoître. As-tu apporté les bijoux ?

FRONTIN *fouillant dans ſa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puiſque perſonne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin, n'arrive. Va t'ajuſter, & ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, ſouvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR, BLAISE,

qui vient doucement habillé en riche Fermier.

LUCIDOR.

IL vient à moi, il paroît avoir à me parler.

M. BLAISE.

Je vous ſalue, M. Lucidor, hé-bien, qu'eſt-ce ? Comment vous va, vous avez bonne mine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte aſſez bien, M. Blaiſe.

M. BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du prouſit ; vous vela morgué pus rougeaut, pus varmeille ! Ca réjouit, ça me plaît à voir.

LU-

LUCIDOR.

Je vous en ſuis obligé.

M. BLAISE.

C'eſt que j'aime tant la ſanté des braves gens, alle eſt ſi recommandable, ſur-tout la voute qui eſt la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raiſon d'y prendre quelque intérêt; je voudrois pouvoir vous être utile à quelque choſe.

M. BLAISE.

Voirement, cette utilité-là eſt belle & bonne, & je viens tout juſtement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

M. BLAISE.

Vous ſavez bian, Monſieur, que je fréquente chez Madame Argante, & ſa fille Angélique. Alle eſt gentille au moins.

LUCIDOR.

Aſſurément.

M. BLAISE *riant.*

Hé hé hé, c'eſt, ne vous déplaiſe, que je vourois avoir ſa gentilleſſe en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

M. BLAISE.

Ah! Cette petite criature-là m'affole, j'en pars ſi peu d'eſprit que j'ai; quand il fait jour, je penſe à elle; quand il fait nuit, j'en rêve; il me faut du remède à ça, & je viens envars vous à celle fin, par vouté moyen, pour l'honneur & le reſpect qu'en vous porte ici, ſauf voute grace; & ſi ça ne vous torne pas à importunité de me favoriſer de queuques bonnes paroles auprès de ſa mére, dont j'ai itou beſoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous ſouhaitez que j'engage Mada-

Madame Argante à vous donner ſa fille? & Angélique vous aime-t-elle?

M. BLAISE.

O dame! quand par fois je li conte ma chance, elle rit de tout ſon cœur & me plante-là. C'eſt bon ſigne, n'eſt-ce pas?

LUCIDOR.

Mi bon, ni mauvais; au ſurplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de pluſieurs Terres, fils de Fermier vous-même.

M. BLAISE.

Et que je ſis encor une jeuneſſe, car je n'ons que trente ans, & d'humeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, ſans une difficulté.

M. BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'eſt qu'en revanche des ſoins que Madame Argante & toute ſa maiſon ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai ſongé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va ſe préſenter, qui ne veut préciſément épouſer qu'une fille de Campagne, de famille honnête, & qui ne ſe ſoucie pas qu'elle ait du bien.

M. BLAISE.

Morgué, vous me faites-là un vilain tour avec voute aviſement, Monſieur Lucidor; vela qui m'eſt bian rude, bian chagrinant, & bian traître. Jarnigué, ſoyons bons, je l'approuve, mais ne foulons perſonne, je ſis voute prochain autant qu'un autre, & ne faut pas peſer ſur ceti-ci pour alléger ceti-là, moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez; c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Vela-t-il pas une ſanté qui m'eſt bian chanceuſe, après vous avoir mené moi-même ceti-là qui vous a tiré deux fois du ſang, & qui eſt mon coulin, afin que

vous

vous le ſachiez, mon propre couſin Germain; ma mére étoit ſa tante, & jarni ce n'eſt pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoûte rien à l'obligation que je vous ai.

M. BLAISE.

Sans compter que c'eſt cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un ſou, & que la petite aura en marige.

LUCIDOR.

Calmez-vous; eſt-ce cela que vous en eſpérez? Hé bien, je vous en donne douze pour en épouſer une autre, & pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

M. BLAISE *étonné.*

Quoi? douze-mille livres d'argent ſec!

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, ſans vous ôter cependant la liberté de vous préſenter pour Angélique; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante: je l'exige, entendez-vous? car ſi vous plaiſez à Angélique, je ſerois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

M. BLAISE *ſe frottant les yeux de ſurpriſe.*

Eh mais! C'eſt comme un Prince qui parle: douze-mille livres! Les bras m'en tombent! Je ne ſaurois me r'avoir. Allons, Monſieur, boutez-vous-là, que je me proſterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas néceſſaire, point de complimens, je vous tiendrai parole.

M. BLAISE.

Après que j'ons été ſi mal appris, ſi brutal. Eh! dites-moi, Roi que vous êtes, ſi par avanture Angélique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela; écoutez-moi: je

je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien: si elle vous refuse, les douze-mille francs sont à vous.

M. BLAISE.

Alle me refuſera, Monſieur, alle me refuſera; le Ciel m'en fera la grace à cauſe de vous qui le déſirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cauſe des douze-mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refuſé.

M. BLAISE.

Hélas! peut-être bian que la ſomme m'étourdit un petit brin; j'en ſis friand, je le confeſſe, alle eſt ſi conſolante.

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché, c'eſt que vous feigniez de l'empreſſement pour obtenir Angélique, & que vous continuyez de paroître amoureux d'elle.

M. BLAISE.

Oui, Monſieur, je ſerons fidéle à ça, mais j'ons bonne eſpérance de n'être pas daigne d'elle, & mêmement j'avons opinion ſi alle oſoit, qu'alle vous aimeroit plus que parſonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaiſe, vous me ſurprenez, je ne m'en ſuis pas apperçu, vous vous trompez; en tout cas, ſi elle ne veut pas de vous, ſouvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là, je ſerois bien aiſe de ſavoir ce qui en eſt par pure curioſité.

M. BLAISE.

En n'y manquéra pas, en li reprochera devant vous drès que Monſieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaiſir auſſi de jetter vos

vos vues sur Lisette, que sans compter les douze-mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisi, je vous en avertis.

M. BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, on se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert Madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

M. BLAISE.

Eh voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

M. BLAISE.

Charmante. Monsieur varra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte: il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

M. BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos où alle ne comprenra rin. La vela. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCÈNE III.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens d'apprendre, Monsieur, par le petit garçon de notre Vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château souhaittez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il ſera revenu de l'Hôtellerie où il eſt retourné. Où eſt Angélique, Liſette?

LISETTE.

Il me ſemble l'avoir vue dans le Jardin, qui s'amuſoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR *en montrant Blaiſe.*

Voici un homme qui eſt de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouſer, & je lui demandois ſi elle avoit de l'inclination pour lui; qu'en penſez-vous?

M. BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant ça, belle Brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis eſt que juſqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

M. BLAISE *gaiment.*

Rian du tout? C'eſt ce que je diſois. Que Mademoiſelle Liſette a le jugement!

LISETTE.

Ma réponſe n'a rien de trop flatteur, mais je ne ſaurois en faire une autre.

M. BLAISE *cavalièrement.*

Ctelle-là eſt belle & bonne, & je m'y accorde. J'aime qu'on ſoit franc; & en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'eſt pas que vous ne valiez votre prix, Monſieur Blaiſe: mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas aſſez de bien pour ſa fille.

M. BLAISE *en riant.*

Ca eſt vrai, pas aſſez de bian. Plus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'eſt qu'il n'eſpére pas grand' choſe.

M. BLAISE.

Oui, vela ce que c'eſt, & pis, tout ce qui viant je le prends. (*A Liſette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a-là quelque choſe que je n'entends pas.

M. BLAISE.

Stependant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, & il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas, faut mettre les deux pour deviner juſte.

LISETTE *en riant.*

Vous êtes un très-grand deviſt.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai auſſi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti; il s'agit d'un homme du monde, & voilà pourquoi je m'informe ſi elle n'aime perſonne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je penſe bien qu'elle s'en tiendra-là.

LUCIDOR.

Adieu Liſette, je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angélique ſera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez perſuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris ſans récompenſer le zéle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monſieur.

LUCIDOR *à Blaiſe en s'en allant & à part.*

Ménagez vos termes avec Liſette, M. Blaiſe.

M. BLAISE.

Auſſi fais-je, je n'y mets pas le ſens-commun.

SCENE

SCENE IV.

M. BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

M. BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or ; au ſurplus, comment vous portez-vous, Mademoiſelle Liſette ?

LISETTE *riant.*

Hé ! que voulez-vous dire avec votre compliment, Maître Blaiſe ? vous tenez depuis un moment des diſcours bien étranges.

M. BLAISE.

Oui, j'ons des maniéres fantasques, & ça vous étonne, n'eſt-ce pas ? Je m'en doute bian. *& par réflexion.*

Que vous êtes agriable !

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ! Comme il me regarde ! en-vérité vous extravaguez.

M. BLAISE.

Tout au contraire, c'eſt ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Hé bien, contemplez, voyez ; ai-je aujourd'hui le viſage autrement fait que je ne l'avois hier ?

M. BLAISE.

Non, c'eſt moi qui le vois mieux que de coutume, il eſt tout nouviau pour moi.

LISETTE *voulant s'en aller.*

Eh, que le Ciel vous béniſſe !

M. BLAISE *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous ? C'eſt ſe moquer que de vous entendre ; on diroit que vous m'en

contez; je ſais bien que vous êtes un Fermier à votre aiſe, & que je ne ſuis pas pour vous: de quoi s'agit-il donc?

M. BLAISE.

De m'acouter ſans y voir goûte, & de dire à part nous: ouais! faut qu'il y ait un ſecret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un ſecret? vous ne me dites rien d'intelligible.

M. BLAISE.

Non, c'eſt fait exprès, c'eſt réſolu.

LISETTE.

Voilà qui eſt bien particulier; ne recherchez-vous pas Angélique?

M. BLAISE.

Ca eſt ſon conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, & plus je m'y perds.

M. BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver ſi agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Juſqu'ici vous n'avez pas pris garde ſi je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé ſubitement amoureux de moi, je ne vous en empêche pas.

M. BLAISE *vite & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE *criant.*

Que dites-vous donc?

M. BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin; j'ons donné ma parole, je marche droit en beſogne, voyez-vous, il n'y a pas à tire à ça; je ne dis rin, mais je penſe, & je vais répétant, que vous êtes agriable!

LISETTE *étonnée & le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, & ſi je ne me figu-

figurois pas que vous êtes timbré, en-vérité je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

M. BLAISE.

Oh! soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. BLAISE.

Et mêmement, à vous parmis de m'aimer, par exemple j'y consens encore; si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rien de perdu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

M. BLAISE.

Oh dame! je sis bridé, moi; ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler pus clair. Voici venir Angélique; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, Monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, BLAISE.

ANGELIQUE *un bouquet à la main.*

BOn jour, Monsieur Blaise: est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour Monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGELIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas, Monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

M. BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence, il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGELIQUE.

Me marier! Monſieur Blaiſe; & à qui donc, s'il vous plaît?

M. BLAISE.

La parſonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, & il ne dit pas qui c'eſt, ni d'où il viendra.

ANGELIQUE *d'un air content & diſcret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas!

LISETTE.

Je vous rapporte les propres termes.

ANGELIQUE.

Hé bien, je n'en ſuis pas inquiéte, on le connoîtra tôt ou tard.

M. BLAISE.

Ce n'eſt pas moi toujours.

ANGELIQUE.

Oh! je le crois bien: ce ſeroit-là un beau myſtére, vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

M. BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je ſis amoureux de vous, vous le ſavez bian.

Liſette léve les épaules.

ANGELIQUE.

Je l'avois oublié.

M. BLAISE.

Me vela peur vous en aviſer dérechef, vous ſouciez-vous un peu de ça, Madamoiſelle Angélique?

Liſette boude.

ANGELIQUE.

Hélas! guéres.

M. BLAI-

M. BLAISE.

Guéres? C'eſt toujours queuque choſe; prenez-y garde au-moins, car je vais me douter, ſans façon, que je vous plaîs.

ANGELIQUE.

Je ne vous le conſeille pas, Monſieur Blaiſe; car il me ſemble que non.

M. BLAISE.

Ah! bon ça, vela qui ſe comprend: c'eſt pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine; mais n'importe, ne vous gênez pas, je revianrai tantôt pour ſavoir ſi vous déſirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taiſe; ruminez ça à part vous, & faites à votre guiſe: bon jour.

Et à Liſette à part.

Que vous êtes avenante!

LISETTE *en colére.*

Quelle cervelle!

SCENE VI.

LISETTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HEureuſement, je ne crains pas ſon amour; quand il me demanderoit à ma mére, il n'en ſera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui, c'eſt un conteur de ſornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'écoute pas: mais dis-moi, Liſette, Monſieur Lucidor parle donc ſérieuſement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari diſtingué, d'un établiſſement conſidérable.

ANGELIQUE.

Très-conſidérable, ſi c'eſt ce que je ſoupçonne.

LISETTE.

Eh, que ſoupçonnez-vous?

ANGELIQUE.

Oh! je rougirois trop, ſi je me trompois.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce pas lui, par hazard, que vous vous imaginez être l'homme en queſtion, tout grand Seigneur qu'il eſt par ſes richeſſes?

ANGELIQUE.

Bon! lui! je ne ſais pas ſeulement moi-même ce que je veux dire: on rêve, on proméne ſa penſée, & puis c'eſt tout. On le verra, ce mari; je ne l'épouſerai pas ſans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne ſeroit qu'un de ſes amis, ce ſeroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous ſeriez venue, & il m'attend dans l'allée.

ANGELIQUE.

Eh, va donc, à quoi t'amuſes-tu-là? pardi tu fais bien les commiſſions qu'on te donne, il n'y ſera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-t-il long-temps que vous êtes ici Angélique?

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, il n'y a qu'un moment que je ſais que vous avez envie de me parler, & je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une choſe aſſez importante.

LISETTE.

Eſt-ce en ſecret? M'en irai-je?

LU-

LUCIDOR.

Il n'y a pas de néceſſité que vous reſtiez.

ANGELIQUE.

Auſſi bien je crois que ma mére aura beſoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR *la regardant attentivement.*

ANGELIQUE *en riant.*

A Quoi ſongez-vous donc en me conſidérant ſi fort?

LUCIDOR.

Je ſonge que vous embelliſſez tous les jours.

ANGELIQUE.

Ce n'étoit pas de-même quand vous étiez malade. A propos, je ſais que vous aimez les fleurs, & je penſois à vous auſſi en cueillant ce petit bouquet; tenez, Monſieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaiſir à vous le voir.

ANGELIQUE *le prend.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGELIQUE.

Ah! cela eſt ſi aiſé avec de certaines perſonnes; mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'auparavant tout vous m'inſtruirez de l'état de votre cœur.

ANGELIQUE.

Hélas! le compte en ſera bientôt fait, je

ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié que vous ſavez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je ſache; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaiſir, que j'en oublie preſque ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Comment faire ? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taiſe; je ne connois point d'autre ſecret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce ſecret-là, mais pourſuivons. Il n'y a encore environ que ſept ſemaines que je ſuis ici.

ANGELIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le temps paſſe vite ! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes-gens du Pays qui vous font la cour; lequel de tous diſtinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en eſt comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGELIQUE.

Je ne ſais pas, Monſieur, pourquoi vous pensez que j'en diſtingue, des jeunes gens qui me font la cour. Eſt-ce que je les remarque ? Eſt-ce que je les vois ? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGELIQUE.

Je ne me ſoucios d'aucun quand vous êtes venu ici, & je ne m'en ſoucie pas davantage depuis que vous y êtes, aſſurément.

LUCIDOR.

Etes-vous auſſi indifférente pour Maître Blaiſe, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit ?

ANGELIQUE.

Il me demandera en ce qui lui plaira : mais en,

en un mot, tous ces gens-là me déplaiſent depuis le premier jour juſqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop ſouvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de ſe plaire plus en votre compagnie qu'en la ſienne. Que cela eſt ſot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïſſez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chére Angélique: quand je ne vous vois pas, vous me manquez, & je vous cherche.

ANGELIQUE.

Vous ne chercherez pas long-temps, car je reviens bien vite, & ne ſors guéres.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenu, je ſuis content.

ANGELIQUE.

Et moi, je ne ſuis pas melancolique.

LUCIDOR.

Il eſt vrai, j'avoue avec joye que votre amitié répond à la mienne.

ANGELIQUE.

Oui, mais malheureuſement vous n'êtes pas de notre village, & vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guéres. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe, que j'y retourne ou non, puiſqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y ſoyons tous deux.

ANGELIQUE.

Tous deux, Monſieur Lucidor; eh mais, contez-moi donc comme quoi?

LUCIDOR.

C'eſt que je vous deſtine un mari qui y demeure.

ANGELIQUE.

Eſt-il poſſible? Ah ça! ne me trompez pas

au-moins, tout le cœur me bat ; loge-t-il avec vous ?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous ſommes dans la même maiſon.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas aſſez, je n'oſe encore être bien aiſe en toute confiance. Quel homme eſt-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas-là le principal. Après.

LUCIDOR.

Il eſt de mon âge & de ma taille.

ANGELIQUE.

Bon, c'eſt ce que je voulois ſavoir.

LUCIDOR.

Nos caractéres ſe reſſemblent, il penſe comme moi.

ANGELIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'eſt un homme tout auſſi uni, tout auſſi ſans façon que je le ſuis.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, & qui n'exigera de celle qu'il épouſera, que ſon cœur.

ANGELIQUE *riant.*

Il l'aura, Monſieur Lucidor, il l'aura, il l'a déjà ; je l'aime autant que vous, ni plus, ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le ſien, Angélique, je vous en aſſure ; je le connois, c'eſt tout comme s'il vous le diſoit lui-même.

ANGELIQUE.

Eh, ſans-doute ; & moi je réponds auſſi comme ſi il étoit-là.

LU-

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il eſt, vous allez le rendre heureux!

ANGELIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne ſera pas heureux tout ſeul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chére Angélique; il me tarde d'entretenir votre méré, & d'avoir ſon conſentement. Le plaiſir que me fait ce mariage, ne mé permet pas de différer davantage. Mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit préſent de nôce, que j'ai droit de vous offrir, ſuivant l'uſage & en qualité d'ami; ce ſont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGELIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y ſerons enſemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'eſt votre amitié qui eſt le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique, votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGELIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, Mademoiſelle, êtes-vous inſtruite? A qui vous marie-t-on?

ANGELIQUE.

A lui, ma chére Liſette, à lui-même; & je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel eſt donc cet homme qui s'appelle lui par excellence? Eſt-ce qu'il eſt ici?

ANGELIQUE.

Et, tu as dû le rencontrer; il va trouver ma méré.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monſieur Lucidor, & ce n'eſt pas lui qui vous épouſe.

ANGELIQUE.

Eh ſi fait; voilà vingt fois que je le répéte. Si tu ſavois comme nous nous ſommes parlé, comme nous nous entendions bien ſans qu'il eût dit c'eſt moi : mais cela étoit ſi clair, ſi clair, ſi agréable, ſi tendre! . . .

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

JE reviens, belle Angélique ; en allant chez votre mére, j'ai trouvé Monſieur qui arrivoit, & j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que de vous l'amener; c'eſt lui, c'eſt ce mari pour qui vous êtes ſi favorablement prévenu, & qui, par le rapport de nos caractéres, eſt en effet un autre moi-même; il m'a apporté auſſi le portrait d'une jeune & jolie perſonne qu'on veut me faire épouſer à Paris.

Il le lui préſente.

Jettez les yeux deſſus : comment le trouvez-vous?

ANGELIQUE *d'un air mourant le repouſſe.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laiſſe enſemble, & je cours chez Madame Argante.

Il s'approche d'elle.

Etes-vous contente?

Angélique, ſans lui répondre, tire la boëte des bijoux, & la lui rend ſans le regarder; elle la met dans ſa main, & il s'arrête comme ſurpris, & ſans la lui remettre, après quoi il ſort.

SCENE

SCENE XI.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE *reſte immobile, Liſette tourne autour de Frontin avec ſurpriſe & Frontin paroit embarraſſé.*

FRONTIN.

Mademoiſelle, l'étonnante immobilité où je vous vois, intimide extrêmement mon inclination naiſſante; vous me découragez tout-à-fait, & je ſens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiſelle eſt immobile, vous muët, & moi ſtupéfaite; j'ouvre les yeux, je regarde, & je n'y comprends rien.

ANGELIQUE *triſtement.*

Liſette, qui eſt-ce qui l'auroit cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit ſeulement jetter un regard ſur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, & peut-être y reviendroit-elle: on s'accoutume aiſément à me voir, j'en ai l'expérience; eſſayez-en.

ANGELIQUE *ſans le regarder.*

Je ne ſaurois, ce ſera pour une autre fois. Liſette, tenez compagnie à Monſieur, je lui demande pardon, je ne me ſens pas bien, j'étouffe, & je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN *à part.*

Mon mérite a manqué ſon coup.

LISETTE *à part.*

C'eſt Frontin, c'eſt lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots à part.*

Voici le plus fort de ma beſogne ici. Ma

mic, que dois-je conjecturer d'un auſſi langoureux accueil?

Elle ne répond pas, & le regarde.

Il continue.

Hé bien, répondez donc? Allez-vous me dire auſſi que ce ſera pour une autre fois?

LISETTE.

Monſieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci eſt bien familier.

LISETTE, *à part les premiers mots.*

Eſt-ce que je me tromperois? . . . . Monſieur, excuſez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman où j'étois?

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Caffé, au ſecond.

FRONTIN.

Une Place Maubert, une Madame Dorman, un ſecond! Non mon enfant, je ne connois point cela, & je prends toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot: mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, & il faut que je me faſſe toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'eſt point lui.

FRONTIN.

Frontin: mais c'eſt un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monſieur, & il m'a ſemblé que c'étoit toi. . . . Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu & des toi? Vous me laſſez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui reſſembles ſi fort. . .

Eh,

Eh, Monſieur! pardon. Je retombe toujours; quoi, tout de bon, ce n'eſt pas toi? ... Je veux dire, ce n'eſt pas vous?

FRONTIN *riant.*

Je crois que le plus court eſt d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raiſonnable & de moindre étoffe, ſe fâcheroit; mais je ſuis trop au-deſſus de votre mépriſe, & vous me divertiriez beaucoup ſi ce n'étoit le desagrément qu'il y a d'avoir une phiſionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit ſe paſſer de lui donner le double de la mienne, & c'eſt un affront qu'elle m'a fait: mais ce n'eſt pas votre faute; parlons de votre Maîtreſſe.

LISETTE.

Oh! Monſieur, n'y ayez point de regret: celui pour qui je vous prenois eſt un garçon fort aimable, fort amuſant, plein d'eſprit, & d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie eſt parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, & tu ſerois le plus grand maraud..... Monſieur, je me brouille encore, la reſſemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'eſt rien, je commence à m'y faire; ce n'eſt pas à moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, Monſieur, c'eſt à votre copie, & je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimoit, & je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raiſon, il en valoit bien la peine; *& à part.* Que cela eſt flatteur!

LISETTE.

Voilà qui eſt bien particulier; à chaque fois que vous parlez, il me ſemble l'entendre.

FRON-

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien-là de ſurprenant; dès qu'on ſe reſſemble, on a le même ſon de voix, & volontiers les mêmes inclinations; il vous aimoit, dites-vous, & je ferois comme lui, ſans l'extrême diſtance qui nous ſépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouiſſois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part les premiers mots.*

Oh!.... Tant d'amour ſera récompenſé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéreſſe à vous, & je vous rendrai ſervice; ne vous mariez point ſans me conſulter.

LISETTE.

Je ſais garder un ſecret; Monſieur, dites-moi ſi c'eſt toi?

FRONTIN *en s'en allant.*

Allons, vous abuſez de ma bonté; il eſt temps que je me retire; (*& après.*) Ouf, le rude aſſaut!

SCENE XIII.

LISETTE *un moment ſeule*, M. BLAISE.

LISETTE.

Je m'y ſuis pris de toutes façons, & ce n'eſt pas lui ſans-doute: mais il n'y a jamais rien eu de pareil; quand ce ſeroit lui au reſte, Maître Blaiſe eſt bien un autre parti, ſi il m'aime.

M. BLAISE.

Hé bien, fillette, à quoi en ſuis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

M. BLAISE *en riant.*

Hé mais, tampire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut ſignifier le tampis que vous dites en riant?

M. BLAI-

M. BLAISE.

C'eſt que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tous cas, j'ai un avis à vous donner; c'eſt qu'Angélique ne paroît pas diſpoſée à accepter le mari que Monſieur Lucidor lui deſtine, & qui eſt ici; & que ſi, dans ces circonſtances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

M. BLAISE *triſtement.*

Croyez-vous? Eh mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh! vous m'impatientez avec vos tant mieux ſi triſtes, & vos tarnpis ſi gaillards, & le tout en m'appellant ma grande fille, & mon poulet; il faut, s'il vous plaît, que j'en aye le cœur net, Monſieur Blaiſe, pour la dernière fois, eſt-ce que vous m'aimez?

M. BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponſe à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

M. BLAISE.

Vela une mauvaiſe penſée.

LISETTE.

Avez-vous toujours deſſein de demander Angélique en mariage?

M. BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac, & ſi on vous la refuſe, en ſerez-vous fâché?

M. BLAISE *riant.*

Ouïda.

LISETTE.

En-vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos ſentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place?

M. BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle eſt-elle ? car ſi vous êtes de bonne foi, ſi effectivement vous m'aimez.

M. BLAISE *riant.*

Oui, je ſuppoſe.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

M. BLAISE *riant.*

Hé! hé! hé! hé!.... Lorgnez-moi un peu, que je voye ſi ça eſt vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

M. BLAISE.

Hé! hé!..... Je le garde. La gentille enfant, queu domage de laiſſer ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obſcurité ! Voilà Madame Argante & Monſieur Lucidor, il eſt apparemment queſtion du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui eſt venu ; la mére voudra qu'elle l'épouſe ; & ſi elle obéit, comme elle y ſera peut-être obligée, il ne ſera plus néceſſaire que vous la demandiez, ainſi retirez-vous, je vous prie.

M. BLAISE.

Oui, mais je ſis d'obligation auſſi de revenir voir ce qui en eſt, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE *fâchée.*

Encore ? Oh votre énigne eſt d'une impertinence qui m'indigne.

M. BLAISE *riant & s'en allant.*

C'eſt pourtant douze-mille francs qui vous fâchent.

LISETTE *le voyant aller.*

Douze-mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit-là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Madame ARGANTE *en entrant, à Frontin.*

EH, Monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible.

A Lisette.

Lisette, vous étiez présente quand Monsieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, Madame, je ne me suis point apperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune & honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que Madame la rassure & s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison; je pense comme elle.

Madame ARGANTE.

Eh! sans-doute; elle est si jeune & si innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; & votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

Madame ARGANTE.

Vous verrez, Monsieur, vous verrez.... Allez Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici; partez.

A Frontin.

Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, Monsieur, ce ne sera rien.

Lisette sort.

FRON-

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette avanture-ci; il eſt fâcheux à un galant-homme à qui tout Paris jette ſes filles à la tête, & qui les refuſe toutes, de venir lui-même eſſuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande préciſément que ſa figure en mariage. Votre fille me convient fort, & je rends grace à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit, en m'appellant, me tenir ſa main ſi prête, & ſi diſpoſée, que je n'euſſe qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obſtacle qui ſe préſente.

Madame ARGANTE.

Eh, Meſſieurs, un peu de patience; regardez-là dans cette occaſion-ci comme un enfant.

SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGELIQUE, LISETTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

Approchez, Mademoiſelle, approchez: n'êtes-vous pas bien ſenſible à l'honneur que vous fait Monſieur de venir vous épouſer, malgré votre peu de de fortune, & la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour & ma galanterie le desaprouvent.

Madame ARGANTE.

Non, Monſieur, je dis la choſe comme elle eſt Répondez, ma fille.

ANGELIQUE.

Ma mére.....

Madame ARGANTE.

Vite donc!

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, ſinon je reprends mes bottes & monte à cheval.

A Angélique.

Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma perſonne, vous la rebutez ſans la connoître, voyez-la pour la juger.

ANGELIQUE.

Monſieur. . . . .

Madame ARGANTE.

Monſieur, ma mére; levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponſe entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuſe, Mademoiſelle, il faut que vous ſoyez née coëffée.

ANGELIQUE *vivement.*

En tout cas je ne ſuis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, Mademoiſelle, reprenez haleine, & prononcez.

Madame ARGANTE.

Je dévore ma colére.

LUCIDOR.

Que je ſuis mortifié!

FRONTIN *à Angélique.*

Courage; encore un effort pour achever.

ANGELIQUE.

Monſieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoiſſance eſt ſitôt faite en mariage; c'eſt un Pays où l'on va ſi vite. . . .

Madame ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah! ah! Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudeſſe inſoutenable.

Madame ARGANTE.

Je ſors, je ne pourrois pas me retenir; mais je la deshérite, ſi elle continue de répondre auſſi mal aux obligations que nous vous avons, Meſſieurs. Depuis que Monſieur Lucidor eſt ici, ſon ſéjour n'a été marqué, pour nous, que par des

des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'eſpérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite. . . .

FRONTIN.

Tout doux, appuyez légérement ſur le dernier.

Madame ARGANTE, *en s'en allant.*

Et merci de ma vie qu'elle l'accepte, ou je la renonce!

SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

En-vérité, Mademoiſelle, on ne ſauroit vous excuſer. Attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentiſſage en fait de refus; je ne connoiſſois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous ſavez belle Angélique, que je vous ai d'abord conſulté ſur ce mariage; je n'y ai penſé que par zéle pour vous, & vous m'en avez paru ſatisfaite.

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, votre zéle eſt admirable, c'eſt la plus belle choſe du monde: j'ai tort, je ſuis une étourdie, mais laiſſez-moi dire. A cette heure que ma mére n'y eſt plus, & que je ſuis un peu plus hardie, il eſt juſte que je parle à mon tour, & je commence par vous, Liſette; c'eſt que je vous prie de vous taire, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde: quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, ſans que je vous en demande compte, & je ne vous dirai point ſottement, ni que vous êtes née coëffée, ni que vous êtes trop heureuſe, ni que vous attendez

tendez un Prince, ni d'autres propos auſſi ridicules que vous m'avez tenus, ſans ſavoir ni quoi, ni qu'eſt-ce?

FRONTIN.

Sur ſa part, je devine la mienne.

ANGELIQUE.

La vôtre eſt toute prête, Monſieur. Vous êtes honnête-homme, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

C'eſt en quoi je brille.

ANGELIQUE.

Vous ne voudrez pas cauſer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal, cela ſeroit cruel & barbare.

FRONTIN.

Je ſuis l'homme du monde le plus humain, vos pareilles en ont mille preuves.

ANGELIQUE.

C'eſt bien fait: je vous dirai donc, Monſieur, que je ſerois mortifiée s'il falloit vous aimer; le cœur me le dit, on ſent cela, non que vous ne ſoyez fort aimable, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui vous aime: je ne finirai point de vous louer quand ce ſera pour un autre; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis-là, j'y vais de tout mon cœur; ce n'eſt pas moi qui ai été vous chercher une fois; je ne ſongeois pas à vous; & ſi je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier: Ne venez pas, que de vous dire, Allez vous en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites!

ANGELIQUE.

Oh ſans-doute! & le plutôt ſera le mieux. Mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de filles; quand on eſt riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit; au-lieu que naturellement je n'aime pas l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'eſt-là mon humeur.

FRON-

FRONTIN.

Elle eſt bien oppoſée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGELIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira, je ne vous retiens point: il eſt tard à cette heure, mais il fera beau demain.

FRONTIN *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, & je le reçois, ſauf vos conſeils, qui me régleront là-deſſus cependant ; ainſi, belle ingrate, je différe encore mes derniers adieux.

ANGELIQUE.

Quoi, Monſieur, ce n'eſt pas fait! pardi, vous avez bon courage!

Et quand il eſt parti.

Votre ami n'a guéres de cœur, il me demande à quelle heure il partira, & il reſte.

SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

IL n'eſt pas ſi aiſé de vous quitter Angélique, mais je vous débarraſſerai de lui

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faiſoit ſa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies inſurmontables; ſi Angélique eſt dans ce cas-là, je ne m'étonne point de ſon refus, & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageuſement.

ANGELIQUE.

Eh, Monſieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

AN-

ANGELIQUE *à part.*

Son amitié? Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGELIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre, & qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux: comment donc? vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris, sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux! Il est vrai que je laisse-là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée, vite & vite, de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, & qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, & que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGELIQUE.

Hem! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce & bonne; un enfant a plus de malice que moi; mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, & que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi?

ANGELIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aye. Le mari & les bijoux étoient pour aller en-

enſemble, & en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarraſſé; gardez cela pour cette charmante beauté, dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres, reprenez ceux-ci.

ANGELIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, Monſieur, je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramaſſerai.

LUCIDOR.

C'eſt-à-dire, que vous ne voulez pas que je ſonge à vous aimer, & que malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour ſecret dont vous me faites myſtère.

ANGELIQUE.

Eh! mais cela ſe peut bien; oui, Monſieur, voilà ce que c'eſt, j'en ai pour un homme d'ici, & quand je n'en aurois pas, j'en prendrai tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaiſie.

SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, M. BLAISE.

M. BLAISE.

JE requiers la parmiſſion d'interrompre pour avoir la déclaration de voute darniére volonté? Mademoiſelle, retenez-vous voute Amoureux nouviau venu?

ANGELIQUE.

Non, laiſſez-moi.

M. BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGELIQUE.

Non.

M. BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGELIQUE.

L'inſupportable homme!

LI-

LISETTE.

Etes-vous ſourd, Maître Blaiſe? Elle vous dit que non.

M. BLAISE *à Liſette.*

Oui, ma mie. Ah ça Monſieur je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repouſſe, que ſi alle ne me prend pas, c'eſt ſa faute, & que ce n'eſt pas ſur moi qu'il en faut jetter l'endoſſe.

A Liſette à part.

Bon jour, Poulet.

& puis à tous.

Au demeurant; ça ne me ſurprend point; Mademoiſelle Angélique en refuſe deux, alle en refuſeroit trois, alle en refuſeroit un boiſſeau; il n'y en a qu'un qu'alle enyie, tout le reſte eſt du fretin pour elle; hormis Monſieur Lucidor, que j'ons devinés dès le commencement.

ANGELIQUE *ſurnée.*

Monſieur Lucidor!

M. BLAISE.

Lui-même, n'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleuroit par amitié pour moi?

ANGELIQUE.

Comment, vous ne croirez pas? Vous ne feriez pas un homme de bien de le croire? M'accuſer d'aimer à cauſe que je pleure, à cauſe que je donne des marques de bon cœur? Eh! mais je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui eſt en danger de mourir, ſi mon oiſeau mouroit devant moi, je pleurerois. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Paſſons, paſſons là-deſſus, car à vous parler franchement, je l'ai cru de-même.

ANGELIQUE.

Quoi, vous auſſi, Liſette? Vous m'accablez, vous me déchirez? Eh, que vous ai-je fait? Quoi, un homme qui ne ſonge point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerois, moi, qui ne pourrois pas le ſouffrir s'il m'aimoit? Moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien miſérable! Ah que l'affront qu'on me fait m'eſt ſenſible!

LUCIDOR.

Mais en-vérité Angélique, vous n'êtes pas raiſonnable; ne voyez-vous pas que ce ſont nos petites converſations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention.

ANGELIQUE.

Hélas, Monſieur, c'eſt par diſcrétion que je ne vous ai pas dit ma penſée; mais je vous aime ſi peu, que ſi je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, Monſieur, je vous haïrois: je ne ſais pas trop même ſi je ne vous hais pas; je ne voudrois pas jurer que non, car j'avois de l'amitié pour vous, & je n'en ai plus. Eſt-ce-là des diſpoſitions pour aimer?

LUCIDOR.

Je ſuis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous beſoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'eſt-il pas dit?

M. BLAISE

Un autre galant? Alle ſeroit morgué bian en peine de le montrer.

ANGELIQUE.

En peine? Hé bien, puiſqu'on m'obſtine. C'eſt juſtement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai ſoupçonné.

M. BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! Cela n'eſt pas vrai.

ANGELIQUE.

Quoi je ne ſais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'eſt lui, je vous dis que c'eſt lui.

M. BLAISE.

A ça, Mademoiſelle, ne badinons point, ça n'a ni rime ni raiſon. Par votre foi, eſt-ce une perſonne qui vous a pris le cœur?

ANGELIQUE.

Oh! je l'ai aſſez dit. Oui c'eſt vous, malhonnête que vous êtes: ſi vous ne m'en croyez pas, je ne m'en ſoucie guéres.

M. BLAISE.

Eh! mais jamais votre mére n'y conſentira.

ANGELIQUE.

Vraiment je le ſais bien.

M. BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord; j'ai compté là-deſſus, moi: je me ſis arrangé autrement.

ANGELIQUE.

Hé bien, ce ſont vos affaires.

M. BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va & qui vians comme une girouette; faut être fille pour ça. On ſe fie à des refus.

ANGELIQUE.

Oh! accommodez-vous, benêt.

M. BLAISE.

Sans compter que je ne ſis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas-là ce qui embarraſſera, & j'applanirai tout; puiſque vous avez le bonheur d'être aimé, Maître Blaiſe, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage, je vais en porter la parole à Madame Argante, & je reviens dans le moment vous en rendre la réponſe.

ANGELIQUE.

Comme on me perſécute!

LUCIDOR.

Adieu, Angélique; j'aurai enfin la ſatisfaction

de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coute.

ANGELIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin!

SCENE XIX.

M. BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monsieur Lucidor est un grand masieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, Maître Blaise?

M. BLAISE *après avoir rêvé.*

Je dis qu'vous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille frans vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé!

ANGELIQUE *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

M. BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGELIQUE *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

M. BLAISE.

Si fait da, ça m'avoit un peu quitté, mais je vous r'aime chérement à cette heure.

ANGELIQUE *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs?

M. BLAISE.

A cause de vous, & pour l'amour d'eux.

ANGELIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

M. BLAISE.

Pargué! A vote avis?

ANGELIQUE.

Et moi je vous déclare que si vous les prenez, je ne veux point de vous.

M. BLAISE.

En veci bian d'un autre!

AN-

ANGELIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me donner à un autre, qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimois, & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit-là.

M. BLAISE.

Mais accoutez donc le bon-sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mére ne voura point de moi.

ANGELIQUE.

Hé bien, si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

M. BLAISE *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot?

ANGELIQUE.

Je ne changerai jamais.

M. BLAISE.

Ah, me vela biau garçon!

SCENE XX.

LUCIDOR, M. BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

VOtre mére consent à tout, belle Angelique, j'en ai sa parole, & votre mariage avec Maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

M. BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui le tient; alle a de l'avarsion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous, qui les délivrez : Alle ne veut point de moi si je les prens, & je veux du magot avec alle.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce ſoit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez de grace, chére Angélique. Laiſſez-nous, vous autres.

M. BLAISE *prenant Liſette ſous le bras. A M. Lucidor.*

Nout premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

M. BLAISE.

Que le Ciel vous conſerve en joye! Je vous fiance donc, fillette.

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

VOus pleurez, Angélique?

ANGELIQUE.

C'eſt que ma mére ſera fâchée, & puis j'ai eu aſſez de confuſion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mére, ne vous en inquiétez pas, je la calmerai: mais me laſſerez-vous la douceur de n'avoir pu vous rendre heureuſe?

ANGELIQUE.

Oh! voilà qui eſt fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute ſeule.

LUCIDOR.

Je ne ſuis point l'auteur des idées qu'on a eu là-deſſus.

ANGELIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'euſſe pu croire auſſi-bien que vous, après toutes les amitiés & toutes les maniéres que vous avez eues pour moi, depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abuſé de cela: vous n'en avez pas agi de-

de-même, & je ſuis la dupe de ma bonne-foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez penſé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous ſeriez pas trompée.

Angélique ici redouble ſes pleurs, & ſanglotte davantage.

LUCIDOR *continué.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGELIQUE.

Je n'en ſais rien; mais ſi jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne ſera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage, je le laiſſerai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, ſans la haine que vous m'avez déclarée, & qui m'a paru ſi vraye, ſi naturelle, j'allois me propoſer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à ſoupirer?

ANGELIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raiſon? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui eſt dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'eſt qu'une feinte; c'eſt celui d'une ſœur que j'ai.

ANGELIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici Angélique, & je vous le donne.

ANGELIQUE.

Qu'en ferai-je, ſi vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et ſi je reſtois, ſi je vous demandois votre main, ſi nous ne nous quittions de la vie?

ANGELIQUE.

Voilà du-moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGELIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR *se mettant tout-à-fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique!

SCENE XXII. & DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS QUI arrivent avec Madame Argante.

Madame ARGANTE.

HE bien, Monsieur! mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, Madame, & je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Madame ARGANTE *charmée.*

Vraiment que de reste, Monsieur, c'est bien de l'honneur à nous tous, & il ne manquera rien à la joye où je suis, si Monsieur, (*montrant Frontin.*) qui est votre ami, devient aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table.

LISETTE.

Ma Reine, puisque nous aimez tant Frontin, & que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

EDME.

Ah! coquin, je t'entends bien, mais tu t'es trop tard.

MARINE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs qui nous suivent.

Madame ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure; qu'on fasse venir les violons du village, & que la journée finisse par des danses.

FIN.

LA

LA JOYE IMPREVUE,

COMEDIE.

ACTEURS.

Monſieur ORGON.
Madame DORVILLE.
CONSTANCE, Fille de Madame Dorville, Maîtreſſe de Damon.
DAMON, Fils de Monſieur Orgon, Amant de Conſtance.
LE CHEVALIER.
LISETTE, Suivante de Conſtance.
PASQUIN, Valet de Damon.

La Scéne eſt à Paris dans un Jardin qui communique à un Hôtel garni.

LA JOYE IMPREVUE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, PASQUIN.

(*Damon paroit triſte.*)

PASQUIN *ſuivant ſon Maître, & d'un ton douloureux, un moment après qu'ils ſont ſur le Théatre.*

FAſſe le Ciel, Monſieur, que votre chagrin vous profite, & vous apprenne à mener une vie plus raiſonnable!

DAMON.

Tai-toi, laiſſe-moi ſeul.

PASQUIN.

Non, Monſieur, il faut que je vous parle, cela eſt de conſéquence.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

PASQUIN.

Il y a quinze jours que vous êtes à Paris....

DAMON.

Abrége.

PASQUIN.

Patience. Monſieur votre Pére vous a envoyé pour acheter une charge; l'argent de cette charge étoit en entier entre les mains de votre Banquier, de qui vous avez déjà reçu la moitié, que vous avez jouée & perdue; ce qui fait par conſéquent que vous ne pouvez plus avoir que la moitié de votre charge: & voilà ce qui eſt terrible.

DAMON.

Eſt-ce-là tout ce que tu as à me dire?

PASQUIN.

Doucement, Monſieur, c'eſt qu'actuellement j'ai une charge auſſi moi, laquelle eſt de veiller ſur votre conduite, & de vous donner mes conſeils: Paſquin, me dit Monſieur votre Pére la veille de notre départ, je connois ton zéle, ton jugement & ta prudence; ne quitte jamais mon fils, ſers-lui de guide, gouverne ſes actions & ſa tête, regarde-le comme un dépôt que je te confie. Je le lui promis bien, je lui en donnai ma parole, je me fondois ſur votre docilité, & je me ſuis trompé; votre conduite, vous la voyez, elle eſt déteſtable; mes conſeils, vous les avez mépriſés; vos fonds ſont entamés, la moitié de votre argent eſt parti, & voilà mon dépôt dans le plus déplorable état du monde: il faut pourtant que j'en rende compte, & c'eſt ce qui fait ma douleur.

DAMON.

Tu conviendras qu'il y a plus de malheur dans tout ceci, que de ma faute. En arrivant à Paris, je me mets dans cet Hôtel garni: j'y vois un jardin qui eſt commun à une autre maiſon, je m'y proméne, j'y rencontre le Chevalier avec qui, par hazard, je lie converſation; il loge au même Hôtel, nous mangeons à la même table, je vois que tout le monde joue après dîner, il me propoſe d'en faire autant, je joue, je gagne d'abord, je continue par compagnie, & inſenſiblement je perds beaucoup, ſans aucune inclination pour le jeu; voilà d'où cela vient: mais, ne t'inquiéte point, je ne veux plus jouer qu'une fois pour regagner mon argent, & j'ai un preſſentiment que je ſerai heureux.

PASQUIN.

Ah, Monſieur, quel preſſentiment! Soyez ſûr que c'eſt le diable qui vous parle à l'oreille.

DAMON.

Non, Paſquin, on ne perd pas toujours, je

veux me remettre en état d'acheter la charge en queſtion, afin que mon Pére ne ſache rien de ce qui s'eſt paſſé: au ſurplus, c'eſt dans ce jardin que j'ai connu l'aimable Conſtance; c'eſt ici où je la vois quelquefois, où je crois m'appercevoir qu'elle ne me hait pas, & ce bonheur eſt bien au-deſſus de toutes mes pertes.

PASQUIN.

Oh! quant à votre amour pour elle, j'y conſens, j'y donne mon approbation; je vous dirai même, que le plaiſir de voir Liſette qui la ſuit, a extrêmement adouci les afflictions que vous m'avez données, je n'aurois pu les ſupporter ſans elle; il n'y a qu'une choſe qui m'intrigue: c'eſt que la mére de Conſtance, quand elle ſe promène ici avec ſa fille, & que vous les abordez, ne me paroit pas fort touchée de votre compagnie, la mine s'allonge, j'ai peur qu'elle ne vous trouve un étourdi; vous êtes pourtant un aſſez joli garçon, aſſez bien fait, mais de temps en temps vous avez dans votre air je ne ſais quoi..... qui marqueroit..... une tête légére..... vous entendez bien? & ces têtes-là ne ſont pas du goût des méres.

DAMON *riant.*

Que veut dire cet impertinent..... Mais qui eſt-ce qui vient par cette autre allée du jardin?

PASQUIN.

C'eſt peut-être ce fripon de Chevalier qui vient chercher le reſte de votre argent.

DAMON.

Prends garde à ce que tu dis, & avance pour voir qui c'eſt.

SCENE II.

LE CHEVALIER, DAMON, PASQUIN.

(On voit paroître le Chevalier.)

LE CHEVALIER.

Où eſt ton Maître, Paſquin?

PAS-

PASQUIN.

Il eſt ſorti, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Sorti! eh, je le vois qui ſe proméne! D'où vient eſt-ce que tu me le caches?

PASQUIN *bruſquement.*

Je fais tout pour le mieux.

LE CHEVALIER.

Bon jour, Damon, ce valet ne vouloit pas que je vous viſſe: Eſt-ce que vous avez affaire?

DAMON.

Non, c'eſt qu'il me rendoit quelque compte qui ne preſſe pas.

PASQUIN.

C'eſt que je n'aime pas ceux qui gagnent l'argent de mon Maitre.

LE CHEVALIER.

Il les gagnera peut-être une autre fois.

PASQUIN.

Tarare!

DAMON *à Paſquin.*

Tai-toi.

LE CHEVALIER.

Laiſſez-le dire; je lui ſais bon gré de ſa méchante humeur, puiſqu'elle vient de ſon zéle.

PASQUIN.

Ajoûtez, de ma prudence.

DAMON *à Paſquin.*

Finiras-tu?

LE CHEVALIER.

Je n'y prends pas garde. Je vais dîner en ville, & je n'ai pas voulu partir ſans vous voir.

DAMON.

Ne reviendrez-vous pas ce ſoir ici pour être au Bal?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas: il y a toute apparence qu'on m'engagera à ſouper où je vais.

DAMON.

Comment donc? Mais j'ai compté que ce ſoir vous me donneriez ma revanche.

LE

LE CHEVALIER.

Cela me ſera difficile, j'ai même ce matin reçu une lettre qui, je crois, m'obligera à aller demain en campagne pour quelques jours.

DAMON.

En campagne!

PASQUIN.

Eh oui! Monſieur, il fait ſi beau: Partez, Monſieur le Chevalier, & ne revenez pas, nos affaires ont grand beſoin de votre abſence; il y a tant de châteaux dans les champs, amuſez-vous à en ruiner quelqu'un.

DAMON *à Paſquin.*

Encore?

LE CHEVALIER.

Il commence à m'ennuyer.

DAMON.

Chevalier, encore une fois, je vous attends ce ſoir.

LE CHEVALIER.

Vous parlerai-je franchement? Je ne joue jamais qu'argent comptant, & vous me dites hier que vous n'en aviez plus.

DAMON.

Que cela ne vous arrête point, je n'ai qu'un pas à faire pour en avoir.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là nous nous reverrons tantôt.

PASQUIN *d'un ton dolent.*

Hélas! Nous n'étions que bleſſés, nous voilà morts, (*à ſon Maître*) Monſieur, cet argent qui eſt à deux pas d'ici, n'eſt pas à vous, il eſt à Monſieur votre Pére, & vous ſavez bien que ſon intention n'eſt pas que Monſieur le Chevalier y ait part; il ne lui en deſtine pas une obole.

DAMON.

Oh! je me fâcherai à la fin: retire-toi.

PASQUIN *en colére.*

Monſieur, je ſuis ſûr que vous perdrez.

LE CHEVALIER *en riant.*

Puiſſe-t-il dire vrai, au reſte.

PASQUIN *au Chevalier.*

Ah! vous savez bien que je ne me trompe pas.

LE CHEVALIER *comme ému.*

Hem?

PASQUIN.

Je dis qu'il perdra, vous êtes un si habile homme que vous jouez à coup sûr.

DAMON.

Je crois que l'esprit lui tourne.

PASQUIN.

Il n'y a pas de mal à dire que vous perdrez, quand c'est la vérité.

LE CHEVALIER.

Voilà un insolent valet.

PASQUIN *sans regarder.*

Cela n'empêchera pas qu'il ne perde.

LE CHEVALIER.

Adieu, jusqu'au revoir.

DAMON.

Ne me manquez donc pas.

PASQUIN.

Oh que non! il vise trop juste pour cela.

SCENE III.

PASQUIN, DAMON.

DAMON.

IL faut avouer que tu abuses furieusement de ma patience: sais-tu la valeur des mauvais discours que tu viens de tenir, & qu'à la place du Chevalier je refuserois de jouer davantage?

PASQUIN.

C'est que vous avez du cœur, & lui de l'adresse.

DAMON.

Mais pourquoi t'obstines-tu à soutenir qu'il gagnera?

PASQUIN.

C'est qu'il voudra gagner.

DAMON.

T'a-t-on dit quelque chose de lui? T'a-t-on donné quelqu'avis?

PAS-

PASQUIN.

Non, je n'en ai point reçu d'autre que de sa mine ; c'est elle qui m'a dit tout le mal que j'en sais.

DAMON.

Tu extravagues.

PASQUIN.

Monsieur, je m'y ferois hacher ; il n'y a pas d'honnête-homme qui puisse avoir ce visage-là : Lisette en le voyant ici en convenoit hier avec moi.

DAMON.

Lisette, Belle autorité!

PASQUIN.

Belle autorité ! C'est pourtant une fille, qui du premier coup d'œil a senti toute ce que je valois.

DAMON *riant & partant.*

Ha ! ha ! ha ! tu me donnes une grande idée de sa pénétration ; je vais chez mon Banquier, c'est aujourd'hui jour de Poste, ne t'éloigne pas.

PASQUIN.

Arrêtez, Monsieur, on vous a interrompu, je ne vous ai pas quand je veux, & mes ordres portent aussi : attendu cette légéreté d'esprit, dont je vous ai parlé, que je tiendrai la main à ce que vous exécutiez tout ce que Monsieur votre Père vous a dit de faire, & voici un petit Agenda où j'ai tout écrit. (*Il lit.*)

Liste des Articles & Commissions recommandées par Monsieur Orgon à Monsieur Damon son fils aîné, sur les déportemens, faits, gestes & exactitude duquel il est enjoint, à moi Pasquin son Serviteur, d'apporter mon inspection & contrôle.

DAMON *riant.*

Inspection & contrôle!

PASQUIN.

Oui, Monsieur, ce sont mes fonctions ; c'est comme qui diroit Gouverneur.

DAMON.

Achéve.

PASQUIN.

Premiérement. *Aller chez Monsieur Lourdain*

Banquier, recevoir la ſomme de..... Le cœur me manque, je ne ſaurois la prononcer, la belle & copieuſe ſomme que c'étoit! Nous n'en avons plus que les débris; vous ne vous êtes que trop reſſouvenu d'elle, & voilà l'article de mon Mémoire le plus maltraité.

DAMON.

Finis, ou je te laiſſe.

PASQUIN.

Secondement. *Le Pupille ne manquera de ſe tranſporter chez Monſieur Raſſle, Procureur, pour lui remettre des Papiers.*

DAMON.

Paſſe, cela eſt fait.

PASQUIN.

Troiſiémement. *Aura ſoin le Sieur Paſquin de preſſer le Sieur Damon.*

DAMON.

Parle donc, Maraut, avec ton Sieur Damon.

PASQUIN.

Stile de Précepteur..... *de preſſer le Sieur Damon de porter une lettre à l'adreſſe de Madame*; Attendez... ma foi c'eſt *Madame Dorville, rue Galante*, dans la rue où nous ſommes.

DAMON.

Madame Dorville! Eſt-ce-là le nom de l'adreſſe? je ne l'avois pas ſeulement lue. Eh! Parbleu ce ſeroit donc la mére de Conſtance, Paſquin?

PASQUIN.

C'eſt elle-même, ſans-doute, qui loge dans cette maiſon, d'où elle paſſe dans le jardin de votre Hôtel. Voyez ce que c'eſt, faute d'exactitude, nous négligions la lettre du monde la plus importante, & qui va nous donner accès dans la maiſon.

DAMON.

J'étois bien éloigné de penſer que j'avois en main quelque choſe d'auſſi favorable; je ne l'ai pas même ſur moi, cette lettre, que je ne devois rendre qu'à loiſir. Mais par où mon pére connoît-il Madame Dorville? PAS-

PASQUIN.

Oh pardi! depuis le temps qu'il vit, il a eu le temps de faire des connoiſſances.

DAMON.

Tu me fais grand plaiſir de me rappeller cette lettre; voilà de quoi m'introduire chez Madame Dorville, & j'irai là lui remettre au retour de chez mon Banquier. Je pars, ne t'écarte pas.

PASQUIN *d'un ton triſte.*

Monſieur, comme vous en rapporterez le reſte de votre argent, je vous demande en grace que je le voye avant que vous le jouyiez, je ſerois bien aiſe de lui dire adieu.

DAMON *en s'en allant.*

Je me moque de ton pronoſtic.

SCENE IV.

DAMON, LISETTE, PASQUIN.

DAMON *s'en allant, rencontre Liſette qui arrive.*

AH te voilà! Liſette, ta Maitreſſe viendra-t-elle tantôt ſe promener ici avec ſa mére?

LISETTE.

Je crois qu'oui, Monſieur.

DAMON.

Lui parles-tu quelquefois de moi?

LISETTE.

Le plus ſouvent c'eſt elle qui me prévient.

DAMON.

Que tu me charmes! Adieu, Liſette, continue, je te prie, d'être dans mes intérêts.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN *s'approchant de Liſette.*

BOn jour, ma fille, bon jour, mon cœur, ſerviteur à mes amours.

LISETTE *le repouſſant un peu.*

Tout doucement.

PASQUIN.

Qu'eſt-ce donc, Beauté de mon ame, d'où te vient cet air grave & rembruni?

LI-

LISETTE.

C'eſt que j'ai à te parler, & que je rêve : Tu dis que tu m'aimes, & je ſuis en peine de ſavoir ſi je fais bien de te le rendre.

PASQUIN.

Mais, ma Mie, je ne comprends pas votre ſcrupule ; n'êtes-vous pas convenue avec moi que je ſuis aimable ? En donc !

LISETTE.

Parlons ſérieuſement ; je n'aime point les amours qui n'aboutiſſent à rien.

PASQUIN.

Qui n'aboutiſſent à rien ! Pour qui me prends-tu donc ? Veux-tu ces fuites ?

LISETTE.

J'entends qu'il me faut un Mari, & non pas un Amant.

PASQUIN.

Pour ce qui eſt d'un Amant, avec un Mari comme moi, tu n'en auras que faire.

LISETTE.

Oui : mais ſi notre mariage ne ſe fait jamais ; ſi Madame Dorville qui ne connoit point ton Maître, marie ſa fille à un autre, comme il y a quelque apparence. Il y a quelques jours qu'il lui échappa qu'elle avoit des vues, & c'eſt ſur-quoi nous raiſonnions tantôt Conſtance & moi, de façon qu'elle eſt fort inquiète, &, de temps en temps, nous ſommes toutes deux tentées de vous laiſſer là.

PASQUIN.

Malepeſte ! gardez-vous-en bien ; je ſuis d'avis même que nous vous donnions, mon Maître & moi, chacun notre portrait que vous regarderez pour vaincre la tentation de nous quitter.

LISETTE.

Ne badine point. J'ai charge de ma Maîtreſſe de t'interroger adroitement ſur de certaines choſes. Il s'agit de ſavoir ce que tout cela peut devenir, & non pas de s'attacher imprudem-

demment à des Inconnus qu'il faut quitter, & qu'on regrette ſouvent plus qu'ils ne valent.

PASQUIN.

M'amour, un peu de politeſſe dans vos réflexions.

LISETTE.

Tu ſens bien qu'il ſeroit deſagréable d'être obligée de donner ſa main d'un côté, pendant qu'on laiſſeroit ſon cœur d'un autre : ainſi voyons : tu dis que ton Maître a du bien & de la naiſſance : Que ne le propoſe-t-il donc? Que ne nous fait-il donc demander en mariage? Que n'écrit-il à ſon pére qu'il nous aime, & que nous lui convenons?

PASQUIN.

Eh morbleu! laiſſe-nous donc arriver à Paris; à peine y ſommes-nous. Il n'y a que huit jours que nous nous connoiſſons. . . . Encore, comment nous connoiſſons-nous? Nous nous ſommes rencontrés, & voilà tout.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Rencontrés!

PASQUIN.

Oui, vraiment: ce fut le Chevalier avec qui nous étions, qui aborda la mére dans le jardin; ce qui continue de notre part, de façon que nous ne ſommes encore que des amans qui s'abordent en attendant qu'ils ſe fréquentent : il eſt vrai que c'en eſt aſſez pour s'aimer, & non pas pour ſe demander en mariage, ſur-tout quand on a des méres qui ne voudroient pas d'un gendre de rencontre. Pour ce qui eſt de nos parens, nous ne leur avons, depuis notre arrivée, écrit que deux petites lettres où il n'a pu être queſtion de vous, ma fille; à la premiére, nous ne ſavions pas ſeulement que vos beautés étoient au monde, nous ne l'avons ſu qu'une heure avant la ſeconde; mais à la troiſiéme on mandera qu'on les a vues, & à la quatriéme qu'on les adore. Je défie qu'on aille plus vite.

LISETTE.

Je crains que la mére, qui a ſes deſſeins, n'aille plus vite encore.

PASQUIN *d'un ton adroit.*

En ce cas-là, ſi vous voulez, nous pourrons aller encore plus vite qu'elle.

LISETTE *froidement.*

Oui, mais les expédiens ne ſont pas de notre goût; & en mon particulier, je congédirois avec un ſoufflet ou deux, le coquin qui oſeroit me le propoſer.

PASQUIN.

S'il n'y avoit que le ſoufflet à eſſuyer, je ſerois volontiers ce coquin-là, mais je ne veux pas du congé.

LISETTE.

Achevons: dis-moi, cette charge que doit avoir ton Maître eſt-elle achetée?

PASQUIN.

Pas encore, mais nous la marchandons.

LISETTE *d'un air incrédule & tout riant.*

Vous la marchandez?

PASQUIN.

Sans-doute; t'imagines-tu qu'on achette une charge conſidérable comme on achette un ruban? Toi qui parles, quand tu fais l'emplette d'une étoffe, prends-tu le Marchand au mot? On te ſurfait, tu rabats, tu te retires, on te rappelle, & à la fin on lâche la main de part & d'autre, & nous la lâcherons quand il en ſera temps.

LISETTE *d'un air incrédule.*

Paſquin, eſt-il réellement queſtion d'une charge? Ne me trompes-tu pas?

PASQUIN.

Allons, allons, tu te moques; je n'ai point d'autre réponſe à cela que de te montrer ce minois, (*Il montre ſon viſage.*) cette face d'honnête-homme que tu as trouvée ſi belle & ſi pleine de candeur.

LISETTE.

Que ſait-on ? ta phiſionomie vaut peut-être mieux que toi ?

PASQUIN.

Non, ma mie, non, on n'y voit qu'un échantillon de mes bonnes qualités, tout le monde en convient ; informez-vous.

LISETTE.

Quoi qu'il en ſoit, je conſeille à ton Maître de faire ſes diligences. Mais voilà quelqu'un qui paroît avoir envie de te parler ; adieu, nous nous reverrons tantôt.

SCENE VI.

Monſieur ORGON, PASQUIN.

PASQUIN *conſidérant Monſieur Orgon, qui l'obſerve de loin.*

J'Oterois mon chapeau à cet homme-là, ſi je ne m'en empêchois pas, tant il reſſemble au pére de mon Maître. (*Orgon ſe rapproche*) Mais, ma foi, il lui reſſemble trop, c'eſt lui-même. (*Allant après Orgon*) Monſieur, Monſieur Orgon ?

Monſieur ORGON.

Tu as donc bien de la peine à me reconnoître, faquin !

PASQUIN, *les premiers mots à part.*

Ce début-là m'inquiéte... Monſieur... Comme vous êtes ici, pour ainſi dire, en fraude, je vous prenois pour une copie de vous-même... tandis que l'Original étoit en Province.

Monſieur ORGON.

Eh tai-toi, Maraud, avec ton Original, & ta copie.

PASQUIN.

Monſieur, j'ai bien de la joye à vous revoir, mais votre accueil eſt triſte ; vous n'avez pas l'air auſſi ſerein qu'à votre ordinaire.

Monſieur ORGON.

Il eſt vrai que j'ai fort ſujet d'être content de ce qui ſe paſſe.

PASQUIN.

Ma foi, je n'en ſuis pas plus content que vous; mais vous ſavez donc nos ayantures?

Monſieur ORGON.

Oui, je les ſais, oui, il y a quinze jours que vous êtes ici, & il y en a autant que j'y ſuis; je partis le lendemain de votre départ, je vous ai ratrappé en chemin, je vous ai ſuivi juſqu'ici, & vous ai fait obſerver depuis que vous y êtes; c'eſt moi qui ai dit au Banquier de ne délivrer à mon fils qu'une partie de l'argent deſtiné à l'acquiſition de ſa charge, & de le remettre pour le reſte; on m'a appris qu'il a joué, & qu'il a perdu. Je ſors actuellement de chez ce Banquier, j'y ai laiſſé mon fils qui ne m'y a pas vu, & qu'on va achever de payer; mais je ne laiſſerai pas le reſte de la ſomme à ſa diſcrétion, & j'ai dit qu'on l'amuſât pour me donner le temps de venir te parler.

PASQUIN.

Monſieur, puiſque vous ſavez tout, vous ſavez ſans-doute que ce n'eſt pas ma faute.

Monſieur ORGON.

Ne devois-tu pas parler à Damon, & tâcher de le détourner de ſon extravagance? Jouer, contre le premier venu, un argent dont je lui avois marqué l'emploi!

PASQUIN.

Ah! Monſieur, ſi vous ſaviez les remontrances que je lui ai faites! Ce jardin-ci m'en eſt témoin, il m'a vu pleurer, Monſieur; mais mes larmes apparemment ne ſont pas touchantes; car votre fils n'en a tenu compte, & je conviens avec vous que c'eſt un étourdi, un évaporé, un libertin qui n'eſt pas digne de vos bontés.

Monſieur ORGON.

Doucement, il mérite les noms que tu lui don-

donnes, mais ce n'eſt pas à toi à les lui donner.

PASQUIN.

Hélas! Monſieur, il ne les mérite pas non plus, & je ne les lui donnois que par complaiſance pour votre colére & pour ma juſtification; mais la vérité eſt que c'eſt un fort eſtimable jeune-homme, qui n'a joué que par politeſſe, & qui n'a perdu que par malheur.

Monſieur ORGON.

Paſſe encore, s'il n'avoit pas d'inclination pour le jeu.

PASQUIN.

Eh non, Monſieur, je vous dis que le jeu l'ennuye; il y bâille même en y gagnant. Vous le trouverez un peu changé, car il vous craint, il vous aime. Oh! cet enfant-là a pour vous un amour qui n'eſt pas croyable!

Monſieur ORGON.

Il me l'a toujours paru, & j'avoue que juſqu'ici je n'ai rien vu que de louable en lui; je voulois achever de le connoître: il eſt jeune, il a fait une faute, il n'y a rien d'étonnant, & je la lui pardonne, pourvu qu'il la ſente; c'eſt ce qui décidera de ſon caractére; ce ſera un peu d'argent qu'il m'en coutera, mais je ne le regretterai point ſi ſon imprudence le corrige.

PASQUIN.

Oh voilà qui eſt fait, Monſieur, je vous le garantis rangé pour le reſte de ſa vie, il m'a juré qu'il ne joueroit plus qu'une fois.

Monſieur ORGON.

Comment donc! il veut jouer encore?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, rien qu'une fois, parce qu'il vous aime; il veut ratrapper ſon argent afin que vous n'ayez pas le chagrin de ſavoir qu'il l'a perdu; il n'y a rien de ſi tendre; & ce que je vous dis-là eſt exactement vrai.

Monſieur ORGON.

Eſt-ce aujourd'hui qu'il doit jouer?

PASQUIN.

Ce ſoir même, pendant le bal qu'on doit donner ici, & où ſe doit trouver un certain Chevalier qui lui a gagné ſon argent, & qui eſt homme à lui gagner le reſte.

Monſieur ORGON.

C'eſt donc pour ce beau projet qu'il eſt allé chez le Banquier?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

Monſieur ORGON.

Le Chevalier & lui ſeront-ils maſqués?

PASQUIN.

Je n'en ſais rien, mais je crois qu'oui; car il y a quelques jours qu'il y eut ici un bal où ils étoient tous deux; mon Maître a même encore ſon Domino verd qu'il a gardé pour ce bal-ci; & je penſe que le Chevalier, qui loge au même Hôtel, a auſſi gardé le ſien qui eſt jaune.

Monſieur ORGON.

Tâche de ſavoir cela bien préciſément, & viens m'en informer tantôt à ce Caffé attenant l'Hôtel où tu me trouveras, j'y ſerai ſur les ſix heures du ſoir.

PASQUIN.

Et moi vous m'y verrez à ſix heures frappantes.

Monſieur ORGON *tirant une lettre de ſa poche.*

Garde-toi ſur-tout de dire à mon fils que je ſuis ici, je te le défends, & remets-lui cette lettre comme venant de la Poſte; mais ce n'eſt pas-là tout: on m'a dit auſſi qu'il voit ſouvent dans ce jardin une jeune perſonne qui vient s'y promener avec ſa mére; eſt-ce qu'il l'aime?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, vous êtes bien ſervi; ſans-doute qu'on vous aura parlé auſſi de ma tendreſſe... n'eſt-il pas vrai?

Monſieur ORGON.

Paſſons, il n'eſt pas queſtion de toi.

PAS-

PASQUIN.

C'eſt que nos Déeſſes ſont camarades.

Monſieur ORGON.

N'eſt-ce pas la fille de Madame Dorville?

PASQUIN.

Oui, celle de mon Maître.

Monſieur ORGON.

Je la connois cette Madame Dorville, & il faut que mon fils ne lui ait pas rendu la lettre que je lui ai écrite, puiſqu'il ne la voit pas chez elle.

PASQUIN.

Il l'avoit oubliée, & il doit la lui remettre à ſon retour; mais, Monſieur, cette Madame Dorville eſt-elle bien de vos amies?

Monſieur ORGON.

Beaucoup.

PASQUIN *enchanté, & careſſant Monſieur Orgon.*

Ah! que vous êtes charmant! Pardonnez mon tranſport, c'eſt l'amour qui le cauſe; il ne tiendra qu'à vous de faire notre fortune.

Monſieur ORGON.

C'eſt à quoi je penſe. Conſtance & Damon doivent être mariés enſemble.

PASQUIN *enchanté.*

Cela eſt adorable!

Monſieur ORGON.

Sois diſcret au-moins.

PASQUIN.

Autant qu'amoureux.

Monſieur ORGON.

Souvien-toi de tout ce que je t'ai dit. Quelqu'un vient, je ne veux pas qu'on me voye, & je me retire avant que mon fils arrive.

PASQUIN *auand Orgon s'en va.*

C'eſt Liſette, Monſieur, voyez qu'elle a bonne mine.

Monſieur ORGON *ſe retournant.*

Tai-toi.

SCENE VII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN *à part.*

Allons, modérons-nous.

LISETTE *d'un air ſérieux & triſte.*

Je te cherchois.

PASQUIN *d'un air ſouriant.*

Et moi j'avois envie de te voir.

LISETTE.

Regarde-moi bien, ce ſera pour long-temps, j'ai ordre de ne te plus voir.

PASQUIN *d'un air badin.*

Ordre!

LISETTE.

Oui, ordre, oui, il n'y a point à plaiſanter.

PASQUIN *toujours riant.*

Et dis-moi, auras-tu de la peine à obéir?

LISETTE.

Et dis-moi, à ton tour, un animal qui me répond ſur ce ton-là, mérite-t-il qu'il m'en coute?

PASQUIN *toujours riant.*

Tu es donc fâchée de ce que je ris?

LISETTE *le regardant.*

La cervelle t'auroit-elle ſubitement tournée par hazard?

PASQUIN.

Point du tout, je n'eus jamais tant de bon-ſens, ma tête eſt dans toute ſa force.

LISETTE.

C'eſt donc la tête d'un grand maraud: Ah l'indigne!

PASQUIN.

Ah! quelles délices! Tu ne m'as jamais rien dit de ſi touchant.

LISETTE *le conſidérant.*

La maudite race que les hommes! J'aurois juré qu'il m'aimoit.

PASQUIN *riant.*

Bon, t'aimer, je t'adore.

LISETTE.

Ecoute-moi, Monstre, & ne me replique plus. Tu diras à ton Maître, de la part de Madame Dorville, qu'elle le prie de ne plus parler à Constance, que c'est une liberté qui lui déplaît, & qu'il s'en abstiendra, s'il est galant-homme; ce dont l'impudence du valet fait que je doute. Adieu.

PASQUIN.

Oh! j'avoue que je ne me sens pas d'aise, & cependant tu t'abuses, je suis plein d'amour-là, ce qu'on appelle plein, mon cœur en a pour quatre, en-vérité tu le verras.

LISETTE *s'arrêtant.*

Je le verrai, que veux-tu dire?

PASQUIN.

Je dis.... que tu verras, oui, ce qu'on appelle voir.... Prends patience.

LISETTE *comme à part.*

Tout bien examiné, je lui crois pourtant l'esprit en mauvais état.

SCENE VIII.

LISETTE, PASQUIN, DAMON.

DAMON.

Ah! Lisette, je te trouve à propos.

LISETTE.

Un peu moins que vous ne pensez; ne me retenez pas, Monsieur, je ne saurois rester: votre homme sait les nouvelles, qu'il vous les dise.

PASQUIN *riant.*

Ha! ha! ha! ce n'est rien, c'est qu'elle a des ordres qui me divertissent. Madame Dorville s'emporte, & prétend que nous supprimions tout commerce avec elle; notre fréquentation dans le jardin n'est pas de son goût, dit-elle; elle s'imagine que nous lui déplaisons, cette bonne femme.

DAMON.

Comment?

LISETTE.

Oui, Monsieur, voilà ce qui le réjouit, il n'est plus permis à Constance de vous dire le moindre mot, on vous prie de la laisser en repos, vous êtes proscrit, tout entretien nous est interdit avec vous, & même en vous parlant je fais actuellement un crime.

DAMON *à Pasquin.*

Misérable! & tu ris de ce qui m'arrive.

PASQUIN.

Oui, Monsieur, c'est une bagatelle; Madame Dorville ne sait ce qu'elle dit, ni de qui elle parle; je vous retiens ce soir à souper chez elle, votre vin est-il bon, Lisette?

DAMON.

Tai-toi, faquin, tu m'indignes.

LISETTE *à part à Damon.*

Monsieur, ne lui trouvez-vous pas dans les yeux quelque chose d'égaré?

PASQUIN *à Damon en riant.*

Elle me croit timbré, n'est-ce pas?

LISETTE.

Voici Madame que je vois de loin se promener: adieu, Monsieur, je vous quitte, & je vais la joindre. (*Elle s'en va. Pasquin bat du pied sans répondre.*)

SCENE IX.

DAMON, PASQUIN.

DAMON *parlant à lui-même.*

Que je suis à plaindre!

PASQUIN *froidement.*

Point du tout, c'est une erreur.

DAMON.

Va-t-en, va-t-en, il faut effectivement que tu sois ivre ou fou.

PASQUIN *sérieusement.*

Erreur sur erreur. Où est votre lettre pour cette Madame Dorville?

DA-

DAMON.

Ne t'en embarraſſe pas, je vais la lui remettre dès que j'aurai porté mon argent chez moi, viens, ſui-moi.

PASQUIN *froidement.*

Non, je vous attends ici; allez vite, nous nous amuſerions l'un & l'autre, & ſi n'y a point de temps à perdre; tenez, prenez ce paquet que je viens de recevoir du Facteur, il eſt de votre pére. (*Damon prend la lettre & s'en va en regardant Paſquin.*

SCENE X.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN *ſeul.*

NOs gens s'approchent, ne bougeons. (*Il chante*) La la rela.

Madame DORVILLE *à Liſette.*

Avez-vous parlé à ce garçon de ce que je vous ai dit?

LISETTE.

Oui, Madame.

PASQUIN *ſaluant Madame Dorville.*

Par ce garçon, n'eſt-ce pas moi que vous entendez, Madame? Oui, je ſais ce dont il eſt queſtion, & j'en ai inſtruit mon Maître; mais ce n'eſt pas-là votre dernier mot, Madame, vous changerez de ſentiment; je prends la liberté de vous le dire, nous ne ſommes pas ſi mal dans votre eſprit.

Madame DORVILLE.

Vous êtes bien hardi, mon ami; allez, paſſez votre chemin.

PASQUIN *doucement.*

Madame, je vous demande pardon; mais je ne paſſe point, je reſte, je ne vais pas plus loin.

Madame DORVILLE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet impertinent-là, Liſette? dites-lui qu'il ſe retire.

LISETTE *en priant Paſquin.*

Eh va-t-en, mon pauvre Paſquin, je t'en prie. (*à part*) Voilà une démence bien étonnante. (*& à ſa Maîtreſſe*) Madame, c'eſt qu'il eſt un peu imbécile.

PASQUIN *ſouriant froidement.*

Point du tout, c'eſt ſeulement que je ſais dire la bonne avanture. Jamais Madame ne ſéparera ſa fille & mon Maître, ils ſont faits pour s'aimer; c'eſt l'avis des Aſtres & le vôtre.

Madame DORVILLE.

Va-t-en. (*Et puis regardant Conſtance*) Ils ſont nés pour s'aimer! Ma fille, vous auroit-il entendu dire quelque choſe qui ait pu lui donner cette idée? Je me perſuade que non, vous êtes trop bien née pour cela.

CONSTANCE *timidement & triſtement.*

Aſſurément, ma mére.

Madame DORVILLE.

C'eſt que Damon vous aura dit ſans-doute quelques galanteries.

CONSTANCE.

Mais, oui.

LISETTE.

C'eſt un jeune-homme fort eſtimable.

Madame DORVILLE.

Peut-être même vous a-t-il parlé d'amour?

CONSTANCE *tendrement.*

Quelques mots approchans.

LISETTE.

Je ne plains pas celle qui l'épouſera.

Madame DORVILLE.

(*à Liſette*) (*à Conſtance*)

Taiſez-vous. Et vous en avez badiné?

CONSTANCE.

Comme il s'expliquoit d'une façon très-reſpectueuſe, & de l'air de meilleure foi; que d'ailleurs j'étois le plus ſouvent avec vous, & que je ne prévoyois pas que vous me défendriez de le voir, je n'ai pas cru devoir me fâcher contre un ſi honnête homme.

Ma-

Madame DORVILLE *d'un air mistérieux.*

Constance, il étoit temps que vous ne le visiez plus.

PASQUIN *de loin.*

Et moi je dis que voici le temps qu'ils le verront bien autrément.

Madame DORVILLE.

Retirons-nous, puisqu'il n'y a pas moyen de se défaire de lui.

PASQUIN *à part.*

Où est cet étourdi qui ne vient point avec sa lettre?

SCENE XI.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN, DAMON, *qui arrête Madame Dorville comme elle s'en va, & lui salue la lettre à la main sans lui rien dire.*

Madame DORVILLE.

MOnsieur, vous êtes instruit de mes intentions, & j'espérois que vous y auriez plus d'égard. Retirez-vous, Constance.

DAMON.

Quoi, Constance sera privée du plaisir de se promener parce que j'arrive?

Madame DORVILLE.

Il n'est plus question de se voir, Monsieur; j'ai des vues pour ma fille qui ne s'accordent plus avec de pareilles galanteries. (*à Constance*) Retirez-vous donc.

CONSTANCE.

Voilà la premiére fois que vous me le dites. (*Elle part & retourne la tête.*)

PASQUIN *à Damon à part.*

Allons vite à la lettre.

DAMON.

Je suis si mortifié du trouble que je cause ici, que je ne songeois pas à vous rendre cette lettre, Madame. (*Il lui présente la lettre.*)

Madame DORVILLE.

A moi, Monsieur, & de quelle part, s'il vous plaît?

DAMON.

De mon pére, Madame.

PASQUIN.

Oui, d'un Gentilhomme de votre ancienne connoissance.

LISETTE *à Pasquin, pendant que Madame Dorville ouvre le paquet.*

Tu ne m'as rien dit de cette lettre?

PASQUIN *vite.*

Ne t'abaisse point à parler à un fou.

Madame DORVILLE *à part en regardant Pasquin.*

Ce valet n'est pas si extravagant. (*à Damon*) Monsieur, cette lettre me fait grand plaisir, je suis charmée d'apprendre des nouvelles de Monsieur votre pére.

LISETTE *à Pasquin.*

Je te fais réparation.

DAMON.

Oserois-je me flatter que ces nouvelles me seront un peu favorables?

Madame DORVILLE.

Oui, Monsieur, vous pouvez continuer de nous voir, je vous le permets; je ne saurois m'en dispenser avec le fils d'un si honnête homme.

LISETTE *à part à Pasquin.*

A merveilles, Pasquin.

PASQUIN *à part à Lisette.*

Non, j'extravague

Madame DORVILLE *à Damon.*

Cependant les vues que j'avois pour ma fille subsistent toujours, & plus que jamais, puisque je la marie incessamment.

DAMON.

Qu'entends-je!

LISETTE *à part à Pasquin.*

Je n'y suis plus.

PAS-

PASQUIN.

J'y ſuis toujours.

Madame DORVILLE.

Suivez-moi dans cette autre allée, Liſette, j'ai à vous parler. (*à Damon*) Monſieur, je ſuis votre ſervante.

DAMON *triſtement.*

Non, Madame, il vaut mieux que je me retire pour vous laiſſer libre.

SCENE XII.

Madame DORVILLE, LISETTE.

LISETTE.

HElas! vous venez de le déſeſpérer.

Madame DORVILLE.

Dis-moi naturellement, ma fille a-t-elle de l'inclination pour lui?

LISETTE.

Ma foi, tenez, c'eſt lui qu'elle choiſiroit ſi elle étoit ſa maîtreſſe.

Madame DORVILLE.

Il me paroît avoir du mérite.

LISETTE.

Si vous me conſultez, je lui donne ma voix; je le choiſirois pour moi.

Madame DORVILLE.

Et moi, je le choiſis pour elle.

LISETTE.

Tout de bon!

Madame DORVILLE.

C'eſt poſitivement lui à qui je deſtinois Conſtance.

LISETTE.

Voilà quatre jeunes-gens qui ſeront bien contens.

Madame DORVILLE.

Quatre! je n'en connois que deux.

LISETTE.

Si fait: Paſquin & moi nous ſommes les deux autres.

Madame DORVILLE.

Ne dis rien de ceci à ma fille, non plus qu'à Damon, Liſette ; je veux les ſurprendre, & c'eſt auſſi l'intention du pére qui doit arriver inceſſamment, & qui me prie de cacher à ſon fils, s'il aime ma fille, que nous avons deſſein d'en faire mon gendre ; il ſe ménage, dit-il, le plaiſir de paroître obliger Damon, en conſentant à ce mariage.

LISETTE.

Je vous promets le ſecret ; il faut que Paſquin ſoit inſtruit, & qu'il ait eu ſes raiſons pour m'avoir tû ce qu'il ſait ; je ne m'étonne plus que mes injures l'ayent tant diverti ; je lui ai donné la comédie, & je prétends qu'il me la rende.

Madame DORVILLE.

Rappellez Conſtance.

LISETTE.

La voici qui vient vous trouver, & je vais vous aider à la tromper.

SCENE XIII.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE.

Madame DORVILLE.

Approchez, Conſtance. Je diſois à Liſette que je vais vous marier.

LISETTE *d'un ton froid.*

Oui, & depuis que Madame m'a confié ſes deſſeins, je ſuis fort de ſon ſentiment ; je trouve que le parti vous convient.

CONSTANCE *mutine avec timidité.*

Ce ne ſont pas-là vos affaires.

LISETTE.

Je dois m'intéreſſer à ce qui vous regarde, & puis on m'a fait l'honneur de me communiquer les choſes.

CONSTANCE *à part à Liſette, en lui faiſant la mine.*

Vous êtes jolie.

Ma-

Madame DORVILLE.

Qu'avez-vous, ma fille? Vous me paroiſſez triſte.

CONSTANCE.

Il y a des momens où l'on n'eſt pas gaie.

LISETTE.

Qui eſt-ce qui n'a pas l'humeur inconſtante?

CONSTANCE *toujours piquée.*

Qui eſt-ce qui vous parle?

LISETTE.

Eh mais, je vous excuſe.

Madame DORVILLE.

A l'aigreur que vous montrez, Conſtance, on diroit que vous regrettez Damon.... Vous ne répondez rien?

CONSTANCE.

Mais je l'aurois trouvé aſſez à mon gré, ſi vous me l'aviez permis, au-lieu que je ne connois pas l'autre.

LISETTE.

Allez, ſi j'en crois Madame, l'autre le vaut bien.

CONSTANCE *à part à Liſette.*

Vous me fatiguez.

Madame DORVILLE.

Damon vous plaît, ma fille, je m'en ſuis doutée, vous l'aimez.

CONSTANCE.

Non, ma mére, je n'ai pas oſé.

LISETTE.

Quand elle l'aimeroit, Madame, vous connoiſſez ſa ſoumiſſion, & vous n'avez pas de réſiſtance à craindre.

CONSTANCE *à part à Liſette.*

Y a-t-il rien de plus méchant que vous?

Madame DORVILLE.

Ne diſſimulez point, ma fille, on peut ou hâter ou retarder le mariage dont il s'agit; parlez nettement: Eſt-ce que vous aimez Damon?

CONSTANCE *timidement & héſitant.*

Je ne l'ai encore dit à perſonne.

LISETTE *froidement.*

Je ſuis pourtant une perſonne, moi.

CONSTANCE.

Vous mentez, je ne vous ai jamais dit que je l'aimois, mais ſeulement qu'il étoit aimable: vous m'en avez dit mille biens vous-même; & puiſque ma mére veut que je m'explique avec franchiſe, j'avoue qu'il m'a prévenue en ſa faveur Je ne demande pourtant pas que vous ayez égard à mes ſentimens, ils me ſont venus ſans que je m'en apperçuſſe. Je les aurois combattus ſi j'y avois pris garde, & je tâcherai de les ſurmonter puiſque vous me l'ordonnez: Il auroit pu devenir mon époux, ſi vous l'aviez voulu; il a de la naiſſance & de la fortune, il m'aime beaucoup; ce qui eſt avantageux en pareil cas, & ce qu'on ne rencontre pas toujours. Celui que vous me deſtinez feindra peut-être plus d'amour qu'il n'en aura; je n'en aurai peut-être point pour lui, quelqu'envie que j'aye d'en avoir; cela ne dépend pas de nous: mais n'importe, mon obéiſſance dépend de moi. Vous rejettez Damon, vous préférez l'autre, je l'épouſerai: la ſeule grace dont j'ai beſoin, c'eſt que vous m'accordiez du temps pour me mettre en état de vous obéir d'une maniére moins pénible.

LISETTE.

Bon, quand vous aurez vu le Futur, vous ne ſerez peut-être pas fâchée qu'on expédie, & mon avis n'eſt pas qu'on recule.

CONSTANCE.

Ma mére, je vous conjure de la faire taire, elle abuſe de vos bontés; il eſt indécent qu'un domeſtique ſe mêle de cela.

Madame DORVILLE *en s'en allant.*

Je penſe pourtant comme elle, il ſera mieux de ne pas différer votre mariage. Adieu, promenez-vous, je vous laiſſe. Si vous rencontrez Damon, je vous permets de ſouffrir qu'il vous aborde; vous me paroiſſez ſi raiſonnable, que

ce

ce n'eſt pas la peine de vous rien défendre là-deſſus.

SCENE XIV.

CONSTANCE, LISETTE.

LISETTE *d'un air plaiſant.*

EN-vérité, voilà une mére fort raiſonnable auſſi, elle a un très-bon procédé.

CONSTANCE.

Faites vos réflexions à part, & point de converſation enſemble.

LISETTE.

A la bonne heure, mais je n'aime point le ſilence, je vous en avertis; ſi je ne parle, je m'en vais, vous ne pourrez reſter ſeule, il faudra que vous vous retiriez, & vous ne verrez point Damon; ainſi, diſcourons, faites-vous cette petite violence.

CONSTANCE *ſoupirant.*

Ah! Eh bien, parlez, je ne vous empêche pas; mais ne vous attendez pas que je vous réponde.

LISETTE.

Ce n'eſt pas-là mon compte, il faut que vous me répondiez

CONSTANCE *outrée.*

J'aurai le chagrin de me marier au gré de ma mére; mais j'aurai le plaiſir de vous mettre dehors.

LISETTE.

Point du tout

CONSTANCE.

Je ſerai pourtant la Maîtreſſe.

LISETTE.

C'eſt à cauſe de cela que vous me garderez.

CONSTANCE *ſoupirant.*

Ah! quel mauvais ſujet! Allons, je ne veux plus me promener, vous n'avez qu'à me ſuivre.

LISETTE *riant.*

Ha! ha! partons.

SCENE

SCENE XV.

DAMON, CONSTANCE, LISETTE.

DAMON *accourant.*

AH! Conſtance, je vous revois donc encore! Auriez-vous part à la défenſe qu'on m'a faite? Je me meurs de douleur! Liſette, obſerve, de grace, ſi Madame Dorville ne vient point. (*Liſette ne bouge.*)

CONSTANCE.

Ne vous adreſſez point à elle, Damon, elle eſt votre ennemie & la mienne. Vous dites que vous m'aimez, vous ne ſavez pas encore que j'y ſuis ſenſible: mais le temps nous preſſe, & je vous l'avoue. Ma mére veut me marier à un autre que je hais, quel qu'il ſoit.

LISETTE *ſe retournant.*

Je gage que non.

CONSTANCE *à Liſette.*

Je vous défends de m'interrompre. (*à Damon*) Sur tout ce que vous m'avez dit, vous êtes un parti convenable; votre pére a ſans-doute quelques amis à Paris, allez les trouver, engagez-les à parler à ma mére. Quand elle vous connoîtra mieux, peut-être vous préférera-t-elle.

DAMON.

Ah! Madame, rien ne manque à mon malheur.

LISETTE.

Point de mouvemens, croyez-moi, tout eſt fait, tout eſt conclu, je vous parle en amie.

CONSTANCE.

Laiſſez-la dire, & continuez.

DAMON *lui montrant une lettre.*

Il ne me ſervoit à rien d'avoir recours à des amis, on vous a promiſe d'un côté, & on m'a engagé d'un autre. Voici ce que m'écrit mon pére. (*Il lit.*)

J'arrive inceſſamment à Paris, mon fils; je compte que les affaires de votre Charge ſont ter-

mi-

minées, & que je n'aurai plus qu'à remplir un engagement que j'ai pris pour vous, & qui eſt de terminer votre mariage avec une des plus aimables filles de Paris. Adieu.

LISETTE.

Une des plus aimables filles de Paris ! votre pére s'y connoît, apparemment.

DAMON.

Eh ! n'achevez pas de me déſoler !

CONSTANCE *tendrement.*

Quelle conjecture ! Il n'y a donc plus de reſſource, Damon ?

DAMON.

Il ne m'en reſte qu'une, c'eſt d'attendre ici mon Rival ; je ne m'explique pas ſur le reſte.

LISETTE *en riant.*

Il ne ſeroit pas difficile de vous le montrer.

DAMON.

Quoi ! il eſt ici ?

LISETTE.

Depuis que vous y êtes : figurez-vous qu'il n'eſt pas arrivé un moment plutôt ni plus tard.

DAMON.

Il n'oſe donc ſe montrer ?

LISETTE.

Il ſe montre auſſi hardiment que vous, & n'a pas moins de cœur que vous.

DAMON.

C'eſt ce que nous verrons.

CONSTANCE.

Point d'emportement, Damon, je vous quitte : peut-être qu'elle nous trompe pour nous épouvanter ; il eſt du-moins certain que je n'ai point vu ce Rival. Quoi qu'il en ſoit, je vais encore me jetter aux pieds de ma mére, & tâcher d'obtenir un délai qu'elle m'auroit déjà accordé, ſi cette fourbe que voilà ne l'en avoit pas diſſuadée. Adieu, Damon, ne laiſſez pas que d'agir de votre côté, & ne perdons point de temps.

(*Elle part.*)

DAMON.

Oui Conſtance, je ne négligerai rien; peut-être nous arrivera-t-il quelque choſe de favorable. *(Il veut partir.)*

LISETTE *l'arrête par le bras.*

Non, Monſieur, reſtez en repos; ſur ma parole je ſuis pour vous, & j'y ai toujours été. Je plaiſante, je ne ſaurois vous dire pourquoi; mais ne vous déſeſpérez pas, tout ira bien, très-bien, c'eſt moi qui vous le dis; moi, vous dis-je, tranquilliſez-vous, partez.

DAMON.

Quoi! tout ce que je vois....

LISETTE.

N'eſt rien: point de queſtions, je ſuis muëtte.

DAMON *en s'en allant.*

Je n'y comprens rien.

SCENE XVI.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

AH! voilà mon homme, qui m'a tantôt balottée. *(à Paſquin)* Je te rencontre fort à propos. D'où viens-tu?

PASQUIN.

Du Caffé voiſin, où j'avois à parler à un homme de mon Pays qui m'y attendoit pour affaire ſérieuſe. Eh bien, comment ſuis-je dans ton eſprit? Quelle opinion as-tu de ma cervelle? Me loges-tu toujours aux Petites maiſons?

LISETTE.

Non, au-lieu d'être fou, tu ne ſeras plus que ſot.

PASQUIN.

Moi ſot! Je ne ſuis pas tourné dans ce goût-là; tu me menaces de l'impoſſible.

LISETTE.

Ce n'eſt pourtant que l'affaire d'un inſtant. Tien, tu t'imagines que je ſerai à toi; point du

du tout : il faut que je t'oublie, il n'y a plus moyen de te conſerver.

PASQUIN.

Tu n'y entends rien, moitié de mon ame.

LISETTE.

Je te dis que tu te blouſes, mon butord.

PASQUIN.

Ma poule, votre ignorance eſt comique.

LISETTE.

Benêt, ta ſcience me fait pitié; veux-tu que je te confonde? Damon devoit épouſer ma Maîtreſſe, ſuivant la lettre qu'il a tantôt remiſe à Madame Dorville de la part de ſon pére: on en étoit convenu, n'eſt-il pas vrai?

PASQUIN.

Mais effectivement, je ſens que ma mine s'allonge. As-tu commerce avec le diable? Il n'y a que lui qui puiſſe t'avoir révélé cela.

LISETTE.

Il m'a révélé un ſecret de mince valeur, car tout eſt changé; votre lettre eſt venue trop tard; Madame Dorville ne peut plus tenir parole, & Conſtance & moi nous ſommes toutes deux arrêtées pour d'autres.

PASQUIN.

Tu m'anéantis.

LISETTE.

Es-tu ſot à-préſent? Tu en as du-moins l'air.

PASQUIN.

J'ai l'air de ce que je ſuis.

LISETTE *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ....

PASQUIN.

Tu m'aſſommes! tu me poignardes! je me meurs! j'en mourrai!

LISETTE.

Tu es donc fâché de me perdre? Quelles délices!

PASQUIN.

Ah ſcélérate! ah maſque!

LISETTE.

Courage. Tu ne m'as jamais rien dit de si touchant.

PASQUIN.

Girouette!

LISETTE.

A merveille, tu régales bien ma vanité; mais écoute, Pasquin, fai-moi encore un plaisir. Celui que j'épouse à ta place est jaloux, ne te montre plus.

PASQUIN *outré.*

Quand je l'aurai étranglé, il sera le Maître.

LISETTE *riant.*

Tu es ravissant!

PASQUIN.

Je suis furieux, ôte ta cornette, que je te batte.

LISETTE.

Oh! doucement, ceci est brutal.

PASQUIN.

Allons, je cours vite avertir le pére de mon Maître.

LISETTE.

Le pére de ton Maître: Est-ce qu'il est ici?

PASQUIN.

L'Esprit familier qui t'a dit le reste, doit t'avoir dit sa secrette arrivée.

LISETTE.

Non, tu me l'apprends, nigaud.

PASQUIN.

Que m'importe? Adieu, vous êtes à nous, vos personnes nous appartiennent; il faut qu'on nous en fasse la délivrance, ou que le diable vous emporte, & nous aussi.

LISETTE *l'arrêtant.*

Tout beau, ne dérangeons rien, ne va point faire de sottises qui gâteroient tout peut-être; il n'y a pas le mot de ce que je t'ai dit: la lettre en question est toujours bonne, & les conventions tiennent; c'est ce que m'a confié Madame Dorville, & je me suis divertie de ta douleur, pour me venger de la scéne de tantôt.

PAS-

PASQUIN.

Ah! Je reſpire. Convenons que nous nous aimons prodigieuſement; auſſi le méritons-nous bien.

LISETTE.

A force de joye tu deviens fat; il ſe fait tard, tu me diras une autre fois pourquoi ton Maître ſe cache: voici l'heure où l'on s'aſſemble dans la Salle du Bal; Madame Dorville m'a dit qu'elle y méneroit Conſtance, & je vais voir ſi elles n'auront pas beſoin de moi.

PASQUIN *l'arrêtant.*

Attends Liſette: Vois-tu ce Domino jaune qui arrive? C'eſt le Chevalier qui vient pour jouer avec mon Maître, & qui lui gagneroit le reſte de ſon argent; je vais tâcher de l'amuſer pour l'empêcher d'aller joindre Damon; mais reviens, ſi tu peux, dans un inſtant, pour m'aider à le retenir.

LISETTE.

Tout-à-l'heure je te rejoins; il me vient une idée, & je t'en débarraſſerai: laiſſe-moi faire.

SCENE XVII.

PASQUIN, Monſieur ORGON *en Domino pareil à celui que, ſuivant l'inſtruction de Paſquin, doit porter le Chevalier.*

Monſieur ORGON, *un moment démaſqué, en entrant.*

VOici Paſquin. Au Domino que je porte il me prendra pour le Chevalier.

PASQUIN.

Ah vraiment! celui-ci n'avoit garde de manquer.

Monſieur ORGON *contrefaiſant ſa voix.*

Où eſt ton Maître?

PASQUIN.

Je n'en ſais rien, & en quelque endroit qu'il ſoit, il ſeroit mieux de s'y tenir, il y ſeroit mieux

mieux qu'avec vous ; mais il ne tardera pas, attendez.

Monſieur ORGON.

Tu es bien bruſque.

PASQUIN.

Vous êtes bien alerte, vous.

Monſieur ORGON.

Ne ſais-tu pas que je dois jouer avec ton Maître?

PASQUIN.

Ah jouer! Cela vous plaît à dire ; ce ſera lui qui jouera ; tout le hazard ſera de ſon côté, toute la fortune du vôtre ; vous ne jouez pas, vous, vous gagnez.

Monſieur ORGON.

C'eſt que je ſuis plus heureux que lui.

PASQUIN.

Bon! du bonheur; ce n'eſt pas-là votre fort, vous êtes trop ſage pour en avoir affaire.

Monſieur ORGON.

Je crois que tu m'inſultes.

PASQUIN.

Point du tout, je vous devine.

Monſieur ORGON *ſe démaſquant.*

Tiens, me devinois-tu?

PASQUIN *étonné.*

Quoi, Monſieur, c'eſt vous? Ah! je commence à vous deviner mieux.

Monſieur ORGON.

Où eſt mon fils?

PASQUIN.

Apparemment qu'il eſt dans la Salle.

Monſieur ORGON.

Paix. Je penſe que le voilà.

PASQUIN.

Ne reſtez pas ici avec lui, de peur que le Chevalier, qui va ſans-doute arriver, ne vous trouve enſemble.

SCENE

SCENE XVIII.

Monſieur ORGON, DAMON, PASQUIN.

DAMON, *ſon maſque à la main.*

AH! C'eſt vous, Chevalier, je commençois à m'impatienter : hâtons-nous de paſſer dans le cabinet qui eſt à côté de la Salle. (*Ils s'en vont.*)

PASQUIN.

Oui, Monſieur, jouez hardiment, je me dédis ; vous ne ſauriez perdre, vous avez affaire au plus beau Joueur du monde.

SCENE XIX.

PASQUIN, le véritable CHEVALIER *démaſqué.*

PASQUIN.

IL étoit temps qu'ils partiſſent ; voici mon homme, le véritable.

LE CHEVALIER.

Damon eſt-il venu?

PASQUIN.

Non, il va venir, & vous m'êtes conſigné ; j'ai ordre de vous tenir compagnie en attendant qu'il vienne.

LE CHEVALIER.

Penſes-tu qu'il tarde?

PASQUIN.

Il devroit être arrivé. (*Et à part.*) Liſette me manque de parole.

LE CHEVALIER.

C'eſt peut-être ſon Banquier qui l'a remis.

PASQUIN.

Oh non, Monſieur! Il a la ſomme comptée en bel & bon or, je l'ai vue, ce ſont des louis tout frais battus, qui ont une mine.... (*à part*) Quel appétit je lui donne! Et vous, Monſieur le Chevalier, êtes-vous bien riche?

LE CHEVALIER.

Pas mal; &, suivant ta prédiction, je le serai encore davantage.

PASQUIN.

Non. Je viens de tirer votre horoscope, & je m'étois trompé tantôt; mon Maître perdra peut-être, mais vous ne gagnerez point.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tu veux dire?

PASQUIN.

Je ne saurois vous l'expliquer, les Astres ne m'en ont pas dit davantage; ce qu'on lit dans le Ciel est écrit en si petit caractére.

LE CHEVALIER.

Eh! tu n'es pas, je pense, un grand Astrologue.

PASQUIN.

Vous verrez, vous verrez: Tenez, je déchiffre encore qu'aujourd'hui vous devez rencontrer sur votre chemin un fripon, qui vous amusera, qui se moquera de vous, & dont vous serez la dupe.

LE CHEVALIER.

Quoi! qui gagnera mon argent?

PASQUIN.

Non, mais qui vous empêchera d'avoir celui de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Tai-toi, mauvais Bouffon.

PASQUIN.

J'apperçois aussi, dans votre étoile, un Domino qui vous portera malheur; il sera cause d'une mépriſe qui vous sera fatale.

LE CHEVALIER *sérieusement.*

Ne vois-tu pas aussi dans mon étoile, que je pourrois me fâcher contre toi?

PASQUIN.

Oui, cela y est encore; mais je vois qu'il ne m'en arrivera rien.

LE CHEVALIER.

Prends-y garde. C'eſt peut-être le petit caractére qui t'empêche d'y lire des coups de bâton. Laiſſe-là tes contes ; ton Maître ne vient point, & cela m'impatiente.

PASQUIN *froidement.*

Il eſt même écrit que vous vous impatienterez.

LE CHEVALIER.

Parle : T'a-t-il aſſuré qu'il viendroit ?

PASQUIN.

Un peu de patience.

LE CHEVALIER.

C'eſt que je n'ai qu'un quart-d'heure à lui donner.

PASQUIN.

Malepeſte ! le mauvais quart-d'heure !

LE CHEVALIER.

Je vais toujours l'attendre dans le cabinet de la Salle.

PASQUIN.

Eh, non, Monſieur ! j'ai ordre de reſter ici avec vous.

SCENE XX.

PASQUIN, LE CHEVALIER, LISETTE *en Chauve-ſouris.*

LISETTE *maſquée.*

MOnſieur le Chevalier, je vous cherche pour vous dire un mot. Une belle Dame riche & veuve, & qui eſt dans une des Salles du Bal, voudroit vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LISETTE.

A vous-même. Cet entretien-là peut vous mettre en jolie poſture ; il y a long-temps qu'on vous connoît, on eſt ſage, on vous aime, on a vingt-cinq mille livres de rente, & vous pouvez mener tout cela bien loin. Suivez-moi.

PASQUIN, *à part le premier mot.*

C'eſt Liſette. Monſieur, vous avez donné parole à mon Maître, il va venir avec un ſac plein d'or, & cela ſe gagne encore plus vite qu'une femme: Que la veuve attende.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet impertinent qui vous retient? Venez. (*Elle le prend par la main.*)

PASQUIN *prenant auſſi le Chevalier par le bras.*

Soubrette d'Avanturiére, vous ne l'aurez point, votre action eſt contre la Police.

LISETTE *en colére.*

Comment, Soubrette d'Avanturiére! on inſulte ma Maîtreſſe, & vous le ſouffrez, & vous ne venez pas! je vais dire à Madame de quelle façon on m'a reçue.

LE CHEVALIER *la retenant.*

Un moment. C'eſt un coquin qui ne m'appartient point. Tai-toi, inſolent.

PASQUIN.

Mais, ſongez donc au ſac.

LISETTE.

Je rougis pour Madame, & je pars.

PASQUIN.

Pour épouſer Madame, il faut du temps; pour acquérir cet or, il ne faut qu'une minute.

LISETTE *en colére.*

Adieu, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, je vous ſuis. (*à Paſquin.*) Dis à ton Maître que je reviendrai.

PASQUIN *le prenant à quartier, & tout bas.*

Je vous avertis qu'il y a ici d'autres Joueurs qui le guettent.

LE CHEVALIER.

Oh! Que ne vient-il? Marchons.

SCENE

SCENE XXI.

Monſieur ORGON, DAMON *entrant démaſqué, & au déſeſpoir*, PASQUIN, LISETTE, LE CHEVALIER.

DAMON *démaſqué.*

AH, le maudit coup!

LE CHEVALIER.

Eh! D'où ſortez-vous donc? Je vous attendois.

DAMON.

Que vois-je! Ce n'eſt donc pas contre vous que j'ai joué?

LE CHEVALIER.

Non, votre fourbe de valet m'a dit que vous n'étiez pas arrivé. (*à Paſquin*) Tu m'amuſois donc?

PASQUIN.

Oui, pour accomplir la prophétie.

LE CHEVALIER.

Damon, je ne ſaurois reſter; une affaire m'appelle ailleurs. (*à Liſette*) Conduiſez-moi.

LISETTE *ſe démaſquant.*

Ce n'eſt pas la peine, je vous amuſois auſſi, moi. (*Elle ſe retire.*)

DAMON *à Mr. Orgon maſqué.*

A qui donc ai-je eu affaire? Qui êtes-vous, Maſque?

Monſieur ORGON.

Que vous importe! Vous n'avez point à vous plaindre, j'ai joué avec honneur.

DAMON.

Aſſurément. Mais, après tout ce que j'ai perdu, vous ne ſauriez me refuſer de jouer encore cent louïs ſur ma parole.

Monſieur ORGON.

Le Ciel m'en préſerve! Je n'irai point vous jetter dans l'embarras où vous ſeriez, ſi vous les perdiez. Vous êtes jeune, vous dépendez appa-

remment d'un pére, je me reprocherois de profiter de l'étourdiſſement où vous êtes, & d'être, pour ainſi dire, le complice du deſordre où vous voulez vous jetter; j'ai même regret d'avoir tant joué; votre âge, & la conſidération de ceux à qui vous appartenez, devoient m'en empêcher: croyez-moi, Monſieur, vous me paroiſſez un jeune-homme plein d'honneur, n'altérez point votre caractére par une auſſi dangereuſe habitude que l'eſt celle du jeu, & craignez d'affliger un pére, à qui je ſuis ſûr que vous êtes cher.

DAMON.

Vous m'arrachez des larmes, en me parlant de lui; mais je veux ſavoir avec qui j'ai joué: Etes-vous digne du diſcours que vous me tenez?

Monſieur ORGON *ſe démaſquant.*

Jugez-en vous-même.

DAMON *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah, mon pére! Je vous demande pardon.

LE CHEVALIER *à part.*

Son pére!

Monſieur ORGON *relevant ſon fils.*

J'oublie tout, mon fils; ſi cette ſcéne-ci vous corrige, ne craignez rien de ma colére; je vous connois, & ne veux vous punir de vos fautes, qu'en vous donnant de nouveaux témoignages de ma tendreſſe; ils feront plus d'effet ſur votre cœur, que mes reproches.

DAMON *ſe rejettant à ſes genoux.*

Eh bien, mon pére, laiſſez-moi encore vous jurer à genoux, que je ſuis pénétré de vos bontés; que vos ordres, que vos moindres volontés me ſeront déſormais ſacrées; que ma ſoumiſſion durera autant que ma vie, & que je ne vois point de bonheur égal à celui d'avoir un pére qui vous reſſemble.

LE CHEVALIER *à Monſieur Orgon.*

Voilà qui eſt fort touchant: mais j'allois lui donner ſa revanche; j'offre de vous la donner à vous-même.

Mon-

Monſieur ORGON.

On n'en a que faire, Monſieur. Mais qui vient à nous?

SCENE XXII. & DERNIERE.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, Monſieur ORGON, DAMON, LISETTE, PASQUIN.

Madame DORVILLE *à Conſtance.*

ALlons, ma fille, il eſt temps de ſe retirer. Que vois-je, Monſieur Orgon!

Monſieur ORGON.

Oui, Madame, c'eſt moi-même, & j'allois dans le moment me faire connoître; je m'étois fait un plaiſir de vous ſurprendre.

Madame DORVILLE.

Ma fille, ſaluez Monſieur, il eſt le pére de l'époux que je vous deſtine.

CONSTANCE.

Non, ma mére, vous êtes trop bonne pour me le donner; & je ſuis obligée de dire naturellement à Monſieur, que je n'aimerai point ſon fils.

DAMON.

Qu'entends-je!

Monſieur ORGON.

Après cet aveu-là, Madame, je crois qu'il ne doit plus être queſtion de notre projet.

Madame DORVILLE.

Plus que jamais; je vous aſſure que votre fils l'épouſera.

CONSTANCE.

Vous me ſacrifierez donc, ma mére?

Monſieur ORGON.

Non certes; c'eſt à quoi Madame Dorville voudra bien que je ne conſente jamais. Allons, mon fils, je vous croyois plus heureux: Retirons-nous. (*à Madame Dorville*) Demain, Ma-

dame, j'aurai l'honneur de vous voir chez vous. Suivez-moi, Damon.

CONSTANCE.

Damon! Mais ce n'eſt pas de lui dont je parle!

DAMON.

Ah, Madame!

Monſieur ORGON.

Quoi! belle Conſtance, ignoriez-vous que Damon eſt mon fils?

CONSTANCE.

Je ne le ſavois pas. J'obéirai donc.

Madame DORVILLE.

Vous voyez bien qu'ils ſont aſſez d'accord; ce n'eſt pas la peine de rentrer dans le Bal, je penſe, allons ſouper chez moi.

Monſieur ORGON *lui donnant la main.*

Allons, Madame.

PASQUIN *à Liſette.*

Je demandois tantôt, ſi votre vin étoit bon; c'eſt moi qui vais t'en dire des nouvelles.

FIN.

LA DISPUTE,

COMEDIE

EN PROSE EN UN ACTE.

ACTEURS.

HERMIANNE.
LE PRINCE.
MESROU.
CARISE.
EGLE'.
AZOR.
ADINE.
MESRIN.
MESLIS.
DINA.
LA SUITE DU PRINCE.

La Scéne eſt à la Campagne.

LA DISPUTE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

OU allons-nous, Seigneur, voici le lieu du monde le plus ſauvage, & le plus ſolitaire, & rien n'y annonce la fête que vous m'avez promiſe.

LE PRINCE, *en riant.*

Tout y eſt prêt.

HERMIANNE.

Je n'y comprens rien; qu'eſt-ce que c'eſt que cette maiſon où vous me faites entrer, & qui forme un édifice ſi ſingulier? que ſignifie la hauteur prodigieuſe des différens murs qui l'environnent? où me menez-vous?

LE PRINCE.

A un ſpectacle très-curieux; vous ſavez la queſtion que nous agitâmes hier au ſoir. Vous ſouteniez contre toute ma Cour, que ce n'étoit pas votre ſexe, mais le nôtre, qui avoit le premier donné l'exemple de l'inconſtance & de l'infidelité en amour.

HERMIANNE.

Oui, Seigneur, je le ſoutiens encore. La premiére inconſtance ou la premiére infidélité n'a pu commencer que par quelqu'un d'aſſez hardi pour ne rougir de rien. Oh! comment veut-on que les femmes avec la pudeur, & la timidité naturelle qu'elles avoient, & qu'elles ont encore depuis que le monde & ſa corruption durent, comment veut-on qu'elles ſoient tombées les premiéres dans des vices de cœur qui de-

mandent autant d'audace, autant de libertinage de ſentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons ? cela n'eſt pas croyable.

LE PRINCE.

Eh ſans-doute, Hermianne, je n'y trouve pas plus d'apparence que vous, ce n'eſt pas moi qu'il faut combattre là-deſſus, je ſuis de votre ſentiment contre tout le monde, vous le ſavez.

HERMIANNE.

Oui, vous en êtes par pure galanterie, je l'ai bien remarqué.

LE PRINCE.

Si c'eſt par galanterie, je ne m'en doute pas. Il eſt vrai que je vous aime, & que mon extrême envie de vous plaire, peut fort bien me perſuader que vous avez raiſon ; mais ce qui eſt de certain, c'eſt qu'elle me le perſuade ſi finement que je ne m'en apperçois pas. Je n'eſtime point le cœur des hommes, & je vous l'abandonne ; je le crois ſans comparaiſon plus ſujet à l'inconſtance & à l'infidélité que celui des femmes, je n'en excepte que le mien, à qui même je ne ferois pas cet honneur-là ſi j'en aimois une autre que vous.

HERMIANNE.

Ce diſcours-là ſent bien l'ironie.

LE PRINCE.

J'en ſerai donc bientôt puni, car je vais vous donner dequoi me confondre, ſi je ne penſe pas comme vous.

HERMIANNE.

Que voulez-vous dire ?

LE PRINCE.

Oui, c'eſt la nature elle-même que nous allons interroger, il n'y a qu'elle qui puiſſe décider la queſtion ſans replique, & ſurement elle prononcera en votre faveur.

HERMIANNE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

LE PRINCE.

Pour bien ſavoir ſi la permiére inconſtance ou la premiére infidélité eſt venue d'un homme, comme vous le prétendez, & moi auſſi, il faudroit avoir aſſiſté au commencement du Monde & de la Société.

HERMIANNE.

Sans-doute, mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être, oui les hommes & les femmes de ce temps-là, le monde & ſes premiers amours vont reparoître à nos yeux tels qu'ils étoient, ou du-moins tels qu'ils ont dû être; ce ne ſeront peut-être pas les mêmes avantures, mais ce ſeront les mêmes caractéres; vous allez voir le même état de cœur, des ames toutes auſſi neuves que les premiéres, encore plus neuves s'il eſt poſſible. (*a Cariſe & à Meſrou.*) Cariſe, & vous Meſrou, partez, & quand il ſera temps que nous nous retirions, faites le ſignal dont nous ſommes convenus, (*à ſa Suite*). Et vous qu'on nous laiſſe.

SCENE II.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

Vous excitez ma curioſité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait: il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la diſpute d'aujourd'hui s'éléva à la Cour de mon pére, s'échauffa beaucoup & dura très-longtemps. Mon pére naturellement aſſez Philoſophe, & qui n'étoit pas de votre ſentiment, réſolut de ſavoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laiſſa rien à déſirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre ſéxe & deux du nôtre, furent portés dans la Forêt où il avoit fait bâtir cette maiſon exprès pour eux, où chacun d'eux fut logé à part, & où actuelle-

ment même il occupe un terrein dont il n'eſt jamais ſorti, de ſorte qu'ils ne ſe ſont jamais vus. Ils ne connoiſſent encore que Meſrou & ſa Sœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu ſoin d'eux, & qui furent choiſis de la couleur dont ils ſont, afin que leurs éléves en fuſſent plus étonnés quand ils verroient d'autres hommes: on va donc pour la premiére fois leur laiſſer la liberté de ſortir de leur enceinte & de ſe connoître; on leur a appris la langue que nous parlons; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir enſemble, comme le premier âge du Monde; les premiéres amours vont recommencer, nous verrons ce qui en arrivera.

Ici on entend un bruit de Trompettes.

Mais hâtons-nous de nous retirer, j'entends le ſignal qui nous en avertit, nos jeunes-gens vont paroître; voici une gallerie qui régne tout le long de l'édifice, & d'où nous pourrons les voir & les écouter, de quelque côté qu'ils ſortent de chez eux. Partons.

SCENE III.

CARISE, EGLE'.

CARISE.

VEnez Eglé, ſuivez-moi; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vues, & que vous pouvez parcourir en ſureté.

EGLE'.

Que vois-je, quelle quantité de nouveaux mondes!

CARISE.

C'eſt toujours le même, mais vous n'en connoiſſez pas toute l'étendue.

EGLE'.

Que de pays, que d'habitations, il me ſemble que je ne ſuis plus rien dans un ſi grand eſpace, cela me fait plaiſir & peur. *Elle regarde & s'arrête à un ruiſſeau.* Qu'eſt-ce que c'eſt

que

que cette eau que je vois & qui roule à terre ? Je n'ai rien vu de ſemblabe à cela dans le monde d'où je ſors.

CARISE.

Vous avez raiſon, & c'eſt ce qu'on appelle un ruiſſeau.

EGLE' *regardant.*

Ah! Cariſe, approchez, venez voir, il y a quelque choſe qui habite dans le ruiſſeau qui eſt fait comme une perſonne, & elle paroît auſſi étonnée de moi que je le ſuis d'elle.

CARISE *riant.*

Eh non, c'eſt vous que vous y voyez, tous les ruiſſeaux font cet effet-là.

EGLE'.

Quoi, c'eſt-là moi, c'eſt mon viſage!

CARISE.

Sans-doute.

EGLE'.

Mais ſavez-vous bien que cela eſt très-beau, que celá fait un objet charmant. Quel dommage de ne l'avoir pas ſu plutôt!

CARISE.

Il eſt vrai que vous êtes belle.

EGLE'.

Comment belle! admirable! cette découverte-là m'enchante. *Elle ſe regarde encore.* Le ruiſſeau fait toutes mes mines & toutes me plaiſent. Vous devez avoir eu bien du plaiſir à me regarder Meſrou & vous. Je paſſerois ma vie à me contempler; que je vais m'aimer à préſent!

CARISE.

Promenez-vous à votre aiſe, je vous laiſſe pour rentrer dans votre habitation, où j'ai quelque choſe à faire.

EGLE'.

Allez, allez, je ne m'ennuyerai pas avec le ruiſſeau.

SCENE IV.

EGLE' *un inſtant ſeule*, AZOR *paroit vis-à-vis d'elle.*

EGLE' *continuant, & ſe tâtant le viſage.*

JE ne me laſſe point de moi, *& puis appercevant Azor avec frayeur*, qu'eſt-ce que c'eſt que cela, une perſonne comme moi. . . . N'approchez point.

AZOR *étendant les bras d'admiration & ſouriant.*

EGLE', *continue.*

La perſonne rit, on diroit qu'elle m'admire.

AZOR, *fait un pas.*

EGLE'.

Attendez . . . Ses regards ſont pourtant bien doux . . . Savez-vous parler?

AZOR.

Le plaiſir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

EGLE' *gayement.*

La perſonne m'entend, me répond, ſi agréablement.

AZOR.

Vous me raviſſez.

EGLE'.

Tant mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

EGLE'.

Vous me plaiſez auſſi.

AZOR.

Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer?

EGLE'.

Je ne vous le défends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

EGLE'.

J'en ai bien envie, *il avance.* Arrêtez un peu . . . que je ſuis émue!

AZOR.

AZOR.

J'obéis, car je ſuis à vous.

EGLE'.

Elle obéit, venez donc tout à-fait, afin d'être à moi de plus près, *il vient.* Ah! la voilà, c'eſt vous, qu'elle eſt bien faite! en vérité vous êtes auſſi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joye d'être auprès de vous, je me donne à vous, je ne ſais pas ce que je ſens, je ne ſaurois le dire.

EGLE'.

Hé, c'eſt tout comme moi.

AZOR.

Je ſuis heureux, je ſuis agité.

EGLE'.

Je ſoupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore aſſez.

EGLE'.

C'eſt ma penſée, mais on ne peut pas ſe voir davantage, car nous ſommes-là.

AZOR.

Mon cœur déſire vos mains.

EGLE'.

Tenez, le mien vous les donne; êtes-vous plus contente?

AZOR.

Oui, mais non pas plus tranquille.

EGLE'.

C'eſt ce qui m'arrive, nous nous reſſemblons en tout.

AZOR.

Oh quelle différence! tout ce que je ſuis ne vaut pas vos yeux, ils ſont ſi tendres.

EGLE'.

Les vôtres ſi vifs.

AZOR.

Vous êtes ſi mignonne, ſi délicate.

EGLE'.

EGLE'.

Oui, mais je vous assure qu'il vous sied fort bien de ne l'être pas tant que moi; je ne voudrois pas que vous fussiez autrement, c'est une autre perfection; je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

EGLE'.

Ha ça, dites-moi, où étiez-vous quand je ne vous connoissois pas?

AZOR.

Dans un monde à moi où je ne retournerai plus, puisque vous n'en êtes pas, & que je veux toujours avoir vos mains; ni moi ni ma bouche ne saurions plus nous passer d'elles.

EGLE'.

Ni mes mains se passer de vôtre bouche; mais j'entends du bruit, ce sont des personnes de mon monde: de peur de les effrayer cachez-vous derriére les arbres, je vais vous rappeller.

AZOR.

Oui, mais je vous perdrai de vue.

EGLE'.

Non, vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon visage y est, vous l'y verrez.

SCENE V.

MESROU, CARISE, EGLE'.

EGLE', *soupirant.*

AH! Je m'ennuye déjà de son absence.

CARISE.

Eglé je vous retrouve inquiéte, ce me semble, qu'avez-vous?

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

EGLE'.

C'est qu'il y a une grande nouvelle; vous croyez que nous ne sommes que trois, je vous avertis

avertis que nous ſommes quatre ; j'ai fait l'acquiſition d'un objet qui me tenoit la main tout à l'heure.

CARISE.

Qui vous tenoit la main, Eglé ! eh que n'avez-vous appellé à votre ſecours !

EGLE'.

Du ſecours contre quoi, contre le plaiſir qu'il me faiſoit ; j'étois bien aiſe qu'il me la tînt, il me la tenoit par ma permiſſion, il la baiſoit tant qu'il pouvoit, & je ne l'aurai pas plutôt rappellé qu'il la baiſera encore pour mon plaiſir & pour le ſien.

MESROU.

Je ſais qui c'eſt, je crois même l'avoir entrevu qui ſe retiroit ; cet objet s'appelle un homme, c'eſt Azor, nous le connoiſſons.

EGLE'.

C'eſt Azor : le joli nom ! le cher Azor ! le cher homme ! il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime & que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

EGLE'.

Juſtement, nous l'avons deviné de nous-mêmes, *(elle l'appelle.)* Azor, mon Azor, venez vite, l'homme.

SCENE VI.

CARISE, EGLE', MESROU, AZOR.

AZOR.

EH ! c'eſt Cariſe & Meſrou, ce ſont mes amis.

EGLE', *gayement.*

Ils me l'ont dit, vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent : voilà pourquoi nous nous aimons tant, je ſuis votre Eglé, vous mon Azor.

MESROU.

L'un eſt l'homme & l'autre la femme.

AZOR.

AZOR.

Mon Eglé, mon charme, mes délices, & ma femme.

EGLE'.

Tenez, voilà ma main, consolez-vous d'avoir été caché. (*à Mesrou & à Carise.*) Regardez, voilà comme il faisoit tantôt, falloit-il appeller à mon secours?

CARISE.

Mes enfans, je vous l'ai déjà dit, votre destination naturelle est d'être charmés l'un de l'autre.

EGLE', *le tenant par la main.*

Il n'y a rien de si clair.

CARISE.

Mais il y a une chose à observer, si vous voulez vous aimer toujours.

EGLE'.

Oui, je comprens, c'est d'être toujours ensemble.

CARISE.

Au contraire, c'est qu'il faut de temps en temps vous priver du plaisir de vous voir.

EGLE', *étonnée.*

Comment?

AZOR, *étonné.*

Quoi?

CARISE.

Oui, vous dis-je, sans quoi ce plaisir diminueroit, & vous deviendroit indifférent.

EGLE', *riant.*

Indifférent, indifférent, mon Azor! ha! ha! ha! ... la plaisante pensée!

AZOR, *riant.*

Comme elle s'y entend.

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conseil, ce n'est qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit-là, & qu'en nous séparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Carise & moi.

EGLE'.

EGLE'.

Vraiment je le crois bien, cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux ſi noirs, & qui avez dû vous enfuir de peur, la premiére fois que vous vous êtes vus.

AZOR.

Tout ce que vous avez pu faire, c'eſt de vous ſupporter l'un & l'autre.

EGLE'.

Et vous ſeriez bientôt rebutés de vous voir ſi vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi, qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me paſſe de vous, je n'ai pas beſoin de votre préſence, pourquoi? c'eſt que vous ne me charmez pas; au-lieu que nous nous charmons Azor & moi, il eſt ſi beau, moi ſi admirable, ſi attrayante que nous nous raviſſons en nous contemplant.

AZOR *prenant la main d'Eglé.*

La ſeule main d'Eglé, voyez-vous, ſa main ſeule, je ſouffre quand je ne la tiens pas, & quand je la tiens, je me meurs, ſi je ne la baiſe, & quand je l'ai baiſée, je me meurs encore.

EGLE'.

L'homme a raiſon, tout ce qu'il vous dit-là je le ſens; voilà pourtant où nous en ſommes, & vous qui parlez de notre plaiſir, vous ne ſavez pas ce que c'eſt, nous ne le comprenons pas nous qui le ſentons, il eſt infini.

MESROU.

Nous ne vous propoſons de vous ſéparer que deux ou trois heures ſeulement dans la journée.

EGLE'.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tampis.

EGLE'.

Vous m'impatientez, Meſrou, eſt-ce qu'à force

force de nous voir nous deviendrons laids? ceſſerons nous d'être charmans?

CARISE.

Non, mais vous ceſſerez de ſentir que vous l'êtes.

EGLE'.

Hé! qu'eſt-ce qui nous empêchera de le ſentir? puiſque nous le ſommes.

AZOR.

Eglé ſera toujours Eglé.

EGLE'.

Azor toujours Azor.

MESROU.

J'en conviens, mais que ſait-on ce qui peut arriver? Suppoſons par exemple que je devinſſe auſſi aimable qu'Azor, que Cariſe devînt auſſi belle qu'Eglé.

EGLE'.

Qu'eſt-ce que cela nous feroit?

CARISE.

Peut-être alors que raſſaſiés de vous voir, vous ſeriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

EGLE'.

Pourquoi tentés? Quitte-t-on ce qu'on aime, eſt-ce-là raiſonner? Azor & moi nous nous aimons, voilà qui eſt fini, devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe, ce ſera votre affaire, la nôtre eſt arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien, faut être nous pour ſavoir ce qui en eſt.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié c'eſt ma vie.

EGLE'.

Entendez-vous ce qu'il dit, ſa vie? comment me quitteroit-il? il faut bien qu'il vive & moi auſſi.

AZOR.

AZOR.

Oui, ma vie, comment eſt-il poſſible qu'on ſoit ſi belle, qu'on ait de ſi beaux regards, une ſi belle bouche, & tout ſi beau ?

EGLE'.

J'aime tant qu'il m'admire.

MESROU.

Il eſt vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah ! que c'eſt bien dit, je l'adore, Meſrou me comprend, je vous adore.

EGLE' *ſoupirant.*

Adorez donc, mais donnez-moi le temps de reſpirer ; ah !

CARISE.

Que de tendreſſe ! j'en ſuis enchanté moi-même ; mais il n'y a qu'un moyen de la conſerver, c'eſt de nous en croire ; & ſi vous avez la ſageſſe de vous y déterminer, tenez Eglé, donnez ceci à Azor, ce ſera de quoi l'aider à ſupporter votre abſence.

EGLE', *prenant un portrait que Cariſe lui donne.*

Comment donc, je me reconnois, c'eſt encore moi, & bien mieux que dans les eaux du ruiſſeau, c'eſt toute ma beauté, c'eſt moi ; quel plaiſir de ſe trouver par-tout ! regardez Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah ! c'eſt Eglé, c'eſt ma chére femme, la voilà, ſinon que la véritable eſt encore plus belle, *il baiſe le portrait.*

MESROU.

Du-moins cela la repréſente.

AZOR.

Oui cela la fait déſirer, *il le baiſe encore.*

EGLE'.

Je n'y trouve qu'un défaut. Quand il le baiſe, ma copie a tout.

AZOR, *prenant ſa main qu'il baiſe.*

Otons ce défaut-là.

EGLE'.

EGLE'.

Hh ça, j'en veux autant pour m'amuſer.

MESROU.

Choiſiſſez de ſon portrait ou du vôtre.

EGLE'.

Je les retiens tous deux.

MESROU.

Oh! il faut opter, s'il vous plaît, je ſuis bien aiſe d'en garder un.

EGLE'.

Hé bien en ce cas-là je n'ai que faire de vous pour avoir Azor, car j'ai déjà ſon portrait dans mon eſprit, ainſi donnez-moi le mien, je les aurai tous deux.

CARISE.

Le voilà d'une autre maniére. Cela s'appelle un miroir, il n'y a qu'à preſſer cet endroit pour l'ouvrir. Adieu, nous reviendrons vous trouver dans quelque temps, mais de grace ſongez aux petites abſences.

SCENE VII.

AZOR, EGLE'.

EGLE' *tâchant d'ouvrir la boëte.*

VOyons, je ne ſaurois l'ouvrir, eſſayez Azor, c'eſt-là qu'elle a dit de preſſer.

AZOR *l'ouvre & ſe regarde.*

Bon! ce n'eſt que moi je penſe, c'eſt ma mine que le ruiſſeau d'ici près m'a montrée.

EGLE'.

Ha! ha! que je voye donc: eh point du tout cher homme, c'eſt plus moi que jamais, c'eſt réellement votre Eglé, la véritable, tenez, approchez.

AZOR.

Eh oui c'eſt vous, attendez donc, c'eſt nous deux, c'eſt moitié l'un & moitié l'autre; j'aimerois mieux que ce fût vous toute ſeule, car je m'empêche de vous voir toute entiére.

EGLE'.

EGLE'.

Ah! je ſuis bien aiſe d'y voir un peu de vous auſſi, vous n'y gâtez rien, avancez encore, tenez-vous bien.

AZOR.

Nos viſages vont ſe toucher, voilà qu'ils ſe touchent: quel bonheur pour le mien! quel raviſſement!

EGLE'.

Je vous ſens bien, & je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchoient. *Il lui prend un baiſer.*

EGLE' *en ſe retournant.*

Oh! vous nous dérangez, à-préſent je ne vois plus que moi, l'aimable invention qu'un miroir!

AZOR *prenant le miroir d'Eglé.*

Ah! le portrait eſt auſſi une excellente choſe. *Il le baiſe.*

EGLE'.

Cariſe & Meſrou ſont pourtant de bonnes gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien... j'allois vous parler d'eux & de ce conſeil qu'ils nous ont donné.

EGLE'.

Sur ces abſences, n'eſt-ce pas? j'y rêvois auſſi.

AZOR.

Oui mon Eglé, leur prédiction me fait quelque peut; je n'appréhende rien de ma part, mais n'allez pas vous ennuyer de moi au-moins, je ſerois déſeſpéré.

EGLE'.

Prenez garde à vous-même, ne vous laſſez pas de m'adorer, en vérité toute belle que je ſuis, votre peur m'effraye auſſi.

AZOR.

Ah! merveille, ce n'eſt pas à vous à trembler... à quoi rêvez-vous?

EGLE.

Allons, allons, tout bien examiné mon parti eſt pris, donnons-nous du chagrin, ſéparons-nous pour deux heures, j'aime encore mieux votre cœur & ſon adoration, que votre préſence qui m'eſt pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi! nous quitter!

EGLE.

Ah! ſi vous ne me prenez pas au mot tout à l'heure, je ne le voudrai plus.

AZOR.

Hélas! le courage me manque.

EGLE.

Tampis, je vous déclare que le mien ſe paſſe.

AZOR *pleurant.*

Adieu Eglé, puiſqu'il le faut.

EGLE.

Vous pleurez, oh bien reſtez donc pourvu qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais s'il y en avoit.

EGLE.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCENE VIII.

EGLE *ſeule.*

Ah! il n'y eſt plus, je ſuis ſeule, je n'entends plus ſa voix, il n'y a plus que le miroir, *elle s'y regarde*, j'ai eu tort de renvoyer mon homme. Carise & Meſrou ne ſavent ce qu'ils diſent, *en ſe regardant*, ſi je m'étois mieux conſidérée, Azor ne ſeroit point parti, pour aimer toujours ce que je vois-là, il n'avoit pas beſoin de l'abſence. . . . Allons, je vais m'aſſeoir auprès du ruiſſeau, c'eſt encore un miroir de plus.

SCENE IX.

EGLE', ADINE *de loin.*

EGLE'.

MAis que vois-je ! encore une autre perſonne !

ADINE.

Ha ! ha ! qu'eſt-ce que c'eſt que ce nouvel objet-ci ? *elle avance.*

EGLE'.

Elle me conſidére avec attention, mais ne m'admire point, ce n'eſt pas-là un Azor. *Elle ſe regarde dans ſon miroir.* C'eſt encore moins une Eglé.... Je crois pourtant qu'elle ſe compare.

ADINE.

Je ne ſais que penſer de cette figure-là, je ne ſais ce qui lui manque, elle a quelque choſe d'inſipide.

EGLE'.

Elle eſt d'une eſpéce qui ne me revient point.

ADINE.

A-t-elle un langage.... Voyons.... Etes-vous une perſonne ?

EGLE'.

Oui aſſurément, & très-perſonne.

ADINE.

Eh bien, n'avez-vous rien à me dire ?

EGLE'.

Non, d'ordinaire on me prévient, c'eſt à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi ?

EGLE'.

De vous ? c'eſt moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi ! vous n'êtes pas bien aiſe de me voir ?

EGLE'.

Hélas ! ni bien aiſe ni fâchée, qu'eſt-ce que cela me fait.

ADINE.

Voilà qui eſt particulier, vous me conſidérez, je me montre, & vous ne ſentez rien, c'eſt que vous regardez ailleurs; contemplez-moi un peu attentivement-là, comment me trouvez-vous?

EGLE'.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que vous? eſt-il queſtion de vous? Je vous dis que c'eſt d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on penſe, voilà comme cela ſe pratique, & vous voulez que ce ſoit moi qui vous contemple pendant que je ſuis préſente.

ADINE.

Sans-doute c'eſt à la plus belle à attendre qu'on la remarque & qu'on s'étonne.

EGLE'.

Eh bien, étonnez-vous donc.

ADINE.

Vous ne m'entendez donc pas, on vous dit que c'eſt à la plus belle à attendre.

EGLE'.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais ſi ce n'eſt pas moi, où eſt-elle, je ſuis pourtant l'admiration des trois autres perſonnes qui habitent le monde.

EGLE'.

Je ne connois pas vos perſonnes, mais je ſais qu'il y en a trois que je ravis, & qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je ſais que je ſuis ſi belle, ſi belle, que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde, voyez ce que c'eſt.

EGLE'.

Que me conterez-vous-là? je ne me conſidére jamais que je ne ſois enchantée moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée! il eſt vrai que vous êtes paſſable,

& même assez gentille, je vous rends justice, je ne suis pas comme vous.

EGLE' *à part.*

Je la battrois de bon cœur avec sa justice.

ADINE.

Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi, c'est se moquer, il n'y a qu'à voir.

EGLE'.

Mais c'est aussi en voyant que je vous trouve assez laide.

ADINE.

Bon, c'est que vous me portez envie, & que vous vous empêchez de me trouver belle.

EGLE'.

Il n'y a que votre visage qui m'en empêche?

ADINE.

Mon visage, oh! je n'en suis pas en peine, car je l'ai vu; allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau qui coulent, demandez-le à Mesrin qui m'adore.

EGLE'.

Les eaux du ruisseau qui se moquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, & elles me l'ont déjà appris, je ne sais ce que c'est qu'un Mesrin, mais il ne vous regarderoit pas s'il me voyoit; j'ai un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est presque aussi admirable que moi, & qui dit que je suis sa vie, vous n'êtes la vie de personne vous, & puis j'ai un miroir qui achéve de me confirmer tout ce que mon Azor & le ruisseau m'assurent, y a-t-il rien de plus fort?

ADINE *en riant.*

Un miroir! vous avez aussi un miroir? eh? à quoi vous sert-il, à vous regarder, ha! ha! ha!

EGLE'.

Ah! ah! ah!.... n'ai-je pas deviné qu'elle me déplairoit.

ADINE *en riant.*

Tenez en voilà un meilleur, venez apprendre à vous connoître & à vous taire.

CARISE *paroît dans l'éloignement.*

EGLE' *ironiquement.*

Jettez les yeux sur celui-ci pour y savoir votre médiocrité, & la modestie qui vous est convenable avec moi.

ADINE.

Passez votre chemin: dès que vous refusez de prendre du plaisir à me considérer, vous ne m'êtes bonne à rien, je ne vous parle plus.

Elles ne se regardent plus.

EGLE'.

Et moi j'ignore que vous êtes-là. *Elles s'écartent.*

ADINE *à part.*

Quelle folle!

EGLE' *à part.*

Quelle visionnaire! de quel monde cela sort-il?

SCENE X.

CARISE, EGLE', ADINE.

CARISE.

QUe faites-vous donc-là toutes deux éloignées l'une de l'autre, & sans vous parler.

ADINE *riant.*

C'est une nouvelle figure que j'ai rencontrée, & que ma beauté désespére.

EGLE'.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule espéce de personne qui aspire à m'étonner, qui me demande ce que je sens en la voyant, qui veut que j'aye du plaisir à la voir, qui me dit: hé! contemplez-moi donc; hé! comment me trouvez-vous? & qui prétend être aussi belle que moi?

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle; comme cela se voit dans le miroir.

EGLE'.

EGLE' *montrant le sien.*

Mais qu'elle se voye donc dans celui-ci, si elle ose.

ADINE.

Je ne lui demande qu'un coup d'œil dans le mien, qui est le véritable.

CARISE.

Doucement, ne vous emportez point, profitez plutôt du hazard qui vous a fait faire connoissance ensemble; unissons-nous tous, devenez compagnes, & joignez l'agrément de vous voir à la douceur d'être toutes deux adorées; Eglé par l'aimable Azor qu'elle chérit, Adine par l'aimable Mesrin qu'elle aime; allons, racommodez-vous.

EGLE'.

Qu'elle se défasse donc de sa vision de beauté qui m'ennuye.

ADINE.

Tenez, je sais le moyen de lui faire entendre raison, je n'ai qu'à lui ôter son Azor dont je ne me soucie pas, mais rien que pour avoir la paix.

EGLE' *fâchée.*

Où est son imbécile Mesrin, malheur à elle si je le rencontre. Adieu, je m'écarte; car je ne saurois la souffrir.

ADINE.

Ha! ha! ha!... mon mérite est son aversion.

EGLE', *se retournant.*

Ha! ha! ha! quelle grimace!

SCENE XI.

ADINE, CARISE.

CARISE.

ALlons, laissez-la dire.

ADINE.

Vraiment bien entendu, elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici, voilà l'heure de votre leçon

de muſique, je ne pourrai pas vous la donner ſi vous tardez.

ADINE.

Je vous ſuis, mais j'apperçois Meſrin, je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne ſerai qu'un moment en paſſant.

SCENE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE *appelle.*

Meſrin!

MESRIN *accourant.*

Quoi, c'eſt vous, c'eſt mon Adine qui eſt revenue! que j'ai de joye! que j'étois impatient!

ADINE.

Eh non, remettez votre joye, je ne ſuis pas revenue, je m'en retourne, ce n'eſt que par hazard que je ſuis ici.

MESRIN.

Il falloit donc y être avec moi par hazard.

ADINE.

Ecoutez, écoutez, ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abrégez, car j'ai autre choſe à faire.

ADINE.

J'ai fait (*à Meſrin*) je ſuis belle, n'eſt-ce pas?

MESRIN.

Belle, ſi vous êtes belle.

ADINE.

Il n'héſite pas lui, il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine, la Beauté même.

ADINE.

Eh, oui, je n'en doute pas, & cependant vous, Cariſe & moi, nous nous trompons, je ſuis laide.

MES-

MESRIN.

Mon Adine.

ADINE.

Elle-même: en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle perſonne qui eſt d'un autre monde, & qui au-lieu d'être étonnée de moi, d'être tranſportée comme vous l'êtes, & comme elle devroit l'être, vouloit au-contraire que je fuſſe charmée d'elle, & ſur le refus que j'en ai fait m'a accuſée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colére.

ADINE.

M'a ſoutenu que vous me quitteriez quand vous l'auriez vue.

CARISE.

C'eſt qu'elle étoit fâchée.

MESRIN.

Mais, eſt-ce bien une perſonne?

ADINE.

Elle dit que oui, & elle en paroît une, à peu près.

CARISE.

C'en eſt une auſſi.

ADINE.

Elle reviendra ſans-doute, & je veux abſolument que vous la mépriſiez; quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous faſſe peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible.

ADINE.

Elle s'appelle... attendez, elle s'appelle...

CARISE.

Eglé.

ADINE.

Oui, c'eſt une Eglé: voici à-préſent comme elle eſt faite: c'eſt un viſage fâché, renfrogné, qui n'eſt pas noir comme celui de Cariſe, qui n'eſt pas blanc comme le mien non plus, c'eſt une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas.

ADINE.

Oh! point du tout, couleur indifférente, elle a des yeux; comment vous dirai-je? des yeux qui ne font pas plaisir, qui regardent, voilà tout, une bouche ni grande ni petite, une bouche qui lui sert à parler, une figure toute droite, toute droite, & qui seroit pourtant à peu près comme la nôtre si elle étoit bien faite, qui a des mains qui vont & qui viennent, des doigts longs & maigres, je pense avec une voix rude & aigre, oh vous la reconnoîtrez bien.

MESRIN.

Il me semble que je la vois, laissez-moi faire, il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifiée.

ADINE.

Bien humiliée, bien désolée.

MESRIN.

Et bien moquée, oh ne vous embarrassez pas, & donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh prenez-là, c'est pour vous que je l'ai.

MESRIN *baise sa main.*

CARISE.

Allons, tout est dit, partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiser ma main.

CARISE *lui ôtant la main.*

Laissez-la donc Mesrin, je suis pressée.

ADINE.

Adieu tout ce que j'aime, je ne serai pas long-temps, songez à ma vengeance.

MESRIN.

Adieu tout mon charme, je suis furieux.

SCENE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN, *les premiers mots seul répétant le portrait.*

UNe couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle... où pourrois-je la trouver, *(voyant Azor)* mais j'apperçois quelqu'un, c'eſt une perſonne comme moi, ſeroit-ce Eglé? non, car elle n'eſt point difforme.

AZOR *le conſidérant.*

Vous êtes pareille à moi, ce me ſemble.

MESRIN.

C'eſt ce que je penſois.

AZOR.

Vous êtes donc un homme?

MESRIN.

On m'a dit que oui.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit: eſt-ce que vous connoiſſez des perſonnes?

AZOR.

Oh oui! je les connois toutes, deux noires & une blanche.

MESRIN.

Moi, c'eſt la même choſe, d'où venez-vous?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Eſt-ce du mien?

AZOR.

Ah! je n'en ſais rien, car il y en a tant.

MESRIN.

Qu'importe, votre mine me convient, mettez votre main dans la mienne, il faut nous aimer.

AZOR.

Ouida, vous me réjouiſſez, je me plais à vous voir, ſans que vous ayez de charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus, je ne me ſoucie pas de vous, ſinon que vous êtes bon-homme.

AZOR.

Voilà ce que c'eſt, je vous trouve de-même, un bon camarade, moi un autre bon camarade, je me moque du viſage.

MESRIN.

Eh, quoi donc, c'eſt par la bonne humeur que je vous regarde! à propos, prenez-vous vos repas?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh bien, je les prends auſſi, prenons-les enſemble pour notre divertiſſement, afin de nous tenir gaillards, allons, ce ſera pour tantôt, nous rirons, nous ſauterons, n'eſt-il pas vrai? j'en ſaute déjà. *Il ſaute.*

AZOR, *il ſaute auſſi.*

Moi de-même, & nous ſerons deux, peut-être quatre, car je le dirai à ma blanche qui a un viſage: il faut voir, ah! ah! c'eſt elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux.

MESRIN.

Oh! je le crois, camarade, car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus auprès d'un autre mine que je connois, que nous mettrons avec nous, qui me tranſporte, & qui a des mains ſi douces, ſi blanches, qu'elle me laiſſe tant baiſer.

AZOR.

Des mains, camarades; eſt-ce que ma blanche n'en a pas auſſi qui ſont céleſtes, & que je careſſe tant qu'il me plaît? je les attends.

MESRIN.

Tant mieux, je viens de quitter les miennes, & il faut que je vous quitte auſſi pour une peu-

petite affaire, reſtez ici juſqu'à ce que je revienne avec mon Adine, & ſautons encore pour nous réjouir de l'heureuſe rencontre : *ils ſautent tous deux en riant*, ha! ha! ha!

SCENE XIV.

AZOR, MESRIN, EGLE'.

EGLE', *s'approchant.*

QU'eſt-ce que c'eſt que cela qui plaît tant?

MESRIN *la voyant.*

Ah! le bel objet qui nous écoute!

AZOR.

C'eſt ma blanche, c'eſt Eglé.

MESRIN *a part.*

Eglé, c'eſt-là ce viſage fâché?

AZOR.

Ah! que je ſuis heureux!

EGLE' *s'approchant.*

C'eſt donc un nouvel ami qui nous a apparu tout d'un coup?

AZOR.

Oui, c'eſt un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, & qui arrive d'un monde ici près.

MESRIN.

Ah! qu'on a de plaiſir dans celui-ci!

EGLE'.

En avez-vous plus que dans le vôtre?

MESRIN.

Oh je vous aſſure.

EGLE'.

Eh bien l'homme, il n'y a qu'à y reſter.

AZOR.

C'eſt ce que nous diſions, car il eſt tout-à-fait bon & joyeux; je l'aime, non pas comme j'aime ma raviſſante Eglé que j'adore, au-lieu qu'à lui je n'y prends ſeulement pas garde, il n'y a que ſa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languiſſois : *il lui baiſe une main.*

MESRIN *lui prend l'autre main.*

Je vais donc prendre l'autre, *il baiſe cette main, Eglé rit & ne dit mot.*

AZOR *lui reprenant cette main.*

Oh doucement, ce n'eſt pas ici votre blanche, c'eſt la mienne, ces deux mains ſont à moi, vous n'y avez rien.

EGLE'.

Ah! il n'y a pas de mal; mais à propos, allez-vous-en Azor, vous ſavez bien que l'abſence eſt néceſſaire, & il n'y a pas aſſez longtems que la nôtre dure.

AZOR.

Comment! il y a je ne ſais combien d'heures que je ne vous ai vue.

EGLE'.

Vous vous trompez, il n'y a pas aſſez longtems, vous dis-je; je ſais bien compter, & ce que j'ai réſolu je veux le tenir.

AZOR.

Mais vous allez reſter ſeule.

EGLE'.

Eh bien, je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas camarade.

AZOR.

Je crois que vous vous fâchez contre moi.

EGLE'.

Pourquoi m'obſtinez-vous, ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de ſi dangereux que de nous voir.

AZOR.

Ce n'eſt peut-être pas la vérité.

EGLE'.

Et moi je me doute que ce n'eſt pas un menſonge. *Cariſe paroît ici dans l'éloignement & écoute.*

AZOR.

Je pars donc pour vous complaire, mais je ſerai bientôt de retour: allons, camarade, qui avez

avez affaire, venez avec moi pour m'aider à paſſer le temps.

MESRIN.

Oui, mais. . . . .

EGLE', *ſouriant.*

Quoi?

MESRIN.

C'eſt qu'il y a longtems que je me promène.

EGLE'.

Il faut qu'il ſe repoſe.

MESRIN.

Et j'aurois empêché que la belle femme ne s'ennuye.

EGLE'.

Oui, il empêcheroit.

AZOR.

N'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit être ſeule, ſans cela je la deſennuirois encore mieux que vous. Partons.

EGLE', *à part & de dépit.*

Partons.

SCENE XV.

CARISE, EGLE'.

CARISE *approche & regarde Eglé qui rêve.*

A Quoi rêvez-vous donc?

EGLE'.

Je rêve que je ne ſuis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin?

EGLE'.

Ce n'eſt pas du chagrin non plus, c'eſt de l'embarras d'eſprit.

CARISE.

D'où vous vient-il?

EGLE'.

Vous nous diſiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne ſait ce qui peut arriver.

CARISE.

Il eſt vrai.

EGLE'.

Eh bien je ne ſais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous?

EGLE'.

Il me ſemble que je ſuis fâchée contre moi, que e ſuis fâchée contre Azor, je ne ſai à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous?

EGLE'.

C'eſt que j'ai deſſein d'aimer toujours Azor, & j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Seroit-il poſſible?

EGLE'.

Oui, j'en veux à Azor, parce que ſes maniéres en ſont cauſe.

CARISE.

Je ſoupçonne que vous lui cherchez querelle.

EGLE'.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de-même, je ferai bientôt fâchée contre vous auſſi.

CARISE.

Vous êtes en effet de bien mauvaiſe humeur; mais que vous a fait Azor?

EGLE'.

Ce qu'il m'a fait! nous convenons de nous ſéparer, il part & il revient ſur le champ, il voudroit toujours être-là; à la fin ce que vous lui avez prédit, lui arrivera.

CARISE.

Quoi? que vous ceſſerez de l'aimer.

EGLE'.

Sans-doute; ſi le plaiſir de ſe voir s'en va quand on le prend trop ſouvent, eſt-ce ma faute à moi?

CARISE.

Vous nous avez ſoutenu que cela ne ſe pouvoit pas.

EGLE'.

EGLE'.

Ne me chicanez donc pas ; que ſavois-je ? je l'ai ſoutenu par ignorance.

CARISE.

Eglé, ce ne peut pas être ſon trop d'empreſſement à vous voir qui lui nuit auprès de vous, il n'y a pas aſſez longtems que vous le connoiſſez.

EGLE'.

Pas mal de temps, nous avons déjà eu trois converſations enſemble, & apparemment que la longueur des entretiens eſt contraire.

CARISE.

Vous ne dites pas ſon véritable tort, encore une fois.

EGLE'.

Oh! il en a encore un & même deux, il en a je ne ſais combien : premiérement, il m'a contrariée, car mes mains ſont à moi je penſe, elles m'appartiennent, & il défend qu'on les baiſe.

CARISE.

Et qui eſt-ce qui a voulu les baiſer ?

EGLE'.

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, & qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui eſt aimable.

EGLE'.

Oh! charmant, plus doux qu'Azor, & qui propoſoit auſſi de demeurer pour me tenir compagnie, & ce fantaſque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie, l'a querellé, & l'a emmené bruſquement, ſans conſulter mon déſir : ha! ha! je ne ſuis donc pas ma maîtreſſe? il ne ſe fie donc pas à moi? il a donc peur qu'on ne m'aime ?

CARISE.

Non, mais il a craint que ſon camarade ne vous plût.

EGLE'.

EGLE'.

Eh bien il n'a qu'à me plaire davantage, car à l'égard d'être aimée, je suis bien aise de l'être, je le déclare, & au-lieu d'un camarade en eut-il cent, je voudrois qu'ils m'aimassent tous, c'est mon plaisir ; il veut que ma beauté soit pour lui tout seul, & moi je prétens qu'elle soit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez, votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites-là, mais de ce que vous aimez mieux à-présent son camarade que lui.

EGLE'.

Croyez-vous? vous pourriez bien avoir raison.

CARISE.

Eh dites-moi, ne rougissez-vous pas un peu de votre inconstance?

EGLE'.

Il me paroît que oui, mon accident me fait honte, j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en est pas une, vous aviez tant promis de l'aimer constamment.

EGLE'.

Attendez, quand je l'ai promis, il n'y avoit que lui, il falloit donc qu'il restât seul, le camarade n'étoit pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raisons-là ne sont point bonnes, vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

EGLE'.

Il est vrai que je ne les estime pas beaucoup; il y en a pourtant une excellente, c'est que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-dessus, ce n'est pas qu'il vaille mieux, c'est qu'il a l'avantage d'être nouveau-venu.

EGLE'.

Mais cet avantage-là est considérable, n'est-

ce

ce rien que d'être nouveau-venu ? n'eſt-ce rien que d'être un autre ? cela eſt fort joli au-moins, ce ſont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoûtez que ce nouveau-venu vous aimera.

EGLE'.

Juſtement, il m'aimera je l'eſpére, il a encore cette qualité-là.

CARISE.

Au-lieu qu'Azor n'en eſt pas à vous aimer.

EGLE'.

Eh non, car il m'aime déjà.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement, je gagerois bien que vous n'en êtes pas contente.

EGLE'.

Je ne ſuis contente de rien : d'un côté le changement me fait peine, de l'autre il me fait plaiſir : je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre ; ils ſont tous deux de conſéquence ; auquel des deux ſuis-je le plus obligée ? faut-il me faire de la peine ? faut-il me faire du plaiſir ? (je vous défie de le dire.

CARISE.

Conſultez votre bon cœur, vous ſentirez qu'il condamne votre inconſtance.

EGLE'.

Vous n'écoutez donc pas : mon bon cœur le condamne, mon bon cœur l'approuve, il dit oui, il dit non, il eſt de deux avis, il n'y a donc qu'à choiſir le plus commode.

CARISE.

Savez-vous le parti qu'il faut prendre ? c'eſt de fuir le camarade d'Azor : allons, venez, vous n'aurez pas la peine de combattre.

EGLE' *voyant venir Meſrin.*

Oui, mais nous fuyons bien tard, voilà le combat qui vient, le camarade arrive.

CARISE.

N'importe, efforcez-vous, courage, ne le regardez pas.

SCENE

SCENE XVI.

MESROU *de loin voulant retenir Meſrin qui ſe degage*, EGLE', CARISE.

MESROU.

Il s'échappe de moi, il veut être inconſtant, empêchez-le d'approcher.

CARISE *à Meſrin.*

N'avancez pas.

MESRIN.

Pourquoi?

CARISE.

C'eſt que je vous le défens; Meſrou & moi nous devons avoir quelqu'autorité ſur vous, nous ſommes vos Maitres.

MESRIN *ſe révoltant.*

Mes Maitres! qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Maitre?

CARISE.

Eh bien, je ne vous le commande plus, je vous en prie, & la belle Eglé joint ſa priére à la mienne.

EGLE'.

Moi, point du tout, je ne joins point de priére.

CARISE *à Eglé à part.*

Retirons-nous, vous n'êtes pas encore ſure qu'il vous aime.

EGLE'.

Oh! je n'eſpére pas le contraire, il n'y a qu'à lui demander ce qui en eſt. Que ſouhaitez-vous? le joli camarade.

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeller mon ame.

EGLE'.

Vous voyez bien qu'il parle de ſon ame; eſt-ce que vous m'aimez?

MESRIN.

Comme un perdu.

EGLE'.

Ne l'avois-je pas bien dit?

MES-

MESRIN.

M'aimez-vous auſſi?

EGLE'.

Je voudrois bien m'en diſpenſer ſi je le pouvois, à cauſe d'Azor qui compte ſur moi.

MESROU.

Meſrin imitez Eglé, ne ſoyez point infidéle.

EGLE'.

Meſrin, l'Homme s'appelle Meſrin.

MESRIN.

Eh, oui.

EGLE'.

L'ami d'Adine.

MESRIN.

C'eſt moi qui l'étois, & qui n'ai plus beſoin de ſon portrait.

EGLE' *le prend.*

Son portrait, & l'ami d'Adine, il a encore ce mérite-là; ah! ah! Cariſe, voilà trop de qualités, il n'y a pas moyen de réſiſter, Meſrin, venez que je vous aime.

MESRIN.

Ah! délicieuſe main que je poſſéde!

EGLE'.

L'incomparable ami que je gagne!

MESROU.

Pourquoi quitter Adine? avez-vous à vous plaindre d'elle?

MESRIN.

Non, c'eſt ce beau viſage-là qui veut que je la laiſſe.

EGLE'.

C'eſt qu'il a des yeux, voilà tout.

MESRIN.

Oh! pour infidéle je le ſuis, mais je n'y ſaurois que faire.

EGLE'.

Oui, je l'y contrains, nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor & elle vont être au déſeſpoir.

MESRIN.

Tampis.

EGLE'.

Quel reméde?

CARISE.

Si vous voulez, je ſais le moyen de faire ceſſer leur affliction avec leur tendreſſe.

MESRIN.

Eh bien faites.

EGLE'.

Eh non, je ſerai bien aiſe qu'Azor me *regrette* moi; ma beauté le mérite, il n'y a pas de mal auſſi qu'Adine ſoupire un peu pour lui apprendre à ſe méconnoître.

SCENE XVII.

MESRIN, EGLE', CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

VOici Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embarraſſe, il va être bien étonné.

CARISE.

A ſa contenance, on diroit qu'il devine le tort que vous lui faites.

EGLE'.

Oui, il eſt triſte: ah! il y a bien de quoi.

AZOR *s'avance honteux, & continue.*

Etes-vous bien fâché, Azor?

AZOR.

Oui, Eglé.

EGLE'.

Beaucoup?

AZOR.

Aſſurément.

EGLE'.

Il y paroît: eh comment ſavez-vous que j'aime Meſrin?

AZOR.

AZOR *étonné.*

Comment?

MESRIN.

Oui, Camarade.

AZOR.

Eglé vous aime, elle ne se soucie plus de moi.

EGLE'.

Il est vrai.

AZOR, *gai.*

Eh tant mieux, continuez, je ne me soucie plus de vous non plus, attendez-moi, je reviens.

EGLE'.

Arrêtez donc, que voulez vous dire? vous ne m'aimez plus, qu'est-ce que cela signifie?

AZOR, *en s'en allant.*

Tout à l'heure vous saurez le reste.

SCENE XVIII.

MESROU, CARISE, EGLE', MESRIN.

MESRIN.

VOus le rappellez, je pense: eh d'où vient? qu'avez-vous affaire à lui? puisque vous m'aimez.

EGLE'.

Eh laissez-moi faire, je ne vous en aimerai que mieux, si je puis le ravoir, c'est seulement que je ne veux rien perdre.

CARISE & MESROU *riant.*

Hé! hé! hé! hé!

EGLE'.

Le beau sujet de rire!

SCENE XIX.

MESROU, CARISE, EGLE', MESRIN, ADINE.

ADINE, *en riant.*

BOn jour, la belle Eglé, quand vous voudrez vous voir, adressez-vous à moi, j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

EGLE',

EGLE', *lui jettant le ſien.*

Tenez, je vous rends le vôtre, qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment, Meſrin, mon portrait! & comment l'a-t-elle?

MESRIN.

C'eſt que je l'ai donné.

EGLE'.

Allons, Azor, venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez. Et moi.

ADINE.

Paſſez ici Meſrin, que faites vous-là? vous extravaguez je penſe.

SCENE DERNIERE.

MESROU, CARISE, EGLE', MESRIN, LE PRINCE, HERMIANNE, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANNE *entrant avec vivacité.*

NOn, laiſſez-moi, Prince; je n'en veux pas voir davantage; cette Adine & cette Eglé me ſont inſupportables, il faut que le ſort ſoit tombé ſur ce qu'il y aura jamais de plus haïſſable parmi mon ſexe.

EGLE'.

Qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant? je me ſauve. *Ils veulent tous fuir.*

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur, voici de nouveaux camarades qui viennent, ne les épouvantez point, & voyons ce qu'ils penſent.

MESLIS *s'arrêtant au milieu du Théatre.*

Ah! chére Dina que de perſonnes!

DINA.

Oui, mais nous n'avons que faire d'elle.

MES.

MESLIS.

Sans-doute, il n'y en a pas une qui vous reſſemble. Ah! c'eſt vous Cariſe & Meſrou, tout cela eſt-il hommes ou femmes?

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes, voilà les unes & voici les autres; voyez Meslis, ſi parmi les femmes vous n'en verriez pas quelqu'une qui vous plairoit encore plus que Dina, on vous la donneroit.

EGLE'.

J'aimerois bien ſon amitié.

MESLIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choiſiſſez-en une autre.

MESLIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaiſent point, mais je ne me ſoucie pas d'elles, il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA, *jettant ſon bras ſur le ſien.*

Que c'eſt bien dit!

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA *le prenant par deſſous le bras.*

Tout eſt vu, allons-nous en.

HERMIANNE.

L'aimable enfant! je me charge de ſa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Meſlis.

DINA.

Nous avons aſſez de nous deux.

LE PRINCE.

On ne vous ſéparera pas: allez, Cariſe, qu'on les mette à part, & qu'on place les autres ſuivant mes ordres. (*Et à Hermianne.*) Les deux ſexes n'ont rien à ſe reprocher, Madame, Vices & Vertus, tout eſt égal entr'eux.

HERMIANNE.

Ah! je vous prie, mettez-y quelque différence, votre ſexe eſt d'une perfidie horrible, il

change à propos de rien sans chercher même de prétexte.

LE PRINCE.

Je l'avouë, le procédé du vôtre est du-moins plus hypocrite, & par-là plus décent ; il fait plus de façon avec sa conscience que le nôtre.

HERMIANNE.

Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaisanter. Partons.

FIN.

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN PROSE EN UN ACTE.

ACTEURS.

LE MARQUIS, Pére d'Angélique.
ANGELIQUE.
LISETTE.
DORANTE.
LEPINE, Valet de Dorante.

La Scéne eſt à la Campagne dans un Château du Marquis.

LE PRE'JUGE' VAINCU, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEPINE, LISETTE.

LEPINE *tirant Liſette par le bras.*

Vien, j'ai à te parler; entrons un moment dans cette Salle.

LISETTE.

Et bien, que me voulez-vous donc, Monſieur de Lepaine, en me tirant comme ça à l'écart?

LEPINE.

Premiérement, mon Maître te prie de l'attendre ici.

LISETTE.

J'en ſis d'accord; après?

LEPINE.

Regarde-moi, Liſette, & devine le reſte.

LISETTE.

Moi, je ne ſaurois, je ne devine jamais le reſte à-moins qu'on ne me le diſe.

LEPINE.

Je vais donc t'aider, voici ce que c'eſt, j'ai beſoin de ton cœur, ma fille.

LISETTE.

Tout de bon.

LEPINE.

Et un ſi grand beſoin que je ne puis pas m'en paſſer, il n'y a pas à répliquer, il me le faut.

LISETTE.

Dame, comme vous demandez ça, j'ai quasiment envie de crier au voleur.

LEPINE.

Il me le faut, te dis-je, & bien complet, avec toutes ses circonstances; je veux dire avec ta main & toute ta personne; je veux que tu m'épouses.

LISETTE.

Quoi? tout à l'heure?

LEPINE.

A la rigueur il le faudroit, mais j'entends raison; & pour à présent je me contenterai de ta parole.

LISETTE.

Vraiment, grand merci de ta patience; mais vous avez-là de furieuses volontés, Monsieur de Lepaine?

LEPINE.

Je te conseille de te plaindre, comment donc? il n'y a que six jours que nous sommes ici mon Maître & moi, que six jours que je te connois, & la tête me tourne, & tu demandes quartier? Ce que j'ai perdu de raison depuis ce temps-là, est incroyable: & si je continue, il ne m'en restera pas pour me conduire jusqu'à demain. Allons vite, qu'on m'aime.

LISETTE.

Ca ne le peut pas, Monsieur de Lepaine. Ce n'est pas qu'ou ne soyais agriable, mais mon sang me le défend; je vous en informe, tout ce qui est comme vous, n'est pas mon pareil, à ce que m'a toujours dit ma Maîtresse.

LEPINE.

Ah! ah! me conseilles-tu d'ôter mon chapeau?

LISETTE.

Le chapeau, & la familiarité itou.

LEPINE.

Voilà pourtant un itou qui n'est pas de trop bonne maison, mais une Princesse peut avoir été mal élevée.

LISETTE.

Bonne maiſon, la nôtre étoit la meilleure de tout le village, & que trop bonne: c'eſt ce qui nous a ruinés. En un mot comme en cent, je ſuis la fille d'un homme qui étoit en ſon vivant Procureur-Fiſcal du lieu, & qui mourut l'an paſſé: ce qui a fait que notre jeune Dame, faute de fille de chambre, m'a pris depuis trois mois cheux elle, en guiſe de compagnie.

LEPINE.

Avec votre permiſſion & la ſienne, je remets mon chapeau.

LISETTE.

A cauſe de quoi?

LEPINE.

Je ſais bien ce que je fais, fiez-vous à moi. Je ne manque de reſpect ni au pére, ni aux enfans. Procureur-Fiſcal, dites-vous?

LISETTE.

Oui, qui jugeoit le monde, qui étoit honoré d'un chacun, qui avoit un grand rénom.

LEPINE.

Bagatelle! ce renom-là n'eſt pas comparable au bruit que mon pére a fait dans ſa vie. Je ſuis le fils d'un Timbalier des Armées du Roi.

LISETTE.

Diantre!

LEPINE.

Oui, ma fille; neveu d'un Trompette, & frére aîné d'un Tambour; il y a même du haut-bois dans ma famille. Tout cela, ſans vanité, eſt aſſez éclatant.

LISETTE.

Sans-doute, & je me reprends. Je trouve ça biau. Stapendant vous ne ſarvez qu'un Bourgeois.

LEPINE.

Oui; mais il eſt riche.

LISETTE.

En lieu que moi, je ſuis à la fille d'un Marquis.

LEPINE.

D'accord: mais elle eſt pauvre.

LISETTE.

Il m'apparoît que t'as raiſon, Lepaïne, je vois que ma Maîtreſſe m'a trop hauſſé le cœur, & je me dédis; je penſe que je ne nous devons rian.

LEPINE.

Excuſez-moi, ma fille; je penſe que je me meſallie un peu; mais je n'y regarde pas de ſi près. La beauté eſt une ſi grande Dame! concluons, m'aimes-tu?

LISETTE.

J'en ſerois conſentante, ſi vous ne vous en retourniais pas biantôt à Paris, vous autres.

LEPINE.

Et ſi dès aujourd'hui on m'élevoit à la dignité de Concierge du Château que nous avons à une lieue d'ici, votre ambition ſeroit-elle ſatisfaite avec un mari de ce rang-là?

LISETTE.

Tout-à-fait. Un mari comme toi, un Châtiau, & note amour, me vela bian, pourvu que ça ſe ſoutienne.

LEPINE.

A te voir ſi gaillarde, je vais croire que je te plais.

LISETTE.

Biaucoup, Lepaine: tians, je ſis franche, t'avois beſoin de mon cœur, moi j'avois faute du tian; & ça m'a prends drès que je t'ai vu, ſans faire ſemblant, & quand il n'y auroit ni châtiau, ni rimballe dans ton affaire, je ſerois encore contente d'être ta femme.

LEPINE.

Incomparable fille de Fiſcal, tes paroles ont de grandes douceurs.

LISETTE.

Je les prends comme elles viennent.

LEPINE.

Donne-moi une main, que je l'adore, la premiére venue.

LISETTE.

Tiens, prends, la voilà.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE, LEPINE.

DORANTE *voyant Lepine baiſer la main de Liſette.*

COurage, mes enfans, vous ne vous haïſſez pas, ce me ſemble?

LEPINE.

Non, Monſieur. C'eſt une concierge que j'arrête pour votre château, je concluois le marché, & je lui donnois des arres.

DORANTE.

Eſt-il vrai, Liſette? l'aimes-tu? A-t-il raiſon de s'en vanter? je ſerois bien aiſe de le ſavoir.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à prendre qu'on le ſavez, Monſieur.

DORANTE.

Je t'entends.

LISETTE.

Que voulez-vous? il m'a tant parlé de ſa raiſon pardue, d'épouſailles, & des circonſtances de ma perſonne: il a ſi bian ajancé ça avec vote châtiau, que me vela concierge, autant vaut.

DORANTE.

Tant mieux Liſette. J'aurai ſoin de vous deux. Lepine eſt un garçon à qui je veux du bien, & tu me parois une bonne fille.

LEPINE.

Allons, la petite, ripoſtons par deux révérences, & partons enſemble.

Ils ſaluent.

DORANTE.

Ah ça, Liſette, puiſqu'à-préſent je puis me fier à toi, je ne ferai point difficulté de te confier un ſecret. C'eſt que j'aime paſſionné-

ment ta Maîtreſſe qui ne le ſait pas encore; & j'ai eu mes raiſons pour le lui cacher. Malgré les grands biens que m'a laiſſés mon pére, je ſuis d'une famille de ſimple bourgeoiſie. Il eſt vrai que j'ai acquis quelque conſidération dans le monde : on m'a même déjà offert de très-grands partis.

LEPINE.

Vraiment, tout Paris veut nous épouſer.

DORANTE.

Je vais d'ailleurs être revêtu d'une charge qui donne un rang conſidérable; d'un autre côté, je ſuis étroitement lié d'amitié avec le Marquis: qui me verroit volontiers devenir ſon gendre, & malgré tout ce que je dis-là pourtant, je me ſuis tû. Angélique eſt d'une naiſſance très-diſtinguée. J'ai obſervé qu'elle eſt plus touchée qu'une autre de cet avantage-là : & la fierté que je lui crois là-deſſus, m'a retenu juſqu'ici. J'ai eu peur, ſi je me déclarois ſans précaution, qu'il ne lui échappât quelque trait de dédain, que je ne me ſens pas capable de ſupporter, que mon cœur ne lui pardonneroit pas: & je ne veux point la perdre, s'il eſt poſſible. Toi qui la connois, & qui as ſa confiance, dis-moi ce qu'il faut que j'eſpére. Que penſe-t-elle de moi ? quel eſt ſon caractére ? ta réponſe décidera de la maniére dont je dois m'y prendre.

LEPINE.

Bon, c'eſt autant de marié, il n'y a qu'à aller franchement, c'eſt la maniére.

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Faut cheminer doucement: il y a à prendre garde.

DORANTE.

Explique-toi.

LISETTE.

Acoutez, Monſieur. Je commence par le meilleur. C'eſt que c'eſt une fille comme il n'y en a point, d'abord. C'eſt folie que d'en cher-

chercher une autre : il n'y a de ça que cheux nous: ça ſe voit ici, & vela tout. C'eſt la pus belle himeur, le cœur le pus charmant, le pus benin..... fâchez-la, ça vous pardonne : aimez-la, ça vous chérit: il n'y a point de bonté qu'alle ne poſſéde : c'eſt une marveille, une admiration du monde, une raiſon, une libéralité, une douceur ..., tout le pays en raſſote.

LEPINE.

Et moi auſſi, ta merveille m'attendrit.

DORANTE.

Tu ne me ſurpreands point, Liſette : j'avois cette opinion-là d'elle.

LISETTE.

Ah ça ! vous l'aimez, dites-vous ? je vous aviſe qu'alle s'en doute.

DORANTE.

Tout de bon.

LISETTE.

Oui, Monſieur, alle en a pris la doutance dans vote œil, dans vos réverences, dans le reſpect de vos paroles.

DORANTE.

Elle t'en a donc dit quelque choſe ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, j'en diſcourons par fois.

„ Liſette, ce me fait-elle, je crois que ce „ garçon de Paris m'en veut, ſa civilité me „ le montre.

„ C'eſt votre biauté qui ly oblige, ce ly fais-„je. Alle repart, ce n'eſt pas qu'il m'en ſonne „ mot, car il n'oſeroit; ma qualité l'empêche.

„ Ca vienra, ce ly dis-je, oh que nenni, „ ce me dit-elle; il m'appriande trop: je ſe-„ rois pourtant bian aiſe d'être cartaine, à „ celle fin de n'an plus douter.

„ Mais il vous fâchera s'il s'enhardit, ce ly „ dis-je.

„ Vraiment oui, ce dit-elle ; mais faut ſa-„ voir à qui je parle ; j'aime encore mieux „ être fâchée que douteuſe.

LEPINE.

Ah! que cela eſt bon, Monſieur; comme l'Amour nous la mitonne.

LISETTE.

Eh oui, c'eſt mon opinon itou, hier encore je ly diſois toujours à votre endroit.

„ Madame, queu dommage qu'il ſoit Bourgeois de nativité, que c'eſt une belle preſtance d'homme, je n'avons point de nobleſſe qui ait cette phſolomie-là. Alle eſt magnifique. Pardy, quand ce ſeroit pour la face d'un Prince.

„ T'as raiſon, Liſette, me repartit-elle; oui, ma fille, c'eſt dommage; cette nativité eſt fâcheuſe; car le parſonnage eſt agriable, il fait plaiſir à conſidérer, je n'en vas pas à l'encontre?

DORANTE.

Mais, Liſette, ſuivant ce que tu me rapportes-là, je pourrois donc riſquer l'aveu de mes ſentimens?

LISETTE.

Ha, Monſieur, qui eſt-ce qui ſait ça? parſonne. Alle a de la raiſon en tout & par tout, hors dans cette affaire de nobleſſe. Faut pas vous tromper. Il n'y a que les Gentilshommes qui ſoyons ſon prochain. Le reſte eſt quaſiment de la formi pour elle. Ce n'eſt pas que vous ne ly plaiſiais. S'il n'y avoit que ſon cœur, je vous dirois il vous attend, il n'y a qu'à le prendre; mais cette gloire eſt-là qui le garde, ce ſera elle qui gouvarnera ça, & faudroit trouver queuque manigance.

LEPINE.

Attaquons, Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt que la gloire? elle n'a vaillant que des cérémonies.

DORANTE.

Mon intention, Liſette, étoit d'abord de t'engager à me ſervir auprès d'Angélique; mais cela ſeroit inutile, à ce que je vois; & il me

vient

vient une autre idée. Je ſors d'avec le Marquis, à qui, ſans me nommer, j'ai parlé d'un très-riche parti, qui ſe préſentoit pour ta fille ; & ſur tout ce que je lui en ai dit, il m'a permis de le propoſer à Angélique ; mais je juge à propos que tu la préviennes avant que je lui parle.

LISETTE.

Eh ! que lui dirais-je ?

DORANTE.

Que je t'ai interrogée ſur l'état de ſon cœur, & que j'ai un mari à lui offrir. Comme elle croit que je l'aime, elle ſoupçonnera que c'eſt moi ; & tu lui diras qu'à la vérité je n'ai pas dit qui c'étoit ; mais qu'il t'a ſemblé que je parlois pour un autre, pour quelqu'un d'une condition égale à la mienne.

LISETTE *étonnée.*

D'un autre Bourgeois ainſi que vous ?

LEPINE.

Oui-da, pourquoi non ? Cette fineſſe-là a je ne ſais quoi de myſtérieux & d'obſcur, où j'apperçois quelque choſe.... qui n'eſt pas clair.

LISETTE.

Moi j'apparçois qu'alle ſera furieuſe, qu'alle va choir en indignation, par dépit. Peut-être qu'alle vous excuſeroit vous, mais la Bourgeoiſie ; mais n'y aura pas de marci pour un pareil à vous ; alle dégriguera votre homme, alle dira que c'eſt du fretin.

DORANTE.

Oui, je m'attends bien à des mépris ; mais je ne les éviterois peut-être pas, ſi je me déclarois ſans détour, & ils ne me laiſſeroient plus de reſſource, au-lieu qu'alors ils ne s'adreſſeront pas à moi.

LEPINE.

Fort bien.

LISETTE.

Oui, je comprends, ce ne ſera pas vous qui aurez eu les injures ; ce ſera l'autre ; & puis quand alle ſaura que c'eſt vous....

DORANTE.

Alors l'aveu de mon amour sera tout fait; je lui aurai appris que je l'aime, & n'aurai point été personnellement rejetté: desorte qu'il ne tiendra encore qu'à elle de me traiter avec bonté.

LISETTE.

Et de dire, c'est une autre histoire, je ne parlois pas de vous.

LEPINE.

Et voilà précisément ce que j'ai tout d'un coup deviné, sans avoir eu l'esprit de le dire.

LISETTE.

Ce tornant-là me plaît; & même faut d'abord que je vous en procure des injures à cette fin que ça vous profite après. Mais je la vois qui se proméne sur la terrasse. Allez-vous-en, Monsieur; pour me bailler le temps de la dépiter envars vous.

Dorante & Lepine s'en vont, Lisette les rappelle.

A propos, Monsieur, faut itou que vous ly touchiais une petite parolle sur ce que Lepaine me recharche; j'ai ma finesse à ça que je vous conterai.

DORANTE.

Ouida.

LEPINE.

Je te donne mes pleins pouvoirs.

SCENE III.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

IL me sembloit de loin avoir vu Dorante avec toi.

LISETTE.

Vous n'avez pas la barlue, Madame, & il y a bian des nouvelles. C'est Monsieur Dorante ly-même qui s'enquierre comment vous [illegible] ecœur, & si parsonne ne l'a prins; c'est

Galand Lepaine qui demande après le mien. Eſt-ce que ça n'eſt pas biau?

ANGELIQUE.

L'intérêt que Dorante prend à mon cœur, ne m'eſt point nouveau. Tu ſais les ſoupçons que j'avois déjà là-deſſus, & Dorante eſt aimable; mais malheureuſement il lui manque de la naiſſance, & je ſouhaiterois qu'il en eût, j'ai même eu beſoin quelquefois de me reſſouvenir qu'il n'en a point.

LISETTE.

Oh bian, ce n'eſt pus la peine de vous reſſouvenir de ça, vous voilà exempte de mémoire.

ANGELIQUE.

Comment, l'aurois-tu rebuté? & renonce-t-il à moi dans la peur d'être mal reçu; quel diſcours lui as-tu donc tenu?

LISETTE.

Aucun. Il n'a peur de rian. Il n'a que faire de renoncer: il ne vous veut pas. C'eſt ſeulement qu'il eſt le commis d'un autre.

ANGELIQUE.

Que me contes-tu-là? qu'eſt-ce que c'eſt que le commis d'un autre?

LISETTE.

Oui, d'un je ne ſais qui, d'un mari tout prêt qu'il a en main; & qu'il déſire de vous préſenter par devant Notaire. Un homme jeune, opulent, un Bourgeois de ſa ſorte.

ANGELIQUE.

Dorante eſt bien hardi.

LISETTE.

Oh! pour ça oui, bian téméraire envars une Damoiſelle de votre étoffe, & de la conſéquence de vos péres & métes: ça m'a donné un ſcandale.

ANGELIQUE.

Pars tout à l'heure, va lui dire que je me ſens offenſée de la propoſition qu'il a deſſein de me faire, & que je n'en veux point entendre parler.

LI-

LISETTE.

Et que cet acaby de mari n'eſt pas capable d'être voute homme : allons.

ANGELIQUE.

Attens, laiſſe-le venir ; dans le fond, il eſt au-deſſous de moi d'être ſi ſérieuſement piquée.

LISETTE.

Oui, la moquerie ſuffit ; il n'y a qu'à lever l'épaule avec du petit monde.

ANGELIQUE.

Je ne reviens point de mon étonnement, je l'avoue.

LISETTE.

Je ſis toute ébahie, car j'ons veu des mines d'amoureux, & il en avoit une pareille : je vous prends à témoin.

ANGELIQUE.

Juſques-là que j'ai craint qu'à la fin il ne m'obligeât à le refuſer lui-même. Je m'imaginois qu'il m'aimoit : je ne le ſoupçonnois pas, je le croyois.

LISETTE.

Avoir un viſage qui ment, eſt-il parmis?

ANGELIQUE.

Non Liſette, il n'a été que ridicule, & c'eſt nous qui nous trompions, ce ſont ſes petites façons doucereuſes & ſoumiſes que nous avons priſes pour de l'amour. C'eſt manque de monde. Ces petits Meſſieurs-là pour avoir bonne grace croyent qu'il n'y a qu'à ſe proſterner, & à dire des fadeurs, ils n'en ſavent pas davantage.

LISETTE.

Encore s'il parloit pour ſon compte, je ly pardonnois quaſiment, car je le trouvois joli, comme vous le trouviais itou à ce qu'ou m'avez dit.

ANGELIQUE.

Joly! je ne parlois pas de ſa figure ; je ne l'ai jamais trop remarquée ; non qu'il ne ſoit aſſez bien fait ; ce n'eſt pas-là ce que j'attaque.

LISETTE.

Pardi non, n'y a pas de rancune à ça. C'eſt un mal-appris qui eſt bian torné, & pis c'eſt tout.

ANGELIQUE.

Qui a l'air aſſez commun pourtant, l'air de ces gens-là; mais ce qu'il avoit d'aimable pour moi, c'eſt ſon attachement pour mon pére, à qui même il a rendu quelque ſervice: voilà ce qui le diſtinguoit à mes yeux, comme de raiſon.

LISETTE.

La belle magniére de penſer! ce que c'eſt que d'aimer ſon pére!

ANGELIQUE.

La reconnoiſſance va loin dans les bons cœurs. Elle a quelquefois tenu lieu d'amour.

LISETTE.

Cette reconnoiſſance-là, s'le vous auroit menée à la nôce, ni pus ni moins.

ANGELIQUE.

Enfin, heureuſement m'en voilà débaraſſée: car quelquefois, à dire vrai, l'amour que je lui croyois ne laiſſoit pas de m'inquiéter.

LISETTE.

Oui, mais de Lepaine, que ferai-je moi, qui ſis participante de votre rang?

ANGELIQUE.

Ce qu'une fille raiſonnable, qui m'appartient, & qui eſt née quelque choſe, doit faire d'un valet qui ne lui convient pas, & du valet d'un homme qui manque aux égards qu'il me doit.

LISETTE.

Ca ſuffit, s'il retourne à moi, je vous ly garde ſon petit fait: .... & je vous recommande le Maître. Le voilà qui rode à l'entour d'ici, & je m'échappe afin qu'il arrive. Je repaſſerons pour ſavoir les nouvelles.

SCÈNE IV.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

Oserois-je sans être importun, Madame, vous demander un instant d'entretien?

ANGELIQUE.

Importun Dorante, pouvez-vous l'être avec nous? voilà un début bien sérieux. De quoi s'agit-il?

DORANTE.

D'une proposition que Mr. le Marquis m'a permis de vous faire, qu'il vous rend la maîtresse d'accepter ou non, mais dont j'hésite à vous parler, & que je vous conjure de me pardonner, si elle ne vous plaît pas.

ANGELIQUE.

C'est donc quelque chose de bien étrange? Attendez; ne seroit-il pas question d'un certain mariage, dont Lisette m'a déjà parlé?

DORANTE.

Je ne l'avois pas priée de vous prévenir; mais c'est de cela même, Madame.

ANGELIQUE.

En ce cas-là, tout est dit, Dorante; Lisette m'a tout conté. Vos intentions sont louables, & votre projet ne vaut rien. Je vous promets de l'oublier. Parlons d'autre chose.

DORANTE.

Mais, Madame, permettez-moi d'insister. Le récit de Lisette peut n'être pas exact.

ANGELIQUE.

Dorante; si c'est de bonne foi que vous avez craint de me fâcher, la mauvaise dont je m'explique doit vous arrêter, ce me semble, & je vous le répète encore, parlons d'autre chose.

DORANTE.

Je me tais, Madame, pénétré de douleur de vous avoir déplu.

A N-

ANGELIQUE bis.

Pénétré de douleur! c'en eſt trop. Il ne faut point être ſi affligé, Dorante. Vos expreſſions ſont trop fortes. Vous parlez de cela, comme du plus grand des malheurs.

DORANTE.

C'en eſt un très-grand pour moi, Madame, que de vous avoir déplû. Vous ne connoiſſez ni mon attachement ni mon reſpect.

ANGELIQUE.

Encore? je vous déclare, moi, que vous me déſeſpérez ſi vous ne vous conſolez pas. Conſolez-vous donc par politeſſe, & changeons de matiére. Aurons-nous le plaiſir de vous avoir encore ici quelque temps? comptez-vous y faire un peu de ſéjour?

DORANTE.

Je ſerois trop heureux de pouvoir y demeurer toute ma vie, Madame.

ANGELIQUE.

Tout de bon? & moi, trop enchantée de vous y voir pendant toute la mienne, continuez.

DORANTE.

Je n'oſe plus vous répondre, Madame.

ANGELIQUE.

Pourquoi? je parle votre langage; je répons à vos exagérations par les miennes. On diroit que votre ſouverain bonheur conſiſte à ne me pas perdre de vue, & j'en ſerois fâchée. Vous avez une douleur profonde pour avoir penſé à un mariage dont je me contente de rire. Vous montrez une triſteſſe mortelle, parce que je vous empêche de répéter ce que Liſette m'a déjà dit! Eh mais, vous ſuccombez ſous tant de chagrins; il n'y va pas moins que de votre vie, s'il faut vous en croire!

DORANTE.

Souffrirez-vous que je parle, Madame? Il n'y a rien de moins incroyable que le plaiſir infini que j'aurois à vous voir toujours; rien de plus croyable que l'extrême confuſion que j'ai de

vous

vous avoir indiſpoſée contre moi ; rien de plus naturel que d'être touché autant que je le ſuis de ne pouvoir du-moins me juſtifier auprès de vous.

ANGELIQUE.

Eh mais, je les ſais vos juſtifications, vous les mettriez en pluſieurs articles, & je vais vous les réduire en un ſeul ; c'eſt que celui que vous me propoſez, eſt extrêmement riche. N'eſt-ce pas-là tout ?

DORANTE.

Ajoûtez-y, Madame, que c'eſt un honnête-homme.

ANGELIQUE.

Eh, ſans-doute ; je vous dis qu'il eſt riche : c'eſt la même choſe.

DORANTE.

Ha ! Madame, ne fût-ce qu'en ma faveur, ne confondons pas la probité avec les richeſſes. Daignez vous reſſouvenir que je ſuis riche auſſi, & que je mérite qu'on les diſtingue.

ANGELIQUE.

Cela ne vous regarde pas, Dorante ; & je vous excepte : mais que vous me diſiez qu'il eſt honnête-homme, il ne lui manqueroit plus que de ne pas l'être.

DORANTE.

Il eſt d'ailleurs eſtimé, connu, deſtiné à un poſte important.

ANGELIQUE.

Sans-doute on a des places & des dignités avec de l'argent ; elles ne ſont pas glorieuſes : venons au fait. Quel eſt-il votre homme ?

DORANTE.

Simplement un homme de bonne famille ; mais à qui, malgré cela, Madame, on offre actuellement de très grands partis.

ANGELIQUE.

Je vous crois. On voit de tout dans la vie.

DORANTE.

Je me tais, Madame, votre opinion eſt que j'ai tort, & je me condamne.

ANGELIQUE.

Croyez-moi, Dorante, vous estimez trop les biens : & le bon usage que vous faites des vôtres, vous excuse. Mais, entre nous, que ferois-je avec un homme de cette espéce-là ? Car la plupart de ces gens-là sont des espéces, vous le savez. L'honnête-homme d'un certain état n'est pas l'honnête-homme du mien. Ce sont d'autres façons, d'autres sentimens, d'autres mœurs, presqu'un autre honneur ; c'est un autre monde : votre ami me rebuteroit, & je le gênerois.

DORANTE.

Ah ! Madame, épargnez-moi, je vous prie. Vous m'avez promis d'oublier mon tort, & je compte sur cette bonté-là dans ce moment même.

ANGELIQUE.

Pour vous prouver que je n'y songe plus, j'ai envie de vous prier de rester encore avec nous quelque temps ; vous me verrez peut-être incessamment mariée.

DORANTE.

Comment, Madame ?

ANGELIQUE.

J'ai un de mes parens qui m'aime, & que je ne hais pas, qui est actuellement à Paris, où il suit un procès important, qui est presque sûr, & qui n'en attend que le gain pour venir demander ma main.

DORANTE.

Et vous l'aimez, Madame ?

ANGELIQUE.

Nous nous connoissons dès l'enfance.

DORANTE.

J'ai abusé trop long-temps de votre patience, & je me retire, toujours pénétré de douleur.

ANGELIQUE *en le voyant partir.*

Toujours cette douleur ! Il faut qu'il ait une manie pour ces grands mots-là.

DORANTE *revenant.*

J'oubliois de vous prévenir sur une chose, Madame : Lepine, à qui je destine une récompense de ses services, voudroit épouser Lisette, & je lui défendrai d'y penser, si vous me l'ordonnez.

ANGELIQUE.

Lisette est une fille de famille qui peut trouver mieux, Monsieur, & je ne vois pas que votre Lepine lui convienne.

Dorante prend encore congé d'elle.

SCENE V.

LE MARQUIS, ANGELIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS *arrêtant Dorante.*

AH! vous voilà, Dorante? Vous avez sans-doute proposé à ma fille le mariage dont vous m'avez parlé? L'acceptez-vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Non, mon pere. Vous m'avez laissé la liberté d'en decider, à ce que m'a dit Monsieur; & vous avez bien prévu, je pense, que je ne l'accepterois pas.

LE MARQUIS.

Point du tout, ma fille. J'espérois tout le contraire. Dès que c'est Dorante qui le propose, ce ne peut être qu'un de ses amis, & par conséquent un homme très-estimable, qui doit d'ailleurs avoir un rang, & que vous auriez pu épouser avec l'approbation de tout le monde. Cependant ce sont-là de ces choses sur lesquelles il est juste que vous restiez la maîtresse.

ANGELIQUE.

Je sais vos bontés pour moi, mon pere; mais je ne croyois pas m'être éloignée de vos intentions.

DORANTE.

Pour moi, Monsieur, la répugnance de Madame ne me surprend point: j'aurois assurément souhaitté qu'elle ne l'eût point eue. Son refus me mortifie plus que je ne puis l'exprimer, mais j'avoue en même temps que je ne le blâme point. Née ce qu'elle est, c'est une noble fierté qui lui sied, & qui est à sa place: aussi le mari que je proposois, & dont je sais les sentimens, comme les miens, n'osoit-il se flatter qu'on lui feroit grace, & ne voyoit que son amour & que son respect qui fussent dignes de Madame.

ANGELIQUE.

La vérité est que je n'aurois pas cru avoir besoin d'excuse auprès de vous, mon pére, & je m'imaginois que vous aimeriez mieux me voir au Baron, qu'il ne tient qu'à moi d'épouser, s'il gagne son procès.

LE MARQUIS.

Il l'a gagné, ma fille; le voilà en état de se marier, & vous serez contente.

ANGELIQUE.

Il l'a gagné mon pére? Quoi, sitôt?

LE MARQUIS.

Oui, ma fille. Voici une lettre que je viens de recevoir de lui, & qu'il a écrite la veille de son départ. Il me mande qu'il vient vous offrir sa fortune, & nous le verions peut-être ce soir. Vous m'aviez paru jusqu'ici très-médiocrement prévenu en sa faveur, vous avez changé. Puisse-t-il mériter la préférence que vous lui donnez! si vous voulez lire sa lettre, la voilà.

DORANTE.

Je pourois être de trop dans ce moment-ci, Monsieur, & je vous laisse seul.

LE MARQUIS.

Non, Dorante, je n'ai rien à dire, & je n'aurois d'ailleurs aucun secret pour vous. Mais de grace, satisfaites ma juste curiosité. Quel est cet honnête-homme de vos amis qui songeoit

geoit à ma fille, & qui ſe ſeroit cru ſi heureux de partager ſes grands biens avec elle? en vérité, nous lui devons du-moins de la reconnoiſſance. Il aime tendrement Angélique, dites-vous? où l'a-t-il vue, depuis ſix ans qu'elle eſt ſortie de Paris?

DORANTE.

C'eſt ici, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ici, dites-vous?

DORANTE.

Oui, Monſieur, & il y a même une Terre.

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle perſonne que cela puiſſe regarder. Son nom, s'il vous plaît, vous ne riſquez rien à nous le dire.

DORANTE.

C'eſt moi, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt vous?

ANGELIQUE *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS.

Ah, Dorante, que je vous regrette!

DORANTE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi à qui l'amour le plus tendre avoit imprudemment ſuggéré un projet, dont il ne me reſte plus qu'à demander pardon à Madame.

ANGELIQUE.

Je ne vous en veux point, Dorante; j'en ſuis bien éloigné, je vous aſſure.

DORANTE.

Vous voyez à-préſent, Madame, que ma douleur tantôt n'étoit point exagérée, & qu'il n'y avoit rien de trop dans mes expreſſions.

ANGELIQUE.

Vous avez raiſon, je me trompois.

LE MARQUIS.

Sans ſon inclination pour le Baron, je ſuis perſuadé qu'Angélique vous rendroit juſtice dans cette

cette occurrence-ci ; mais il ne me reſte plus que l'autorité de pére, & vous n'êtes pas homme à vouloir que je l'employe.

DORANTE.

Ah! Monſieur, dequoi parlez-vous? votre autorité de pére! ſuis-je digne que Madame vous entende ſeulement prononcer ces mots-là pour moi?

ANGELIQUE.

Je ne vous accuſe de rien, & je me retire.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS.

QUe j'aurois été content de vous voir, mon gendre!

DORANTE.

C'eſt une qualité qui de toutes façons auroit fait le bonheur de ma vie, mais qui n'auroit pu rien ajoûter à l'attachement que j'ai pour vous.

LE MARQUIS.

Je vous crois, Dorante, & je ne ſaurois douter de votre amitié, j'en ai trop de preuves, mais je vous en demande encore une.

DORANTE.

Dites, Monſieur, que faut-il faire?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ici le moment de m'expliquer. Je ſuis d'ailleurs preſſé d'aller donner quelques ordres pour une affaire qui regarde le Baron. Je n'ai, au-reſte, qu'une ſimple complaiſance à vous demander, puis-je me flatter de l'obtenir?

DORANTE.

De quoi n'êtes-vous pas le maître avec moi?

LE MARQUIS.

Adieu, je vous reverrai tantôt.

SCENE VII.

LEPINE, LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

Je la perds ſans reſſource ; il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

LISETTE.

Je vous guettrons, Monſieur. Or ſus. Qu'y a-t-il de nouviau ?

LEPINE.

Comment vont nos affaires de votre côté ?

DORANTE.

On ne peut pas plus mal. Je pars demain. Elle a une inclination, Liſette, tu ne m'avois pas parlé d'un Baron qui eſt ſon parent, & qu'elle attend pour l'épouſer.

LISETTE.

N'eſt-ce que ça ? moquez-vous de ſon Baron ! je ſais le fond & le tréfond. Faut qu'alle ſoit bian dépitée pour avoir parlé de la maniére. Tant mieux que le Baron vienne, il la hâtera d'aller. Gageons qu'alle a été bian rudaniére envars vous, bian ridicule & malhonnête.

DORANTE.

J'ai été fort mal traité.

LEPINE.

Voilà notre compte.

LISETTE.

Ca va comme un charme. Sait-elle qu'ous êtes l'homme ?

DORANTE.

Eh ! ſans-doute, mais cela n'a produit qu'un peu plus de douceur & de politeſſe.

LISETTE.

C'eſt qu'elle fait déjà la chatte-mitte ; vela le repantir qui l'amande.

LEPINE.

Oui, cette fille-là eſt dans un état violent.

DORANTE.

Je vous dis que je me ſuis nommé, & que ſon refus ſubſiſte.

LISETTE.

Eh! c'eſt cette gloire: mais ça s'en ira; vela que ça meurit, faut que ça tombe; j'en avons la marque; à telles enſeignes que tantôt....

LEPINE.

Peſez ce qu'elle va dire.

DORANTE.

Liſette ſe trompe à force de zéle.

LISETTE.

Paix, ſortez d'ici. Je la vois qui vient en rêvant. Allez-vous-en de peur qu'elle ne vous rencontre. N'oublie pas de venir pour la beſogne que tu ſais, & que tu diras à Monſieur, entends-tu Lepaine? je nous varrons pour le conſeil.

SCENE VIII.

ANGELIQUE *rêve*, LISETTE.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc, Madame? vous vela bian panſive. J'ons rencontré ce petit Bourgeois, qui avoit l'air pus ſot, pus benêt; ſa phiſolomie étoit pus longue, alle ne finiſſoit point; c'étoit un plaiſir. C'eſt que vous avez bian rabroué le freluquet, n'eſt-ce pas? contez-moi ça, Madame.

ANGELIQUE.

Freluquet! je n'ai jamais dit que c'en fût un, ce n'eſt pas-là ſon défaut.

LISETTE.

Dame! vous l'avez appellé petit Monſieur; & un petit Monſieur, c'eſt juſtement & à point un freluquet: il n'y a pas pus à pardre ou à gagner ſur l'un que ſur l'autre.

ANGELIQUE.

Eh bien, j'ai eu tort; je n'ai point à me plaindre de lui.

LISETTE.

Ouias! point à vous plaindre de ly; comment, marci de ma vie, Dorante n'eſt pas un

mal aprins après l'impartinance qu'il a commiſe envars la révérence due à votre qualité!

ANGELIQUE.

Quelle eſt groſſiére! crie, crie encore plus fort, afin qu'on t'entende.

LISETTE.

Eh bian, il n'y a qu'à crier pus bas.

ANGELIQUE.

C'eſt toi qui n'es qu'une étourdie qui n'a pas eu le moindre jugement avec lui.

LISETTE.

Ca m'étonne. J'ons pourtant cotume d'avoir toujours mon jugement.

ANGELIQUE.

Tu as tout entendu de travers, te dis-je, tu n'as pas eu l'eſprit de voir qu'il m'aimoit. Tu viens me dire qu'il a diſpoſé de ma main pour une autre; & c'étoit pour lui qu'il la demandoit. Tu me le peins comme un homme qui me manque de reſpect; & point du tout, c'eſt qu'on n'en eut jamais tant pour perſonne, c'eſt qu'il en eſt pénétré.

LISETTE.

Où eſt-ce qu'elle eſt donc cette pénétration, puiſque qu'il a prins la licence d'aller vous déclarer je vous aime, maugré voute importance?

ANGELIQUE.

Eh non, brouillonne, non, tu ne ſais encore ce que tu dis. Je ne le ſaurois pas ſon amour; je ne ferois encore que le ſoupçonner ſans le détour qu'il a pris pour me l'apprendre; il lui a fallu un détour! n'eſt-ce pas-là un homme bien hardi, bien digne de l'accueil que tu lui as attiré de ma part? en-vérité il y a des momens où je ſuis tentée de lui en faire mes excuſes, & je le devrois peut-être.

LISETTE.

Prenez garde à votre grandeur, alle eſt bian douillette en cette occurrence.

ANGELIQUE.

Ecoute, je ne te querelle point; mais ta bé-

bévue me met dans une ſituation bien fâcheuſe.

LISETTE.

Eh d'où viant? eſt-ce qu'ous êtes obligée d'honorer cet homme à cauſe qu'il vous aime? eſt-ce que ſon inclination vous commande? il vous l'a déclaré par un tour. Eh bian qu'il torne. Ne tiant-il qu'à torner pour avoir la main du monde, où eſt l'embarras? Quand vous auriez ſu d'abord que c'étoit ly, c'étoit votre intention d'être ſuparbe, vous l'auriez rabroué pas moins.

ANGELIQUE.

Eh! qu'en ſais-je? de la maniére dont je vois mon pére mortifié de mon refus, je ne ſaurois répondre de ce que j'aurois fait, tu ſais dequoi je ſuis capable pour lui plaire: je n'entends point raiſon là-deſſus.

LISETTE.

Ca eſt bian, & mêmement vénérable: mais voute pére eſt bon homme, il ne voudroit pas vous bailler de petites-gens en mariage. Faut donc qu'il ne s'y cõnoiſſe pas, pis qu'il déſire que vous épouſiais un homme comme ça.

ANGELIQUE.

Mais c'eſt que Dorante n'eſt pas un homme comme ça. Tu le confonds toujours avec ce je ne ſais qui dont tu m'as parlé; & ce n'eſt pas-là Dorante.

LISETTE.

C'eſt que ma mémoire ſe brouille, rapport à cet autre.

ANGELIQUE.

Dorante n'a pas fait ſa fortune; il l'a trouvée toute faite. Dorante eſt de très-bonne famille, & très-diſtinguée, quoique ſans nobleſſe; de ces familles qui vont à tout, qui s'allient à tout. Dorante épouſera qui il voudra; c'eſt d'ailleurs un fort honnête-homme.

LISETTE.

Oh! pour ça oui, un gentil caractére, un brave cœur, qui ſe trouvoit-là de rencontre

ANGELIQUE.

Et en-vérité, Liſette, beaucoup plus aimable que je ne le penſois. Cette avanture-ci m'a appris à le connoître ; & mon pére a raiſon. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'il le regrette, & qu'il ſoit mortifié de me donner au Baron.

LISETTE.

Au Baron! Eſt-ce que vous allez être ſa Baronne?

ANGELIQUE.

Eh! vraiment mon pére l'attend pour nous marier ; car il croit que je l'aime, & il n'en eſt rien.

LISETTE.

Eh pardi! n'y a qu'à ly dire qu'il s'abuſe.

ANGELIQUE.

Il n'y a donc qu'à lui dire auſſi que je ſuis folle ; car c'eſt moi qui l'ai perſuadé que je l'aimois.

LISETTE.

Eh! pourquoi avoir jetté cette bourde-là en avant?

ANGELIQUE.

Eh pourquoi? Ce n'eſt pas-là tout: je l'ai fait accroire à Dorante lui-même.

LISETTE.

Et la cauſe?

ANGELIQUE.

Sait-on ce qu'on dit quand on eſt fâchée? c'étoit pour le braver, & dans la peur qu'il ne ſe fût flatté que je ne le haïſſois pas.

LISETTE.

C'eſt par trop finaſſer auſſi. Mais pour à l'égard du Baron, il y aura du répis, car il eſt à Paris qui plaide ; les Procureurs & les Avocats ne le lâcheront pas ſitôt, & j'avons de la marge.

ANGELIQUE.

Eh point du tout. Il arrive, ce malheureux Baron ; il a gagné ſon maudit procès que l'on croyoit immortel, qui ne devoit finir que dans cent ans; il l'a gagné par je ne ſais quelle protection

tection qu'on lui a procurée : car il y a toujours des gens qui se mêlent de ce dont ils n'ont que faire. Enfin, il arrive ce soir ; il entre peut-être actuellement dans la cour du château.

LISETTE.

Faut vous tirer de-là conte qui coûte.

ANGELIQUE.

A quelque prix que ce soit, tu penses fort bien.

LISETTE.

Faut demander du temps d'abord.

ANGELIQUE.

Du temps ! cela ne me raccommodera pas avec mon pére.

LISETTE.

Oh Dame ! votre pére, il ne songe qu'à son Dorante.

ANGELIQUE.

Eh bien, son Dorante ! que t'a-t-il fait ? Car il me semble que ta fureur est que je le haïsse.

LISETTE.

Moi ?

ANGELIQUE.

Mais oui, tu as de l'antipathie pour lui ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

C'est que je sais que vous ne l'aimez pas.

ANGELIQUE.

Ce seroit mon affaire. Je n'ai pas d'aversion pour lui ; & c'en est assez pour une fille raisonnable.

LISETTE.

Le pis principal, c'est ce Baron qui arrive.

ANGELIQUE.

Eh ! Laisse-là ce Baron éternel.

LISETTE.

Eh bian, Madame, prenez donc l'autre.

ANGELIQUE.

Mal difficulté est que je l'ai refusé, qu'il s'est nommé, & que je n'ai rien dit.

LISETTE.

N'y a qu'à le rappeller.

ANGELIQUE.

Ah! voilà ce que je ne ſaurois faire, je ne me réſoudrai jamais à cette humiliation-là.

LISETTE.

Allons, c'eſt bien fait; & vive la grandeur! plutôt mourir que d'avoir l'affront d'être honnête!

ANGELIQUE.

Tout ce que tu me propoſes eſt extrême. J'imagine pourtant un moyen de renouer avec lui ſans me compromettre.

LISETTE.

Le queul?

ANGELIQUE.

Un moyen qui te ſera même avantageux, & je ſuis d'avis que tu ailles le trouver de ma part.

LISETTE.

Tenez, je vois Lépaine qui paſſe, baillez-ly votre ordre.

ANGELIQUE.

Appelles-le.

SCENE IX.

LEPINE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Monſieur, Monſieur de Lépaine! Approchez-vous vers Madame.

LEPINE.

Que lui plaît-il à Madame?

ANGELIQUE.

Va, je te prie, informer ton Maître que j'aurois un mot à lui dire.

LEPINE.

Je l'en informerai le plus vite que je pourrai, Madame; car je vais ſi lentement .... Je n'ai le cœur à rien. Ah!

ANGELIQUE.

Que ſignifie donc ce ſoupir? on diroit qu'il vient de pleurer.

LE-

LEPINE.

Oui, Madame, j'ai pleuré, je pleure encore; & je n'y renonce pas, j'en ai peut-être pour le reſte de l'année qui n'eſt pas bien avancée. Je ſuis homme à faire des cris de déſeſpéré, ſans reſpect de perſonne.

LISETTE.

Miſéricorde!

ANGELIQUE.

Il m'allarme! Qu'eſt-il donc arrivé?

LEPINE.

Hélas! vous le ſavez bien, Madame, vous qui nous renvoyez tous deux, mon Maître & moi, comme de trop minces perſonnages; ce qui fait que nous partons.

ANGELIQUE *bas à Liſette.*

Entens-tu, Liſette? ils partent!

LISETTE.

Je ſerons boudés par Mr. le Marquis.

ANGELIQUE.

Il ne me le pardonnera pas, Liſette & Dorante le ſait bien.

LEPINE.

Il ſe retire à demi mort, & moi auſſi.

ANGELIQUE *bas à Liſette.*

Ah! le méchant homme!

LISETTE.

Oui, il y a de la malice à ça.

LEPINE.

Nous n'arriverons jamais à Paris que défunts, quoiqu'à la fleur de notre âge; car nous mériterions de vivre. Mais vous nous poignardez; & c'eſt la valeur de deux meurtres que vous vous reprocherez quelque jour.

ANGELIQUE.

Il me fait tout le mal qu'il peut.

LISETTE.

Pour l'attraper je l'épouſerois.

ANGELIQUE *à Lépine.*

Va le chercher, te dis-je. Où eſt-il?

LEPINE.

Je n'en ſais rien, Madame; ny ly non plus: car nous ſommes comme des égarés ſurtout depuis que nos balots ſont faits.

LISETTE.

Cela ſe paſſera par les chemins; vous guarirez au grand air.

ANGELIQUE.

Non, non, conſole-toi, Lépine. Il faudra bien du-moins que Dorante retarde de quelques jours: car toute réflexion faite, j'allois dire à Liſette que j'approuve qu'elle t'épouſe: & ton Maître qui t'aime, aſſiſtera ſans-doute à ton mariage. Liſette ne vouloit que mon conſentement, & je le donne: va, hâte-toi de l'en inſtruire.

LEPINE *ſautant de joie.*

Je ſuis guéri.

LISETTE.

Vote conſentement, Madame? ho que nenni. Vous me conſidérez trop pour ça, & je m'en vais. Vote ſervante, Monſieur de Lépaine.

LEPINE.

Je retombe.

ANGELIQUE.

Reſtez, Liſette, je vous défens de ſortir: j'ai quelque choſe à vous dire. (*A Lépine.*) Attens que je lui parle, & éloigne-toi de quelques pas.

LEPINE *s'écartant.*

Oui, Madame, mon état a beſoin de ſecours.

ANGELIQUE *à l'écart à Liſette.*

Que vous êtes haïſſable! n'eſt-on pas bien récompenſée de l'intérêt qu'on prend à vous? Etes-vous folle de ne pas prendre cet homme-là.

LISETTE.

Eh! mais je l'ai refuſé, Madame.

ANGELIQUE.

Plaiſante délicateſſe!

LISETTE.

C'eſt de votre avis.

ANGELIQUE.

Savois-je alors que ſon Maître devoit lui faire tant de bien?

LEPINE *de loin.*

Voyez la bonté!

ANGELIQUE.

Je me reprocherois toute ma vie de vous avoir fait manquer votre fortune.

LISETTE.

Soyons ruinées, Madame, & toujours glorieuſes: jamais d'humilité, c'eſt une penſée que je tiens de vous. Vous m'avez dit, garde ta morgue & ton rang, & je les garde; ſi c'eſt mal fait, je vous en charge.

ANGELIQUE.

Votre fierté eſt ſi ridicule qu'elle me dégoûte de la mienne.

LISETTE.

Je ſuis fille de Fiſcal, une fois; qu'il me vienne un Bailly, je le prends.

LEPINE, *de loin.*

Un Concierge a bien ſon mérite. Excuſez, Madame, c'eſt que j'entends parler de Bailly.

ANGELIQUE.

J'admire ma complaiſance, & je finis par un mot. M'aimez-vous, Liſette?

LISETTE.

Si je vous aime! par de-là ma propre perſonne.

ANGELIQUE.

Voici un départ trop bruſque, & qui va retomber ſur moi. Il ne tient qu'à vous de le retarder, en vous mariant avantageuſement. Ce n'eſt même que ſous prétexte de votre mariage que j'envoye chercher Dorante; & ſi votre refus continue, je ne vous verrai de ma vie.

LISETTE.

Vote repréſentation m'abat, n'y aura pus de partance.

LEPINE, *de loin.*

Je crois que cela s'accommode.

LISETTE.

Je me marirai, afin qu'il ſéjourne; mais j'y boute une condition. Baillez-moi l'exemple; amandez-vous, je m'amande.

ANGELIQUE.

C'eſt une autre affaire.

LEPINE.

Eſt-ce fait, Madame?

LISETTE *ſe raprochant.*

Oui, Monſieur de Lepaine, vela qui eſt rangé. Acoutez les paroles que je proſére. Quand on varra la nôce de Madame, on varra la nôtre. La petite avec la grande.

LEPINE *ſe jettant aux genoux d'Angélique.*

Ah quelle joye! je tombe à vos genoux, Madame, ſauvez la petite.

ANGELIQUE.

Léve-toi donc, tu n'y ſonges pas. Je vais chercher mon pére à qui j'ai à parler; va de ton côté avertir ton Maître, que ie compte de retrouver ici, où je vais revenir dans quelques momens.

SCENE X.

LEPINE, LISETTE.

LISETTE *riant.*

QU'en dis-tu, Lépaine? vela de bonne beſongne; cette fille-là marche toute ſeule, ny a pus qu'à la voir aller.

LEPINE.

Reſpirons.

SCENE XI.

DORANTE, LEPINE, LISETTE.

DORANTE.

EH bien Liſette, as-tu vu Angélique?

LE-

LISETTE.

Si je l'on vue, il vous eſt commandé de l'attendre ici.

DORANTE.

A moi?

LEPINE.

Oui, Monſieur, je vous défends de partir par un ordre de ſa part.

LISETTE.

Et ſi vous partez alle renonce à moi, parce que ce ſera ma faute.

LEPINE.

C'eſt elle qui me marie avec Liſette, Monſieur.

LISETTE.

Et il va être mon homme, pour à celle fin que vous reſtiais.

LEPINE.

Il n'y a ballot qui tienne, il faut tout défaire.

LISETTE.

Et vous êtes un méchant homme de vouloir vous en aller pour la faire bouder par ſon pére.

DORANTE.

Expliquez-moi donc ce que cela ſignifie, vous autres.

LISETTE.

Et je lui ai enjoint qu'alle ſeroit votre femme, & elle ne s'eſt pas rebecquée.

LEPINE.

Souvenez-vous que vous languiſſez, n'oubliez pas que vous êtes mourant.

DORANTE.

Eclairciſſez-moi, mettez-moi au fait, je ne vous entends pas.

LISETTE.

Ny a pus de temps, ce ſera pour tantôt. Sui-moi, Lepaine, vela Monſieur le Marquis qui entre.

SCENE XII.

LE MARQUIS, DORANTE.

DORANTE, *à Lepine & à Liſette qui s'en vont.*

VOus me laiſſez dans une furieuſe inquiétude.

LE MARQUIS.

Je vous cherchois, Dorante, & je viens vous ſommer de la parole que vous m'avez donnée tantôt, vous ne ſavez pas que j'ai encore une fille, une cadette qui vaut bien ſon aînée.

DORANTE.

Eh bien, Monſieur?

LE MARQUIS.

Cette cadette, il faut que vous la connoiſſiez. Tout ce que je vous demande, c'eſt de la voir, je n'en exige pas davantage; voilà la complaiſance à laquelle vous vous êtes engagé, vous ne pouvez pas vous en dédire.

DORANTE.

Mais qu'en arrivera-t-il?

LE MARQUIS.

Rien; nous verrons.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LE MARQUIS, DORANTE.

ANGELIQUE.

JE venois vous parler, mon pére, & je ne ſuis point fâché que Dorante ſoit préſent à ce que j'ai à vous dire. Il a tantôt propoſé un mariage qui m'a d'abord répugné, j'en conviens.

DORANTE.

Votre refus m'afflige, Madame, mais je le reſpecte, & n'en murmure point.

AN-

ANGELIQUE.

Un moment, Monſieur. Je ſais juſqu'où va l'amitié que mon pére a pour vous, & ſi vous vous étiez nommé, les choſes ſe ſeroient paſſées différemment ; il n'auroit pas été queſtion de mes répugnances; ma tendreſſe pour lui les auroit fait taire, ou me les auroit ôtées, Monſieur; il n'a tenu qu'à vous de lui épargner la douleur où je l'ai vu de mon refus; je n'aurois pas eu celle de lui avoir déplû, & je ne l'ai chagriné que par votre faute.

LE MARQUIS.

Eh non, ma fille, vous ne m'avez point déplû, ôtez-vous cela de l'eſprit. Il eſt vrai que Dorante m'eſt cher, mais je ne ſaurois vous ſavoir mauvais gré d'avoir fait un autre choix.

ANGELIQUE.

Vous m'excuſerez, mon pére, vous ne voulez pas me le dire, & vous me ménagez ; mais vous étiez très-mécontent de moi.

LE MARQUIS.

Je vous répéte que c'eſt une chimére.

ANGELIQUE.

Très-mécontent, vous dis-je; je ſais à quoi m'en tenir là-deſſus, & mon parti eſt pris.

DORANTE.

Votre parti, Madame ? Ah! de grace achevez, à quoi vous déterminez-vous ?

LE MARQUIS.

Laiſſons cela Angélique; il n'eſt pas queſtion ici de conſulter mon goût, vous êtes deſtinée à un autre, c'eſt au Baron, vous l'aimez, & voilà qui eſt fini.

ANGELIQUE.

Non mon pére, je ne l'épouſerai pas non plus, puiſque je ſais qu'il ne vous plaît point.

LE MARQUIS.

Vous l'épouſerez, & je vous l'ordonne. Savez-

vous

vous à quoi j'ai penſé ?. Dorante ſe diſpoſoit à partir, je l'ai retenu. Vous avez une ſœur. J'ai exigé qu'il la vît : j'ai eu de la peine à l'y réſoudre, il a fallu abuſer un peu du pouvoir que j'ai ſur lui : mais enfin j'ai obtenu que nous irions la voir demain, & peut-être l'arrêtera-t-elle.

DORANTE.

Eh! Monſieur, cela n'eſt pas poſſible.

LE MARQUIS.

Demandez à ſa ſœur. Dites Angélique, n'eſt-il pas vrai qu'elle a de la beauté ?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui mon pére.

LE MARQUIS.

Venez, j'ai dans mon cabinet un portrait d'elle que je veux vous montrer, & qui de l'aveu de tout le monde ne la flatte pas.

SCENE XIV.

LISETTE, LE MARQUIS, ANGELIQUE, DORANTE.

LISETTE.

MOnſieur, il vient de venir un homme, que vous avez, dit-il, envoyé chercher pour le Baron, & qui attend dans la ſalle.

LE MARQUIS.

Je vais lui parler, je n'ai qu'un mot à lui dire: attendez-moi, Dorante, je reviens dans le moment.

SCENE

SCENE XV.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE *à part.*

JE ne ſais où je ſuis.

ANGELIQUE.

Vous reſtez donc, Monſieur?

DORANTE.

Oui, Madame. Lepine m'a averti que vous aviez à me parler; & j'allois me rendre à vos ordres, ſi Monſieur le Marquis ne m'avoit pas arrêté.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai, Monſieur, j'avois à vous apprendre que je conſentois à ſon mariage avec Liſette.

DORANTE.

Je ſerai donc le ſeul qui m'en retournerai le plus malheureux de tous les hommes?

ANGELIQUE.

Il faut avouer que vous vous êtes bien mal conduit dans tout ceci.

DORANTE.

Moi, Madame?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, vous me propoſez un inconnu que je refuſe, ſans ſavoir que c'eſt vous; quand vous vous nommez, il n'eſt plus temps. J'ai dit que j'avois de l'inclination pour un autre, & là-deſſus vous allez voir ma ſœur.

DORANTE.

Ah ! Madame, j'y vais malgré moi, vous le ſavez, Monſieur le Marquis veut que je le ſuive. Daignez me défendre de lui tenir parole, je vous le demande en grace. J'ai beſoin du plaiſir de vous obéir, pour avoir la force de lui réſiſter.

ANGELIQUE.

Je le veux bien, à condition pourtant qu'il ne ſaura pas que je vous le défens.

DORANTE.

Non, Madame, je prends tout ſur moi, & je parts ce ſoir.

ANGELIQUE.

Il ne faut pas que vous partiez non plus ; du-moins je ne le voudrois pas, car mon pére m'imputeroit votre départ.

DORANTE.

Eh! Madame, épargnez-moi, de grace, le déſeſpoir d'être le témoin de votre mariage avec le Baron.

ANGELIQUE.

Eh bien, je ne l'épouſerai point, je vous le promets.

DORANTE.

Vous me le promettez ?

ANGELIQUE.

Eh mais, je ne vous retiendrois pas ſi je voulois l'épouſer.

DORANTE.

C'eſt du-moins une grande conſolation pour moi. Je n'ai pas l'audace d'en demander davantage.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez parler. *Dorante & Angélique ſe regardent tous deux.*

DORANTE *ſe jettant à genoux.*

Ah! Madame qu'entends-je? oſerai-je croire qu'en ma faveur. . . .

ANGELIQUE.

Levez-vous Dorante. Vous avez triomphé d'une fierté que je desavoue, & mon cœur vous en venge.

DORANTE.

L'excès de mon bonheur me coupe la parole.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISETTE, LEPINE, ANGELIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS.

QUe ſignifie ce que je vois? Dorante à vos genoux, ma fille!

ANGELIQUE.

Oui, mon pére, je ſuis charmée de l'y voir; & je crois que vous n'en ſerez pas fâché. Dispenſez-moi d'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Embraſſez-moi, Dorante, je ſuis content. Sortons, je me charge de faire entendre raiſon au Baron.

LISETTE *à Lepine.*

Tiens, prends ma main, je te la donne.

LEPINE.

Je ne reçois point de préſent que je n'en donne. Prends la mienne.

FIN.

LES

LES SINCERES.

COMEDIE.

ACTEURS.

LA MARQUISE.
DORANTE.
ARAMINTE.
ERGASTE.
LISETTE, Suivante de la Marquiſe.
FRONTIN, Valet d'Ergaſte.

La Scéne ſe paſſe en campagne chez la Marquiſe.

LES SINCERES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN. *Ils entrent chacun d'un côté.*

LISETTE.

AH, Mons Frontin! puiſque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre Maître, de la part de ma Maîtreſſe. Dites-lui qu'actuellement elle achéve une lettre, qu'elle voudroit bien qu'il envoyât à Paris, porter avec les ſiennes. Entendez-vous? Adieu. (*elle s'en va, puis s'arrête.*)

FRONTIN *à part.*

Serviteur. On diroit qu'elle ne ſe ſoucie point de moi. Je pourrois donc me confier à elle? Mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE *à part.* (*à Frontin.*)

Il ne me retient point, c'eſt bon ſigne. Allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui preſſe; Monſieur a pluſieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la premiére; ainſi ſoyez tranquille.

LISETTE.

Mais il ſeroit bon de le prévenir, de crainte ...

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment plutôt, je ſais mon compte.

LISETTE.

Oh! ſe reſte donc pour prendre mes meſures ſuivant le temps qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer.

FRON-

FRONTIN *à part.*

Ah! Nous y voilà. Je me doutois bien que je ne lui étois pas indifférent; cela étoit trop difficile.

(à Liſette.)

De converſation il ne faut pas en attendre, je vous en avertis: je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je ſuis muëtte.

FRONTIN.

Coëffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à le perſuader.

LISETTE.

Je me tais cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taiſez en parlant.

LISETTE *à part.*

Ce garçon-là ne m'aime point: je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir; abrégeons. Comment me trouvez-vous?

LISETTE.

Moi? Je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis, que penſez-vous de ma figure?

LISETTE.

De votre figure? Mais eſt-ce que vous en avez une? Je ne la voyois pas. Auriez-vous, par hazard, dans l'eſprit que je ſonge à vous?

FRONTIN.

C'eſt que ces accidens-là me ſont ſi familiers.

LISETTE *riant.*

Ah! ah! ah! Vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme ſi vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous, à mon tour?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponſe.

LISETTE.

Tout de bon?

FRON-

FRONTIN.

Vous êtes jolie, dit-on?

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là je n'en ſaurois pas le moindre mot.

LISETTE *joyeuſe.*

Grand merci! Vous êtes mon homme; voilà ce que je demandois.

FRONTIN *joyeux.*

Vous me raſſurez! Mon mérite m'avoit fait peur.

LISETTE *riant.*

On appelle cela avoir peur de ſon ombre.

FRONTIN.

Je voudrois pourtant, de votre part, quelque choſe de plus ſûr que l'indifférence, il ſeroit à ſouhaiter que vous aimaſſiez ailleurs.

LISETTE.

Monſieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois que Monſieur Dorante a laiſſé à Paris, & auprès de qui vous n'êtes qu'un magot, a toute mon inclination: prenez ſeulement garde à vous.

FRONTIN.

Marton, l'incomparable Marton! qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, & devant qui toute ſoubrette eſt plus ou moins guenon, eſt la ſouveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle la garde. Grace au Ciel, nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos Maîtres.

FRONTIN.

Oui, ma fille, rompons, briſons, détruiſons; c'eſt à quoi j'aſpirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent ſympatiſer enſemble à cauſe de leur prétendu caractére de ſincérité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juſte le caractére de ta Maîtreſſe?

LISETTE.

Il y a bien des choſes dans ce portrait-là. En gros, je te dirai qu'elle eſt vaine, envieuſe, & cauſtique; elle eſt ſans quartier ſur vos défauts, vous garde le ſecret ſur vos bonnes qualités; impitoyablement muëte à cet égard, & muëte de mauvaiſe humeur; fiére de ſon caractére ſec & formidable, qu'elle appelle auſtérité de raiſon; elle épargne volontiers ceux qui tremblent ſous elle, & ſe contente de les entretenir dans la crainte. Aſſez ſenſible à l'amitié, pourvu qu'elle y prime: il faut que ſon amie ſoit ſa ſujette, & jouïſſe avec reſpect de ſes bonnes graces; c'eſt vous qui l'aimez, c'eſt elle qui vous le permet; vous êtes à elle, vous la ſervez, & elle vous voit faire. Généreuſe d'ailleurs, noble dans ſes façons; ſans ſon eſprit qui la rend méchante, elle auroit le meilleur cœur du monde; vos louanges la chagrinent, dit-elle; mais c'eſt comme ſi elle vous diſoit, louez-moi encore du chagrin qu'elles me font.

FRONTIN.

Ah, l'eſpiégle!

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-deſſus une petite maniére qui l'enchante, c'eſt que je la loue brusquement, du ton dont on querelle, je boude en la louant, comme ſi je la grondois d'être louable; & voilà ſur-tout l'eſpéce d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur, & que ſa vanité hypocrite peut les ſavourer ſans indécence. C'eſt moi qui l'ajuſte & qui la coëffe; dans les premiers jours, je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon ſavoir-faire. Hé! Mais, Liſette, finis donc, me diſoit-elle, tu y regardes de trop près, tes ſcrupules m'ennuyent. Moi, j'eus la bêtiſe de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façons: je l'expédiois un peu aux dépens des graces. Oh! ce n'étoit pas-là ſon compte. Auſſi me

me bruſquoit-elle ; je la trouvois aigre, acariâtre. Que vous êtes gauche! Laiſſez-moi, vous ne ſavez ce que vous faites. Ouais, dis-je, d'où cela vient-il? Je le devinai : c'eſt que c'étoit une coquette qui vouloit l'être ſans que je le ſûſſe, & qui prétendoit que je le fuſſe pour elle; ſon intention, ne vous déplaiſe, étoit que je fiſſe violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là-deſſus. Il falloit que je ſerviſſe ſa coquetterie ſans la connoître; que je priſſe cette coquetterie ſur mon compte, & que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, ſans qu'il y eût de ſa faute.

FRONTIN.

Ah! Le bon petit caractére pour nos deſſeins!

LISETTE.

Et ton Maître?

FRONTIN.

Oh! Ce n'eſt pas de-même. Il dit ce qu'il penſe de tout le monde, mais il n'en veut à perſonne; ce n'eſt pas par malice qu'il eſt ſincére, c'eſt qu'il a mis ſon affection à ſe diſtinguer par-là. Si, pour paroître franc, il faloit mentir, il mentiroit. C'eſt un homme qui vous demanderoit volontiers, non pas, m'eſtimez-vous, mais êtes-vous étonné de moi? Son but n'eſt pas de perſuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il eſt autrement fait qu'eux; qu'il ne reſſemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur diſant leurs défauts; vous le chatouillez lui, vous le comblez d'aiſe, en lui diſant les ſiens; parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir; auſſi perſonne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en ſait. A ſon compte, il eſt ſi imprudent, il a ſi peu de capacité, il eſt ſi borné, quelquefois ſi imbécille. Je l'ai entendu s'accuſer d'être avare, lui qui eſt libéral; ſur quoi on léve les épaules, & il triomphe. Il eſt connu par-tout pour homme de cœur, & je ne déſeſpére pas que quelque jour

il ne diſe qu'il eſt poltron; car plus les médiſances qu'il fait de lui ſont groſſes, & plus il a de goût à les faire, à cauſe du caractére original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de ſon ami? Brouillez-vous avec lui, la recette eſt ſure; vanter ſon ami, cela eſt trop peuple; mais louer ſon ennemi, le porter aux nues, voilà le beau! Je te l'achéverai par un trait. L'autre jour, un homme contre qui il avoit un procès preſque ſûr, vint lui dire: Tenez, ne plaidons plus, jugez vous-même, je vous prens pour arbitre; je m'y engage. Là-deſſus, voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire, le voilà qui péſe, qui prononce gravement contre lui, & qui perd ſon procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même: il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE.

Ah çà, profitons de leur marotte pour les brouiller enſemble; inventons s'il le faut; mentons: peut être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh! Je ne me ſoucie pas de cette épargne-là, je mens fort aiſément, cela ne me coute rien.

LISETTE.

C'eſt-à-dire, que vous êtes né menteur; chacun a ſes talens; ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matiére de combuſtion toute prête; nous ſommes gens d'eſprit.

FRONTIN.

Attens, je rêve.

LISETTE.

Chut. Voici ton Maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le temps, il faut que je m'en aille.

FRON-

FRONTIN.

Hé bien, dès qu'il n'y ſera plus, auras-tu le temps de revenir? Je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui, tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Hé, à propos, puiſque voilà Ergaſte, parle-lui de la lettre de Madame la Marquiſe.

LISETTE.

Soit.

SCENE II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Monſieur, Liſette, a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui, Monſieur, Madame la Marquiſe vous prie de n'envoyer votre commiſſionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE *s'arrêtant.*

Hem?

LISETTE *hauſſant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre meſſager qu'après qu'il aura reçu une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qui eſt-ce qui me prie?

LISETTE *plus haut.*

C'eſt Madame la Marquiſe.

ERGASTE.

Ah! Oui, j'entens.

LISETTE (*à Frontin.*)

Cela eſt bienheureux! Heu! Le haïſſable homme!

FRONTIN.

Conſerve-lui ſes bons ſentimens, nous en ferons quelque choſe.

SCENE III.

ARAMINTE, ERGASTE *rêvant.*

ARAMINTE.

Me voyez-vous, Ergaſte?

ERGASTE *toujours rêvant.*

Oui, voilà qui eſt fini, vous dis-je, j'entens.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous?

ERGASTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon, je croyois parler à Liſette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette ſalle.

ERGASTE.

J'y étois à peu près dans le même deſſein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laiſſe ſeul & que je paſſe ſur la terraſſe, cela m'eſt indifférent?

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la ſincérité. Mais avant que je vous quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant? Seroit-ce à moi par hazard?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Eſt-ce à la Marquiſe?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le ſait-elle?

ERGASTE.

Pas encore, j'ai différé juſqu'ici de le lui dire.

ARA-

ARAMINTE.

Ergaſte, entre nous, je ſerois aſſez fondée à vous appeler infidéle.

ERGASTE.

Moi, Madame!

ARAMINTE.

Vous-même, il eſt certain que vous m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuſerez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit, mais vous avez eu des empreſſemens pour moi, ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela eſt vrai.

ARAMINTE.

Et ſi je ne vous avois pas amené chez la Marquiſe, vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la choſe étoit immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point; je n'ai rien à diſputer à la Marquiſe, elle l'emporte en tout ſur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela; votre figure ne le cède pas à la ſienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'eſprit qu'à moi?

ERGASTE.

Non, vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préférez-vous donc? Ne m'en faites point myſtére.

ERGASTE.

C'eſt que ſi elle vient à m'aimer, je m'en ſierai plus à ce qu'elle me dira, qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment, me croyez-vous fauſſe?

ERGASTE.

Non. Mais vous êtes si gracieuse, si polie.

ARAMINTE.

Hé bien, est-ce un défaut?

ERGASTE.

Oui. Car votre douceur naturelle, & votre politesse m'auroient trompé, ils ressemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politesse, & cet air de douceur avec tout le monde; mais il n'est plus question du passé. Voici la Marquise, ma présence vous gêneroit, & je vous laisse.

ERGASTE *à part.*

Je suis assez content de tout ce qu'elle m'a dit; elle m'a parlé assez uniment.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

AH! Vous voici, Ergaste. Je n'en puis plus! J'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante, que je quitte. Je me mourois déjà des sots discours de cinq ou six personnes d'avec qui je sortois, & qui me sont venues voir. Vous êtes bienheureux de ne vous y être pas trouvé. La sotte chose que l'humanité! Qu'elle est ridicule! Que de vanité! Que de duperies! Que de petitesse! Et tout cela, faute de sincérité de part & d'autre. Si les hommes vouloient se parler franchement, si on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, insensiblement l'amour-propre se rebuteroit d'être impertinent, & chacun n'oseroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais depuis que je vis, je n'ai encore vu qu'un homme vrai; & en fait de femmes, je n'en connois point de cette espéce.

ERGASTE.

Et moi, j'en connois une; devinez-vous qui c'est?

LA

LA MARQUISE.

Non; je n'y ſuis point.

ERGASTE.

Hé, parbleu, c'eſt vous Marquiſe! où voulez-vous que je la prenne ailleurs?

LA MARQUISE.

Hé bien, vous êtes l'homme dont je vous parle; auſſi m'avez-vous prévenue d'une eſtime pour vous, d'une eſtime....

ERGASTE.

Quand je dis, vous, Marquiſe; c'eſt ſans faire reflexion que vous êtes-là, je vous le dis comme je le dirois à un autre, je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme de mon côté je vous cite ſans vous voir, c'eſt un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui, vous m'avez ſurpris; je ne m'attendois pas à un caractére comme le vôtre. Quoi! dire inflexiblement la vérité? La dire à vos amis même? Quoi! Voir qu'il ne vous échappe jamais un mot à votre avantage?

LA MARQUISE.

Hé mais, vous qui parlez, faites-vous autre choſe que de vous critiquer ſans ceſſe?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux; quelle ſorte de gens étoit-ce?

LA MARQUISE.

Ah! Les ſottes gens! L'un étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans, un fat toujours agité du plaiſir de ſe ſentir fait comme il eſt; il ne ſauroit s'accoutumer à lui; auſſi ſa petite ame n'a-t-elle qu'une fonction, c'eſt de promener ſon corps comme la merveille de nos jours; c'eſt d'aller toujours diſant: Voyez mon enveloppe; voilà l'attrait de tous les cœurs, voilà la terreur des maris & des amans, voilà l'écueil de toutes les ſageſſes.

ERGASTE *riant.*

Ah! La riſible créature!

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a préciſément qu'un objet dans la penſée; c'eſt de ſe montrer, quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'eſt qu'il ſe montre. Se tait-il? Change-t-il de contenance? Se tient-il ſérieux? Ce n'eſt rien de tout cela qu'il veut faire, c'eſt qu'il ſe montre, c'eſt qu'il vous dit: regardez-moi, remarquez mes geſtes & mes attitudes, voyez mes graces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis, voyez mon air fin, mon air leſte, mon air cavalier, mon air diſſipé; en voulez-vous du vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? en voilà. Il diroit volontiers à tous les amans: N'eſt-il pas vrai que ma figure vous chicane? A leurs Maîtreſſes: Où en ſeroit votre fidélité ſi je voulois? A l'indifférente: Vous n'y tenez point, je vous réveille, n'eſt-ce pas? A la prude: Vous me lorgnez en deſſous. A la vertueuſe: Vous reſiſtez à la tentation de me regarder. A la jeune fille: Avouez que votre cœur eſt ému. Il n'y a pas juſqu'à la perſonne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant: Quel dommage que je ne ſuis plus jeune!

ERGASTE *riant.*

Ah! ah! ah! Je voudrois bien que le perſonnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il ſemble que je n'exagére pas d'un mot. Il a parlé d'un mariage qui a penſé ſe conclure pour lui; mais que trois ou quatre femmes jalouſes déſeſpérées & méchantes ont trouvé ſourdement le ſecret de faire manquer, cependant il ne ſait pas encore ce qui arrivera. Il n'y a que les parens de la fille qui ſe ſont dédits, mais elle n'eſt pas de leur avis. Il ſait de bonne part, qu'elle eſt triſte, qu'elle eſt changée; il eſt même queſtion de pleurs: elle ne l'a pourtant vu que deux fois, & ce que je vous dis-là, je vous le rens un peu plus claire-

ment

ment qu'il ne l'a conté. Un fat ſe doute toujours un peu qu'il l'eſt ; & comme il a peur qu'on ne s'en doute auſſi, il baiſe, il eſt fat le plus modeſtement qu'il lui eſt poſſible ; & c'eſt ſoutenant cette modeſtie-là qui rend ſa fatuité ſenſible.

ERGASTE *riant.*

Vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée d'environ trente ans, de ces viſages d'un blanc fade, & qui font une phiſionomie longue & ſotte ; & cette nouvelle épouſée, telle que je vous la dépeins, avec ce viſage qui à dix ans étoit antique, prenoit des airs enfantins dans la converſation ; vous euſſiez dit d'une petite fille qui vient de ſortir de deſſous l'aile de pére & de mére ; figurez-vous qu'elle eſt toute étonnée de la nouveauté de ſon état ; elle n'a point de contenance aſſurée ; ſes innocens appas ſont encore tout confus de ſon avanture ; elle n'eſt pas encore bien ſure qu'il ſoit honnête d'avoir un mari, elle baiſſe les yeux quand on la regarde, elle ne croit pas qu'il lui ſoit permis de parler ſi on ne l'interroge ; elle me faiſoit toujours une inclination de tête, en me répondant comme ſi elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaiſon avec une perſonne de ſon âge ; elle me traitoit comme une mére, moi qui ſuis plus jeune qu'elle, ah ! ah ! ah !

ERGASTE.

Ah ! ah ! ah ! Il eſt vrai que ſi elle a trente ans, elle eſt à peu près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De piès de trois, s'il vous plaît ?

ERGASTE *riant.*

Eſt-ce-là tout ?

LA MARQUISE.

Non ; car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans, étoit une

aſſez groſſe & grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étaloit glorieuſement ſon embonpoint, & qui prend l'épaiſſeur de ſes charmes pour de la beauté; elle eſt veuve fort riche, & il y avoit auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a rien, & qui s'épuiſe en plattitudes pour lui faire ſa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra: j'y étois, a-t-elle dit, & j'y trompai mes meilleurs amis, ils ne me reconnurent point. Vous, Madame, a-t-il repris, vous, n'être pas reconnoiſſable? Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête. Eh, comment cela, Monſieur? Oui, Madame, a je ne ſais quoi de noble & d'aiſé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous; & puis vous ôtâtes un gand; & comme, grace au Ciel, nous avons une main qui ne reſſemble guére à d'autres, en la voyant je vous nommai. Et cette main ſans pair, ſi vous l'aviez vue, Monſieur, eſt aſſez blanche, mais large, ne vous déplaiſe, mais charnue, mais bourſouflée, mais courte, & tient au bras le mieux nourri que j'aye vu de ma vie; je vous en parle ſavamment, car la groſſe Dame au grand air de tête, prit long-temps du tabac pour expoſer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, & qui finit par des doigts d'une groſſeur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans, qui ſont comme des filets.

ERGASTE *riant.*

Un peu de variété ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finiſſoit par un petit homme qu'on trouvoit ſi plaiſant, ſi ſemillant, qui ne dit rien & qui parle toujours; c'eſt-à-dire, qu'il a l'action vive, l'eſprit froid, & la parole éternelle: il étoit auprès d'un homme grave qui décide par monoſyllabes, & dont la compagnie paroiſſoit faire grand cas; mais, à vous dire vrai, je ſoupçonne que tout ſon eſprit

prit eſt dans ſa perruque: elle eſt ample & reſpectable, & je le crois fort borné quand il ne l'a pas, les grandes perruques m'ont ſi ſouvent trompée que je n'y crois plus.

ERGASTE *riant.*

Il eſt conſtant qu'il y a de certaines têtes ſur leſquelles elles en impoſent.

LA MARQUISE.

Grace au Ciel! la viſite a été courte, je n'aurois pu la ſoutenir long-temps, & je viens reſpirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde! Mais dites ſérieuſement, vous êtes donc un peu content de moi?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre; vous répondrez de ma raiſon là-deſſus, je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde auſſi de m'eſtimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaſte? vous êtes un homme admirable: vous me diriez que je ſuis parfaite que je n'en appellerois pas: je ne parle pas de la figure, entendez-vous?

ERGASTE.

Oh! de celle-là, vous vous en paſſeriez bien, vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop? Avec quelle ſimplicité il s'exprime! Vous me charmez, Ergaſte, vous me charmez... A propos, vous envoyez à Paris, dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin!

SCENE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

Monsieur.

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous donner une lettre, que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il est lui-même chez Madame, qui attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment. J'apperçois Damate qui se promène là-bas, & je me sauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.

SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE *qui survient.*

FRONTIN.

Ils me paroissent bien satisfaits tous deux. Oh! n'importe, cela ne sauroit durer.

LISETTE.

Eh bien, me voilà revenue; qu'as-tu imaginé?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux-tu dire? à quoi cela nous mènera-t-il?

FRONTIN.

Je n'en sais encore rien, je ne saurois t'expliquer mon projet; j'aurois de la peine à me l'expliquer à moi-même. Ce n'est pas un projet, c'est une confusion d'idées fort spirituelles, qui n'ont peut-être pas le sens-commun, mais qui me flattent. Je verrai clair à mesure; à-pré-

à-préſent je n'y vois goûte. J'apperçois pourtant en perſpective des diſcordes, des querelles, des dépits, des explications, des rancunes: tu m'accuſeras, je t'accuſerai, on ſe plaindra de nous, tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit, tu n'y comprens rien, la choſe eſt obſcure, j'eſſaye, je hazarde, je te conduirai, & tout ira bien. M'entens-tu un peu?

LISETTE.

Oh! belle demande, cela eſt ſi clair.

FRONTIN.

Paix, voici nos gens qui arrivent: tu ſais le rolle que je t'ai donné; obéis, j'aurai ſoin du reſte.

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! c'eſt vous Liſette? Nous avons cru qu'Ergaſte & la Marquiſe ſe promenoient ici.

LISETTE.

Non, Madame, mais nous parlions d'eux à votre profit.

DORANTE.

A mon profit? & que peut-on faire pour moi? la Marquiſe eſt à la veille d'épouſer Ergaſte; il y a du-moins lieu de le croire à l'empreſſement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout, nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage, Liſette & moi, dans notre petit conſeil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là vous ne vous aimez donc pas vous autres?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRON-

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende juſtice à Mademoiſelle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende juſtice à Monſieur.

FRONTIN.

Nous avons déjà conclu d'affaire avec d'autres, & Madame loge chez elle la petite perſonne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi, Marton?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame, *mon amour* eſt de ſa façon. Quant à Mademoiſelle, ſon cœur eſt allé à Dubois, c'eſt lui qui le poſſéde.

DORANTE.

J'en ſerois charmé, Liſette.

LISETTE.

Laiſſons-là ce détail, vous aimez toujours ma Maitreſſe : dans le fond elle ne vous haïſſoit pas, & c'eſt vous qui l'épouſerez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'eſt Madame à qui je prends la liberté de tranſporter mon Maître.

ARAMINTE *riant.*

Vous me le tranſportez, Frontin! Eh que ſavez-vous ſi je voudrai de lui?

LISETTE.

Madame a raiſon, tu ne lui ferois pas-là un grand préſent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort mal, Liſette; ce que j'ai répondu à Frontin ne ſignifie rien contre Ergaſte, que je regarde comme un des hommes des plus dignes de l'attachement d'une femme raiſonnable.

LISETTE *d'un ton ironique.*

A la bonne heure: je le trouvois un homme fort

fort ordinaire, & je vais le regarder comme un homme fort rare. . . .

FRONTIN.

Pour le moins auſſi rare que ta Maîtreſſe (ſoit dit ſans préjudice de la reconnoiſſance que j'ai pour la bonne chére que j'ai fait chez elle.)

DORANTE.

Alte-là, faquin, prenez garde à ce que vous direz de Madame la Marquiſe.

FRONTIN.

Monſieur, je défends mon Maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal, c'eſt bien à toi à parler d'elle, tu nous fais-là une belle comparaiſon.

FRONTIN *criant.*

Qu'appelles-tu une comparaiſon?

ARAMINTE.

Allez, Liſette, vous êtes une impertinente avec vos airs mépriſans contre un homme dont je prends le parti, & votre Maîtreſſe elle-même me fera raiſon du peu de reſpect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi, voilà bien du bruit pour un petit mot; c'eſt donc le Phœnix, Monſieur Ergaſte?

FRONTIN.

Ta Maîtreſſe en eſt-elle un plus que nous?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis indigné: qu'eſt-ce donc que ſa Maîtreſſe à qui la relève tant au-deſſus de mon Maître? On ſait bien qu'elle eſt aimable, mais il y en a encore de plus belles, quand ce ne ſeroit que Madame.

DORANTE *haut.*

Madame n'a que faire là-dedans, marauts! mais je te donnerois cent coups de bâton, ſans la conſidération que j'ai pour ton Maître.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

QU'eſt-ce donc Dorante? Il me ſemble que tu cries? Eſt-ce ce coquin-là qui te fâche?

DORANTE.

C'eſt un inſolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux?

FRONTIN.

Monſieur, ſi la ſincérité loge quelque part, c'eſt dans votre cœur, parlez: la plus belle femme du monde, eſt-ce la Marquiſe?

ERGASTE.

Non, qu'eſt-ce que cette mauvaiſe plaiſanterie-là, butor? la Marquiſe eſt aimable & non pas belle.

FRONTIN *joyeux.*

Comme un Ange!

ERGASTE.

Sans aller plus loin, Madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de-même ſur ces deux articles, & Monſieur s'emporte; il dit que, ſans vous, la diſpute finiroit ſur mes épaules; je vous laiſſe mon bon droit à ſoutenir, & je me retire avec votre ſuffrage.

SCENE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE *riant.*

QUoi, Dorante, c'eſt-là ce qui t'irrite? A quoi ſonges-tu donc? Eh mais, je ſuis perſuadé que la Marquiſe elle-même ne ſe pique pas de beauté, elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes amis, l'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué, & j'eſpére que tu voudras bien t'en défaire, &, s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquiſe, ſans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grace pour lui; & je ſuis ſûr que la Marquiſe te la demandera elle-même: au-reſte j'étois venu ſavoir ſi vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoye un de mes gens qui va partir: peut-il vous être utile?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, ſi vous le voulez bien.

ERGASTE *lui donnant la main.*

Allons, Madame, vous me le donnerez à moi-même.

(*La Marquiſe arrive au moment qu'ils ſortent.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

LA MARQUISE.

EH! Où allez-vous donc, tous deux?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris, & je reviens ici dans le moment, Madame.

SCENE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

Après s'être regardés, & avoir gardé un grand ſilence.

LA MARQUISE.

EH bien, Dorante, me promènerai-je avec un muët?

DORANTE.

Dans la triſte ſituation où me met votre indifférence

rence pour moi, je n'ai rien à dire ; & je ne fais que ſoupirer.

LA MARQUISE *triſtement.*

Une triſte ſituation & des ſoupirs ! Que tout cela eſt triſte ! Que vous êtes à plaindre ! Mais ſoupirez-vous quand je n'y ſuis point, Dorante ? J'ai dans l'eſprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh ! Madame, n'abuſez point du pouvoir de votre beauté. Ne vous ſuffit-il pas de me préférer un rival ? Pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore ?

LA MARQUISE.

Qui m'adore ! L'expreſſion eſt grande & magnifique, aſſurément ; mais je lui trouve un défaut : c'eſt qu'elle me glace ; & vous ne la prononcez jamais, que je ne ſois tentée d'être auſſi muëtte qu'une idole.

DORANTE.

Vous me déſeſpérez : Fût-il jamais d'homme plus mal traité que je le ſuis ? Fût-il de paſſion plus mépriſée !

LA MARQUISE.

Paſſion, j'ai vu ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopatre. Eh ! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime ; vous avez de tout, de l'honneur, de la naiſſance, de la fortune, & même des agrémens ; je dirai même que vous m'auriez peut-être plû, mais je n'ai jamais pu me fier à votre amour ; je n'y ai point de foi, vous l'exagérez trop ; il révolte la ſimplicité de caractére que vous me connoiſſez. M'aimez-vous beaucoup ? Ne m'aimez-vous guéres ? Faites-vous ſemblant de m'aimer ? c'eſt ce que je ne ſaurois décider. Eh ! le moyen d'en juger mieux, à travers toutes les emphaſes, ou toutes les impoſtures galantes dont vous l'enveloppez ? Je ne ſais plus que ſoupirer, dites-vous ? Y a-t-il rien de ſi plat ! Un homme qui aime une femme raiſonnable, ne dit point je

ſou-

ſoupire; ce mot-là n'eſt pas aſſez ſérieux pour lui, pas aſſez vrai; il dit: je vous aime, je voudrois bien que vous m'aimaſſiez, je ſuis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas: voilà tout, & il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'eſt parler en poëte; ni que vous êtes déſeſpéré, car il faudroit vous enfermer; ni que je ſuis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde; ni, peut-être, que je ſuis belle, quoiqu'à tout prendre il ſe pourroit que je la fuſſe; & je demanderai à Ergaſte ce qui en eſt: je compterai ſur ce qu'il me dira, il eſt ſincére: c'eſt par-là que je l'eſtime, & vous me rebutez par le contraire.

DORANTE *vivement.*

Vous me pouſſez à bout; mon cœur en eſt plus croyable qu'un Miſantrope qui voudra peut-être paſſer pour ſincére à vos dépens, & aux dépens de la Sincérité même. A mon égard, je n'exagére point: je dis que je vous adore, & cela eſt vrai; ce que je ſens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle auſſi mon amour une paſſion, parce que c'en eſt une. Je dis que votre raillerie me déſeſpére, & je ne dis rien de trop; je ne ſaurois rendre autrement la douleur que j'en ai; & s'il ne faut pas m'enfermer, c'eſt que je ne ſuis qu'affligé & non pas inſenſé. Il eſt encore vrai que je ſoupire, & que je me meurs d'être mépriſé. Oui, je m'en meurs, oui, vos railleries ſont cruelles; elles me pénétrent le cœur, & je le dirai toujours. Adieu, Madame: voici Ergaſte, cet homme ſi ſincére, & je me retire. Jouiſſez à loiſir de la froide & orgueilleuſe tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE *le voyant s'en aller.*

Il en faut convenir, ces derniéres fictions-ci ſont aſſez pathétiques.

SCENE

SCENE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ſuis charmé de vous trouver ſeule, Marquiſe; je ne m'y attendois pas: Je viens d'écrire à mon frére à Paris; ſavez-vous ce que je lui mande? Ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE *riant.*

Je le ſavois; je m'en étois apperçue.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas-là tout; je lui marque encore une choſe.

LA MARQUISE.

Qui eſt?

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles ſont donc vraies.

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponſe franche.

LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois tout auſſi uniment.

ERGASTE.

A ma premiére lettre, ſi vous voulez, je manderai tout net que je vous épouſerai bientôt.

LA MARQUISE.

Eh! mais, apparemment.

ERGASTE.

Et, comme on peut ſe marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en eſt fait.

LA MARQUISE *riant.*

Attendez, laiſſez-moi reſpirer: en-vérité vous allez ſi vite, que je me ſuis crue mariée!

ER-

ERGASTE.

C'eſt que ce ſont de ces choſes qui vont tout de ſuite quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté. Mais, dites-moi, Ergaſte, vous êtes homme vrai, qu'eſt-ce que c'eſt que votre amour? Car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raiſon; auſſi vous aimai-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous crois. N'avez-vous jamais rien aimé plus que moi?

ERGASTE.

Non, d'homme d'honneur; paſſe pour autant, une fois en ma vie. Oui, je penſe bien avoir aimé autant; pour plus, je n'en ai pas l'idée; je crois même que cela ne ſeroit pas poſſible.

LA MARQUISE.

Oh! très-poſſible, je vous en répons; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage. Je n'ai qu'à être plus aimable, & cela ira plus loin. Penſons. Laquelle de nous deux vaut le mieux, de celle que vous aimiez, ou de moi?

ERGASTE.

Mais ce ſont des graces différentes: elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'eſt-à-dire, un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je ſerois fort embarraſſé de décider là-deſſus.

LA MARQUISE.

Et moi, non, je prononce; votre incertitude décide; comptez auſſi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en crois rien.

LA MARQUISE *riant.*

Vous rêvez. N'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils ſont aimables? Et, dès qu'elle l'étoit plus que je ne *le ſuis*, qu'elle avoit plus de graces, il a bien fallu que vous l'aimaſſiez davantage? Votre cœur n'a guéres de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de graces! mais c'eſt ce qui eſt indécis, & ſi indécis, que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui! Panchez-vous, vraiment? Cela eſt conſidérable; mais ſavez-vous à quoi *je panche*, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laiſſer-là cette égalité ſi équivoque, elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en-vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je ſais votre indifférence là-deſſus, d'autant plus que ſi cette égalité n'y eſt point, ce ſeroit de ſi peu choſe.

LA MARQUISE *vivement.*

Encore! Eh je vous dis que je n'en veux point, que j'y renonce. A quoi ſert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins? Ne vous travaillez plus à nous évaluer; mettez-vous l'eſprit en repos, je lui céde; j'en ſerai un Aſtre ſi vous voulez!

ERGASTE *riant.*

Ah! ah! ah! Votre badinage me charme; il en ſera donc ce qu'il vous plaira; l'eſſentiel eſt que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grace; quand vous en rabatteriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naïvetés m'amuſent, elles ſont

de

de ſi bon goût. Vous avez paru, ce me ſemble, avoir quelqu'inclination pour Araminte?

ERGASTE.

Oui, je me ſuis ſenti quelque envie de l'aimer; mais la difficulté de pénétrer ſes diſpoſitions, m'a rebuté. On riſque toujours de ſe méprendre avec elle, & de croire qu'elle eſt ſenſible quand elle n'eſt qu'honnête; & cela ne me convient point.

LA MARQUISE *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle: comment la trouvez-vous? A qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence? Ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh! jamais; & voici ce que j'en penſe: Araminte a de la beauté, on peut dire que c'eſt une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien! & quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'eſt-ce pas?

ERGASTE.

Pour vous, Marquiſe, vous plaiſez plus qu'elle.

LA MARQUISE.

(*à part, en riant.*)

J'ai tort, je paſſe l'étendue de mes droits. Ah, le ſot homme, qu'il eſt plat! Ah! ah! ah!

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc?

LA MARQUISE.

Franchement, c'eſt que vous êtes un mauvais connoiſſeur, & qu'à dire vrai nous ne ſommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me ſemble cependant qu'une certaine régularité de traits. . . .

LA MARQUISE.

Viſions, vous dis-je, pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte! de la régularité! Vous me faites

pitié ! Et ſi je vous diſois qu'il y a mille gens qui trouvent quelque choſe de baroque dans ſon air?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte !

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, du baroque : mais on s'y accoutume, & voilà tout; & quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'eſt que je ne me ſoucie guére de me faire tort; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi, je vous fais effroyable?

LA MARQUISE.

Mais il faut bien, dès que je ſuis au-deſſous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage, mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive ſouvent; je réponds de la ſincérité de mes ſentimens, mais je n'en garantis pas la juſteſſe.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, mais quand on a le goût faux, c'eſt une triſte qualité que d'être ſincére.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma ſincérité, c'eſt qu'elle eſt trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas; vous voyez de travers, ainſi changeons de diſcours, & laiſſons-là Araminte. Ce n'eſt pas la peine de vous demander ce que vous penſiez de la différence de nos eſprits, vous ne ſavez pas juger.

ER-

ERGASTE.

Quant à vos esprits, le vôtre me paroît bien vif, bien sensible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez ici, c'est vain & emporté que vous voulez dire.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Mais que vient faire ici Lisette ? A qui en voulez-vous ?

LISETTE.

A Monsieur, Madame ; je viens vous avertir d'une chose ; Monsieur, vous savez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même, qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma Maîtresse.

LA MARQUISE.

Quoi ? Qu'est-ce donc ? Lisette, est-ce que nos beautés ont déjà été débattues ?

LISETTE.

Oui, Madame, & Frontin vous mettoit bien au-dessous d'Araminte, elle présente & moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! Qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE *riant.*

Eh mais, conte-moi donc cela. Comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts, & je n'en savois rien ? Eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le temps que Dorante se fâchoit, s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit, dis-tu, toujours en préſence d'Araminte?

LISETTE.

Oui, Madame. Sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, Monſieur; que vous avez demandé à Dorante de quoi il ſe plaignoit, & que l'ayant ſu, vous avez extrêmement loué ſon avis, je dis l'avis de Frontin; que vous y avez applaudi, & déclaré que Dorante étoit un flatteur, ou n'y voyoit goûte; voilà ce que cet effronté publie, & j'ai cru qu'il étoit à propos de vous informer d'un diſcours qui ne vous feroit pas honneur, & qui ne convient ni à vous, ni à Madame.

LA MARQUISE *riant.*

Le rapport de Frontin eſt-il exact, Monſieur?

ERGASTE.

C'eſt un ſot, il en dit beaucoup trop; il eſt faux que je l'ai applaudi ou loué; mais comme il ne s'agiſſoit que de la beauté qu'on ne ſauroit conteſter à Araminte, je me ſuis contenté de dire froidement que je ne voyois pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE *d'un air critique & ſérieux.*

Il eſt vrai que ce n'eſt pas-là applaudir, ce n'eſt que confirmer, qu'appuyer la choſe.

ERGASTE.

Sans-doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte?

ERGASTE.

Oui. Et j'ai même ajoûté, par une eſtime particuliére pour vous, que vous ſeriez de mon avis vous-même.

LA MARQUISE.

Ah! vous m'excuſerez. Voilà où l'Oracle s'eſt trop avancé; je ne juſtifierai point votre eſtime, j'en ſuis fâchée; mais je connois Araminte, & je n'irai point confirmer auſſi une déciſion qui lui tourneroit la tête, car elle eſt

ſi ſotte : je gage qu'elle vous aura cru, & il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laiſſez-nous, Liſette.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

MOnſieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur, il eſt juſte que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma premiére inclination a d'abord été mon mari, qui valoit mieux que vous, Ergaſte; ſoit dit ſans rien diminuer de l'eſtime que vous méritez.

ERGASTE.

Après, Madame.

LA MARQUISE.

Depuis ſa mort je me ſuis ſentie, il y a deux ans, quelque ſorte de panchant pour un étranger qui demeura peu de temps à Paris, que je refuſai de voir, & que je perdis de vue; homme à peu près de votre taille, ni mieux, ni plus mal fait, de ces figures paſſables, peut-être un peu plus remplie, un peu moins fluëtte, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien. Et de Dorante, que m'en direz-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Qu'il eſt plus doux, plus complaiſant, qu'il a la mine un peu plus diſtinguée, & qu'il penſe plus modeſtement de lui que vous; mais que vous plaiſez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort auſſi, très-tort; mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'une figure auſſi chétive que

la mienne, qu'un homme auſſi desagréable, auſſi revêche, auſſi ſottement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Eſt-ce que nos cœurs ont de la raiſon ? Il entre tant de caprices dans les inclinations.

ERGASTE.

Il vous en a fallu un des plus déterminés pour pouvoir m'aimer, avec de ſi terribles défauts, qui ſont peut-être vrais, dont je vous ſuis obligé de m'avertir, mais que je ne ſavois guére.

LA MARQUISE.

Hé! Savois-je moi, que j'étois *vaine, laide* & mutine ? Vous me l'apprenez, & je vous rens inſtruction pour inſtruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter ; tout ce que je crains, c'eſt qu'un homme auſſi commun, & qui vaut ſi peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE *froidement.*

Hé ! Dès que vous pardonnez à mes desagrémens, il eſt juſte que je pardonne à la petiteſſe de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me raſſurez.

LA MARQUISE *à part.*

Perſonne ne viendra-t-il me délivrer *de lui* ?

ERGASTE.

Quelle heure eſt-il ?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il eſt tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le temps ſe brouille ?

LA MARQUISE.

Oui, nous aurons de l'orage.

(*Ils ſont quelque temps ſans ſe parler.*)

ER-

ERGASTE.

Je ſuis d'avis de vous laiſſer ; vous me paroiſſez rêver.

LA MARQUISE.

Non, c'eſt que je m'ennuye. Ma ſincérité ne vous choquera pas?

ERGASTE.

Je vous en remercie, & je vous quitte ; je ſuis votre ſerviteur.

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur.... A-propos, quand vous écrirez à votre frére, n'allez pas ſi vite ſur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

SCENE XV.

LA MARQUISE *un moment ſeule*, LISETTE *ſurvient.*

LA MARQUISE *ſeule.*

AH! Je reſpire. Quel homme, avec ſon imbécille ſincérité! Aſſurément, s'il dit vrai, je ne ſuis pas une jolie perſonne.

LISETTE.

Hé bien, Madame, que dites-vous d'Ergaſte? Eſt-il aſſez étrange?

LA MARQUISE.

Hé! Mais, après tout, peut-être pas ſi étrange, Liſette; je ne ſais plus qu'en penſer moi-même; il a peut-être raiſon, je me méfie de tout ce qu'on m'a dit juſqu'ici de flatteur pour moi ; & ſur-tout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant, & qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur avec ſes adulations. Ah! Que je me ſais bon gré de l'avoir rebuté!

LISETTE.

Fort bien. C'eſt-à-dire que nous ſommes tous des aveugles. Toute la Terre s'accorde à

dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France, je vous épargne le mot de belle, & toute la Terre en a menti.

LA MARQUISE.

Mais, Liſette, eſt-ce qu'on eſt ſincére? Toute la Terre eſt polie....

LISETTE.

Oh! Vraiment, oui; le témoignage d'un hipocondre eſt bien plus ſûr.

LA MARQUISE.

Il peut ſe tromper, Liſette, mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux? Vous m'impatientez. Je ſais bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui ſemblent jolis aux uns, & qui ne le ſemblent pas aux autres; & ſi vous aviez un de ceux-là qui ne laiſſent pas de diſtinguer beaucoup une femme, j'excuſerois votre méfiance; mais le vôtre eſt charmant. Petits & grands, jeunes & vieux, tout en convient, juſqu'aux femmes, il n'y a qu'un cri là-deſſus. Quand on me donna à vous, que me dit-on? Vous allez ſervir une Dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvais-je? Charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils? Charmante. A la ville, aux champs, c'eſt le même écho, par-tout, charmante: que diantre y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable?

LA MARQUISE.

Il eſt vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire, mais tu vois pourtant ce qui m'arrive?

LISETTE *en colére.*

Pardi, vous avez un fur'eux penchant à vous rabaiſſer, je n'y ſaurois tenir; la petite opinion que vous avez de vous eſt inſupportable.

LA

LA MARQUISE.

Ta colére me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous eſt venu tantôt compagnie, il y avoit des hommes & des femmes, j'étois dans la ſalle d'enbas quand ils ſont deſcendus, j'entendois ce qu'ils diſoient, ils parloient de vous, & préritement de beauté, d'agrémens.

LA MARQUISE.

En deſcendant?

LISETTE.

Oui, en deſcendant; mais il faudra que votre miſantrope les redreſſe, car ils étoient tout auſſi ſots que moi.

LA MARQUISE.

Et que diſoient-ils donc?

LISETTE.

Des bêtiſes, ils n'avoient pas le ſens-commun, c'étoit des yeux fins, un regard vif, une bouche, un ſourire, un teint, des graces, enfin des viſions, des chiméres.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point?

LISETTE.

Oh! Vous me feriez mourir; la porte étoit fermée ſur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un de mes gens pouvoit être-là; ce n'eſt pas par vanité, au reſte, que je ſuis en peine de ſavoir ce qui en eſt; car eſt-ce par-là qu'on vaut quelque choſe? Non, c'eſt qu'il eſt bon de ſe connoître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en eſt pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

HE bien, Monsieur, prétendez-vous que je vous passe encore vos soupirs, vos je vous adore, vos enchantemens sur ma personne, venez-vous encore m'entretenir de mes appas? J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connoître, j'ai vu Ergaste; allez savoir ce qu'il pense de moi, il vous dira si je dois être contente du sot amour-propre que vous m'avez supposé par toutes vos exagérations.

LISETTE.

Allez, Monsieur, il vous apprendra que Madame est laide.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Oui, laide, c'est une nouvelle découverte; à-la-vérité cela ne se voit qu'avec les lunettes d'Ergaste.

LA MARQUISE.

Il n'est pas question de plaisanter, peu m'importe ce que je suis à cet égard; ce n'est pas l'intérêt que j'y prens qui me fait parler, pourvu que mes amis me croyent le cœur bon & l'esprit bien fait, je les quitte du reste: mais qu'un homme que je voulois estimer, dont je voulois être sure, m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ses flatteries démonteroient la petite cervelle, voilà ce que je lui reproche.

DORANTE *vivement.*

Et moi, Madame, je vous déclare que ce n'est plus ni vous, ni vos graces que je défends; vous êtes fort libre de penser de vous ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppose point; mais je ne suis ni un adulateur, ni un vi-

sion-

ſionnaire, j'ai les yeux bons, j'ai le jugement ſain, je ſais rendre juſtice; & je ſoutiens que vous êtes une des femmes du monde la plus aimable, la plus touchante; je ſoutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-deſſus; & tout ce qui me fâche en le diſant, c'eſt que je ne ſaurois le ſoutenir ſans faire l'éloge d'une perſonne qui m'outrage, & que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je ſuis de-même, on eſt fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais comment ſe peut-il qu'Ergaſte me trouve difforme & vous charmante? Comment cela ſe peut-il? C'eſt pour votre honneur que j'inſiſte; les ſentimens varient-ils juſques-là? Ce n'eſt jamais que du plus au moins qu'on différe, mais du blanc au noir, du tout au rien, je m'y perds!

DORANTE *vivement.*

Ergaſte eſt un extravagant, la tête lui tourne; cet eſprit-là ne fera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui? Je ne lui donne pas ſix mois ſans avoir beſoin d'être enfermé.

DORANTE,

Parlez, Madame, car je ſuis piqué, c'eſt votre ſincérité que j'interroge: vous êtes-vous jamais préſentée nulle part, au ſpectacle, en compagnie, que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait diſtinguée?

LA MARQUISE.

Mais .... Qu'on ne m'ait diſtinguée.

DORANTE.

Oui, Madame, oui, je m'en fierai à ce que vous en ſavez, je ne vous crois pas capable de me tromper.

LISETTE.

Voyons comment Madame ſe tirera de ce pas-ci. Il faut répondre.

LA MARQUISE.

Hé bien! j'avoue que la question m'embarrasse.

DORANTE.

Hé! Morbleu, Madame, pourquoi me condamnez-vous donc?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaste?

LISETTE.

Mais cet Ergaste est si hypocondre, qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Araminte est si dupe, qu'elle en est émue, qu'elle se rengorge, & s'en estime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon! Cette pauvre petite femme! Ah! ah! ah! ah!... Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans sa nouvelle fortune. Elle est donc bien gonflée?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuse; il n'y a point de femme en pareil cas qui ne se redressât aussi-bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, vous êtes un fripon; peu s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, Madame, & non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je me sens obligée de dire pour votre justification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle & moi; je ne ferois pas de bonne foi si je le niois; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

DORANTE.

Très-aimable; mais en fait de graces il y a bien des degrés.

LA MARQUISE.

J'en conviens: j'entens raison quand il faut.

DO-

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Hé! Pourquoi eſt-ce que je diſpute? Ce n'eſt pas pour moi, c'eſt pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être ſatisfaite de votre caractére.

DORANTE.

Ce n'eſt pas que vous n'ayez vos défauts. Vous en avez; car je ſuis ſincére auſſi, moi, ſans me vanter de l'être.

LA MARQUISE *étonnée.*

Ah! ah! Mais vous me charmez, Dorante; je ne vous connoiſſois pas. Hé bien! Ces défauts, je veux que vous me les diſiez au-moins. Voyons.

DORANTE.

Oh! Voyons. Eſt-il permis, par exemple, avec une figure auſſi diſtinguée que la vôtre, & faite au tour, eſt-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? C'eſt diſtraction, c'eſt ſouvent pur oubli de moi-même.

DORANTE.

Tanpis; ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux comme une femme de quatre-vingts ans, & cela avec la plus belle taille du monde!

LISETTE.

Oh! oui, le plus ſouvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Hé bien! Tu vois, Liſette, en bon François il me dit que je reſſemble à une vieille, que je ſuis contrefaite, que j'ai mauvaiſe façon, & je ne m'en fâche pas, je l'en remercie; d'où vient? C'eſt qu'il a raiſon, & qu'il parle juſte.

DORANTE.

J'ai eu mille fois envie de vous dire comme aux enfans, tenez-vous droite.

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien; je ne vous rendois pas justice, Dorante; & encore une fois, il faut vous connoître; je doutois même que vous m'aimassiez, & je résistois à mon panchant pour vous.

DORANTE.

Ah, Marquise!

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistois: mais j'ouvre les yeux, & tout à l'heure vous allez être vengé. Ecoutez-moi, Lisette, le Notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet, qui m'arrange des papiers, allez lui dire qu'il tienne tout prêt un *Contrat de mariage.* (*à Dorante*) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom & du mien, Dorante?

DORANTE *lui baisant la main.*

Vous me transportez, Madame!

LA MARQUISE.

Il y a longtemps que cela devroit être fait: Allez, Lisette, & approchez-moi cette table; y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire?

LISETTE.

Oui, Madame; voilà la table, & je cours au Notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois? Que vient-elle nous dire?

SCENE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE *en riant.*

MArquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu, & dont je sais que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le desavoue, mais je pense

penſe qu'il n'eſt pas beſoin ; vous me faites apparemment la juſtice de croire que je me connois, & que je ſais à quoi m'en tenir ſur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grace, permettez-moi d'écrire un petit billet qui preſſe ; il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE *écrivant.*

Ne parlez-vous pas de ce qui s'eſt paſſé tantôt devant vous, Madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Hé bien, il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourroit ſouhaitter de plus, c'eſt qu'Ergaſte fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'eſt donc par modeſtie que vous vous méfiez de ſon jugement, car il vous a traité plus favorablement que moi: il a décidé que vous plaiſiez davantage, & je changerois bien mon partage contre vous.

LA MARQUISE.

Ouida, je ſais qu'il vous trouve réguliére, mais point touchante, c'eſt-à-dire, que j'ai des graces, & vous des traits ; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre : je dis le vôtre (*elle ſe lève après avoir plié ſon billet*) parce qu'entre nous nous ſavons que nous ne ſommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirois aſſez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE *plaiſantant.*

La moitié!

DORANTE *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner

ner votre billet? Souhaittez-vous que j'appelle?

LA MARQUISE.

(*à Araminte.*)

Non, je vais le donner moi-même. Pardonnez si je vous quitte, Madame; j'en agis sans façon.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ne sais si je dois me présenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne sais pas trop si je dois vous regarder, moi-même. Mais d'où vient que vous hésitez?

ERGASTE.

C'est que mon peu de mérite, & ma mauvaise façon m'intimident; car je sais toutes mes vérités; on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les passer?

ARAMINTE.

Vous êtes un homme si particulier!

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant sait mieux ce qu'il vaut, se connoit mieux que vous ne vous connoissez.

ERGASTE.

Ah, que me voilà bien!

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut, jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours convaincant que vous déplaisez.

ER-

ERGASTE.

Et que je déplaîrai toujours.

ARAMINTE.

Et par-là, toujours ennemi de vous-même: en voici une preuve, je gage que vous m'aimiez quand vous m'avez quitté?

ERGASTE.

Cela n'eſt pas douteux, je ne l'ai cru autrement que par pure imbécilité.

ARAMINTE.

Et qui plus eſt, c'eſt que vous m'aimez encore, c'eſt que vous n'avez pas ceſſé d'un inſtant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

SCENE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE *donnant un Billet à Ergaſte.*

TEnez, Monſieur, voilà ce qu'on vous envoie.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma Maîtreſſe.

ERGASTE.

Hé, où eſt-elle donc?

LISETTE.

Dans ſon cabinet, d'où elle vous fait ſes complimens.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rens de la ſalle où je ſuis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE *lit.*

Vous n'êtes pas au fait de mon caractére, je ne ſuis peut-être pas mieux au fait du vôtre; quittons-nous, Monſieur, actuellement nous n'avons point d'autre parti à prendre.

ER-

ERGASTE *rendant le Billet.*

Le conſeil eſt bon, je vais dans un moment l'aſſurer de ma parfaite obéiſſance.

LISETTE.

Ce n'eſt pas la peine, vous l'allez voir paroître, & je ne ſuis envoyée que pour vous préparer ſur votre disgrace.

SCENE XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

MAdame, j'ai encore une choſe à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je ſoupçonne que le Notaire eſt là-dedans qui paſſe un Contrat de mariage; n'écrira-t-il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur? mais vous êtes bien hardi, vous avez donc compté que je vous pardonnerois?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela eſt vrai, & je ne vous aime plus, mais quand le Notaire viendra, nous verrons.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

ERgaſte, ce que je vais vous dire, vous ſurprendra peut-être; c'eſt que je me marie, n'en ſerez-vous point fâché?

ER-

ERGASTE.

Eh non, Madame, mais à qui?

LA MARQUISE *donnant la main à Dorante qui la baiſe.*

Ce que vous voyez, vous le dit.

ERGASTE.

Ah, Dorante, que j'en ai de joye!

LA MARQUISE.

Notre Contrat de mariage eſt paſſé.

ERGASTE.

C'eſt fort bien fait. (*à Araminte*) Madame, dirai-je auſſi que je me marie?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez? à qui donc?

ARAMINTE *donnant la main à Ergaſte.*

Tenez, voilà de quoi répondre.

ERGASTE *lui baiſant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquiſe, on me fait grace, tout fluët que je ſuis.

LA MARQUISE *avec joie.*

Quoi! c'eſt Araminte que vous épouſez?

ARAMINTE.

Notre Contrat étoit preſque paſſé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui, c'eſt Madame que j'aime, que j'aimois, & que j'ai toujours aimée, qui plus eſt.

LA MARQUISE.

Ah, la comique avanture! Je ne vous aimois pas non plus Ergaſte, je ne vous aimois pas, je me trompois, tout mon panchant étoit pour Dorante.

DORANTE *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne ſera jamais qu'à vous.

ERGASTE *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne ſortirez du mien.

LA MARQUISE *riant.*

Ha! ha! ha! nous avons pris un plaisant détour pour arriver-là! Allons belle Araminte, passons dans mon cabinet pour signer, & ne songeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre, j'ai envie de t'embrasser de joie.

LISETTE.

Non, cela seroit trop fort pour moi; mais je te permets de baiser ma main pendant que je détourne la tête.

FRONTIN *se cachant avec son chapeau.*

Non, voilà mon transport passé, & je te salue en détournant la mienne.

Fin du Tome second.

833384

S. Pabian.
28.3.1984
[VOLTAIRE]